
McGhee
155


Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews McGhee
United States Ambassador
to Turkey



CONSTANTINOPLE ET L'ÉGYPTE.



H. de Montaut del. — Egypte et Constantinople, par César Vimercati — G. de Montaut sc.

MASSACRE DES JANISSAIRES

CÉSAR VIMERCATI.

CONSTANTINOPLE

ET

L'ÉGYPTE

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR CHARLES HERTZ.



PARIS,

IMPRIMERIE D'ADOLPHE BLONDEAU,

RUE DU PETIT-CARREAU, 26,

1854

AVANT-PROPOS.

L'ouvrage qu'on va lire est moins la traduction littérale que la copie du livre italien de M. Vimercati, sur *Constantinople* et l'*Egypte*. Si l'original est écrit avec cette poésie qui distingue la ittérature italienne, et mérite par conséquent le rang qu'il y occupe, nous ne croyons pas avoir mal fait de ne pas nous être astreint à la lettre et d'avoir cherché à donner à cette œuvre le cachet français.

Nous avons du reste pour excuse la participation de l'auteur lui-même à notre travail. S'il n'en était pas ainsi, on pourrait nous reprocher à juste titre une présomptueuse témérité, bien que nous n'ayons substitué aucune de nos idées à celles qui ont inspiré M. Vimercati.

Le sujet que nous traitons, dira-t-on peut-être, a été maintes fois mis sous les yeux du public. Les ouvrages sur la Turquie et l'Egypte sont en tel nombre qu'un travail de plus sur cette matière semble venir tout exprès en constater l'inutilité.

Cette affirmation nous semble hasardée. Il n'est pas de sujet si vieux que le talent ne puisse rajeunir et, en quelque sorte, revêtir d'un intérêt nouveau.

Cette considération suffirait à justifier l'apparition de cette étude, mais elle n'est pas la seule. Il en est une autre bien plus importante.

La lecture du livre de M. Vimercati nous a révélé non-seulement une grande originalité d'exposition, mais aussi une consciencieuse étude des matières dont il s'occupe. Il ne contient pas seulement des redites faites sous un nouveau jour, mais il constate des particularités qui avaient passé inaperçues jusqu'à présent.

Les écrivains qui se sont exercés sur ces matières se sont tous, à peu d'exception près, laissés séduire par la forme aux dépens du fond. Il n'est pas d'auteur qui, depuis MM. Lamartine et Théophile Gauthier jusqu'au dernier prosateur, ne se soit laissé aller aux descriptions que lui inspirait le spectacle de la nature et des coutumes orientales. Tous les ouvrages publiés en France jusqu'à ce jour font foi de cette affirmation.

Ce qu'on peut dire de ces publications ne saurait s'appliquer à l'étude de M. Vimercati. Sobre de descriptions qu'il relève avec la grâce d'une poésie toute italienne, l'auteur apporte une scrupuleuse attention à la constitution des peuples qu'il étudie. Il n'est pas seulement poète; il est savant, il est philosophe; ou plutôt, l'élégance de la forme résulte chez lui de la puissance de l'idée.

Une des qualités les plus précieuses du traité sur Constantinople et l'Egypte est sans contredit l'impartialité qu'on y voit régner à chaque page. Quoique enfant de l'Italie, et mêlé aux luttes que ce pays livra pour secouer la domination autrichienne, M. Vimercati sait rendre justice à tous les actes d'humanité qui honorent les oppresseurs de sa nation. Cette impartialité, le lecteur pourra la constater aussi dans l'analyse des caractères de Mahmoud et de Méhémet-Ali, et surtout dans l'exposé des événements de Syrie qu'aucune plume n'a retracés encore avec autant de bonne foi et de fidélité.

Nous ne voulons pas abuser de la patience de nos lecteurs. Une préface si courte qu'elle soit, ne vaut pas celle dont on dis-

pense le public. Nous terminerons donc en faisant observer que nul écrivain avant M. Vimercati n'a parlé, comme il l'a fait, de la population hétérogène qui a fixé son séjour à Constantinople; que nul n'a donné dans son ouvrage un aussi grand développement à une question dont la solution importe au plus haut degré au commerce européen: le percement de l'isthme de Suez; que nul n'a présenté d'une façon plus curieuse la justification des *Pyramides*, que les siècles modernes ont accusées d'être l'œuvre d'un despotisme aussi barbare qu'aveugle; que nul enfin n'a déployé une plus grande originalité, et une étude plus consciencieuse dans un sujet aussi digne d'attirer l'attention des hommes intelligents de notre époque.

Le public va juger si nos éloges sont mérités, et nous pardonnera, nous en sommes convaincus, de l'avoir devancé dans l'appréciation de cette œuvre.

CHARLES HERTZ.

CONSTANTINOPLE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

COURSE DANS L'ARCHIPEL.

L'amour des armes me posséda de bonne heure. Je ne résistai point à ce que je crus être une vocation et je fus admis dans le corps d'artillerie de la marine. Ma première destination fut Trieste, capitale de l'Illyrie.

Trieste est située à l'extrémité des Alpes Carnioles et de l'Illyrie, dans la province la plus septentrionale de la péninsule Apennienne. Cette ville qui s'élève en face de Venise, baignée et caressée comme elle par les flots de l'Adriatique, est considérée comme appartenant à l'Italie. Aussi tout y est-il italien, les mœurs, le costume et l'idiôme.

Soumise jadis aux Romains, Trieste doit ses remparts à Octavien Auguste. Elle avait été réduite en cendres par Attila, mais elle arriva à un certain éclat sous les patriarches dont le premier existait déjà l'an 50 avant J.-C. Plus tard Venise en fit la conquête ; mais les Triestins, ne pouvant supporter l'esclavage, secouèrent le joug qui pesait sur eux et rentrèrent dans leur régime primitif. Ils y restèrent jusqu'en 1582, époque à laquelle ils se soumirent volontairement à l'Autriche.

Trieste manquait alors de la splendeur que devait lui donner l'empereur Charles VII qui, en vue d'une politique suivie encore de nos jours par la maison de Habsbourg, la créa port franc. C'est de cette institution que date à la fois et sa prospérité rapide et la décadence de Venise, à laquelle l'empire de la mer échappa bientôt. Trieste aujourd'hui compte au rang des premières villes commerciales.

En 1809, Trieste fut prise par les Français, mais ce fut pour être reconquise, en 1813, par les Autrichiens. Maintenant, grâce à l'activité de ses habitants et à la liberté commerciale dont elle jouit, cette place est une des plus fréquentées et des plus favorisées de l'Europe ; sans le vent du Nord qui contrarie souvent l'entrée des bâtiments dans son port et atténue, en quelque sorte, par là les avantages de sa position, on pourrait affirmer qu'il n'est point de degré de supériorité auquel elle ne puisse atteindre. Sa population qui, sous Marie Thérèse, fille de Charles VII, n'était que de dix mille âmes, s'est élevée aujourd'hui à plus de soixante mille.

Je profitai du court séjour que je fis à Trieste pour examiner à mon aise le magnifique canal qui conduit de la mer à l'intérieur de la ville. C'est par là que les gros navires viennent déposer leurs marchandises tout près des magasins destinés à les recevoir. Les rues sont soigneusement pavées. Sept places, parmi les vingt-quatre qu'on y compte, sont très-belles. Les palais, les établissements publics, et tout ce qui distingue cette ville méritent assurément l'attention de l'étranger.

L'animation du port, l'entrée et la sortie des navires marchands, les navires de la marine militaire de l'Autriche, l'affluence des étrangers qui, pour la plupart, appartiennent au commerce du Levant et, par dessus tout, cette activité qui caractérise les mœurs italiennes, faisaient pour moi de Trieste un séjour agréable et m'y rendaient l'existence facile. Je me serais fort accommodé d'y rester quelques mois; malheureusement un ordre supérieur m'appela à bord de la frégate vénitienne impériale, *la Guerriera*, sous le commandement de l'archiduc Frédéric d'Autriche. L'état-major de cette frégate se composait de deux capitaines, deux lieutenants, un sous-lieutenant, un commissaire, deux médecins, un aumônier et six aspirants. Ainsi, ses cadres étaient au complet et elle était prête à appareiller.

La vie militaire présente l'idée de l'abnégation la plus absolue et demande le sacrifice de toute volonté aux ordres d'un seul. Cette abnégation qui, mal entendue, brise maladroitement les instincts et les sentiments les meilleurs, n'en est pas moins, parfois, pour celui qui en connaît la

nécessité et qui s'y soumet dans la limite de ses devoirs, un des côtés les plus attrayants de l'existence militaire.

L'uniformité que cette existence impose à tous les individus qui y sont astreints, les plaisirs et les joies qu'un mot, un signe même de celui qui commande réprime à l'instant, et qu'on ne saurait par conséquent épuiser jusqu'à la satiété, l'échange mutuel de cette amitié que la discipline établit entre les soldats qui marchent sous le même drapeau, l'insouciance résultant d'une vie tracée par les règlements jusque dans ses moindres détails, tout cela forme, pour l'homme véritablement épris de la carrière des armes, autant de chaînes qui l'attachent par les habitudes à une vocation qu'il a choisie d'abord par goût.

La fortune m'avait d'ailleurs favorisé. Du premier coup, dans ma carrière militaire, je me trouvais sous les ordres de supérieurs d'une conduite irréprochable, d'une loyauté rare, d'une franchise qui provoquait la confiance et inspirait l'attachement. On lisait sur leurs visages cette bienveillance qui gagne les esprits les plus rebelles et cette clémence qui enchaîne par l'affection. Les récompenses, toujours réparties avec impartialité, dénotaient leur bonté et mettaient en évidence leur impartialité scrupuleuse. Ils souffraient d'avoir à sévir. Tous, il est vrai, n'étaient pas du même caractère; tous n'avaient pas la même égalité d'humeur; quelques-uns faisaient exception; leurs reproches injustes, leurs contradictions despotiques, leurs vexations marquées au coin de l'ineptie me révoltaient par moment; mais l'affabilité pleine de charme et de distinction des autres comprimait toute pensée de révolte et me rendait le courage avec la résignation.

L'archiduc avait donné l'ordre de faire voile pour le Levant. Un vent favorable nous promettait une heureuse navigation. Le 22 août 1839, *la Guerriera* partit en glissant sur les eaux avec la majesté d'un cygne qui semble déployer ses ailes aux vents. Notre traversée commençait.

A mesure que la terre fuyait, à mesure que nous avancions dans cette immensité, mes réflexions se déroulaient une à une, comme se déroulent les grains d'un chapelet sous les doigts effilés d'une belle Vénitienne. Une douce rêverie m'enlaçait de cette paresse qui est une indicible volupté pour l'esprit quand rien n'en trouble l'heureuse insouciance. Les sommets des Alpes disparaissaient peu à peu à l'horizon. Je les suivis d'un œil immobile jusqu'à ce qu'ils se fussent, pour ainsi dire, lentement abîmés dans les eaux. N'ayant plus de terre où reposer mes regards, je les levai vers le ciel, où commençaient à se montrer les étoiles. Elles scintillaient en miroitant. On eût dit mille étincelles qui pétillaient au firmament, s'éteignant par instant pour reparaître bientôt plus éclatantes que jamais.

Au milieu de la nuit, en pleine mer, sur un vaisseau qui file ses nœuds sans secousses, le silence revêt une imposante majesté. Loin de troubler ce silence, la promenade de l'officier de quart sur le pont semble en donner la mesure ; le bruit monotone de ses pas produit sur l'esprit l'impression de va-et-vient d'une pendule, alors que dans la solitude du cabinet on n'entend que son tic-tac uniforme et régulier. Cette concordance d'harmonie entre le

ciel et l'homme élève l'âme; et, je ne sache personne, qui ait pu se soustraire aux puissantes sensations que soulèvent en nous la pompe des cieux et la profondeur de l'abîme, ces deux immensités entre lesquelles l'homme ne craint pas de s'aventurer sur la foi de son génie.

Dans cette situation d'esprit, les pensées se détachent avec une précision et une netteté remarquables. Les chagrins ou les joies de la vie prennent alors les vives couleurs que présente la peinture de l'école italienne ou de l'école espagnole. Le souvenir des amis, des parents, d'une femme adorée surgit avec les tons vivaces de la réalité. On voit tout ce qu'on aime, on le touche de la main. La mer est un grand spectacle où l'homme ne saurait jamais se lasser des impressions qui s'y succèdent sans relâche et sous des formes toujours nouvelles.

Le voyage de *la Guerriera* dura vingt et un jours. Nous mouillâmes le 13 septembre à Chios, à deux journées de Smyrne, sans que notre courte traversée eût été troublée par le moindre accident.

Chios est une île de l'Archipel, située au milieu des golfes de Smyrne et d'Ephèse, tout près des côtes de Natolie, entre l'île de Samos et l'île de Mytiléne. Elle s'étend du Nord au Sud et s'élève considérablement au-dessus du niveau de la mer.

Cette île est nommée par les Turcs *Saky'z*; ils y ajoutent l'épithète d'*Adasie*, qui signifie *île du Mastic*, à cause d'une sorte de gomme-résine qu'on tire de cette île, la seule qui en fournisse dans tout l'Archipel.

Parmi les îles Ioniennes, Chios jouissait, chez les anciens,

d'une grande célébrité; mais de nos jours, elle conserve à peine quelques restes de sa grandeur primitive.

Célèbre autrefois par sa civilisation, son industrie et la richesse de ses habitants, elle ne présente, depuis près de trente ans, au voyageur qu'un triste aspect de ruines, sauf quelques villages dispersés sur son territoire, où l'on récolte le mastic. C'est parmi les cent mille habitants que cette île comptait du temps de sa prospérité, que les Turcs recrutaient leurs plus experts jardiniers. La population se trouve réduite actuellement à quatorze mille âmes. Cette île comptait au moyen-âge plus de trente mille négociants. Son commerce, son industrie, son célèbre collége, sa riche bibliothèque et ses établissements typographiques, lui avaient, à juste titre, valu le surnom d'Athènes moderne.

Notre séjour dans cette île ne fut que de quelques heures, après quoi nous fîmes voile pour Smyrne, terme de notre course. Nous y arrivâmes le 15 de ce même mois.

Dans le loisir que me laissait le service à bord, je pus admirer la civilisation et le commerce, qui font de Smyrne une des villes les plus animées et les plus populeuses de la Turquie, car elle compte cent quarante mille habitants.

Smyrne (*Izmin*, en turc), au fond du golfe qui porte son nom, se déploie en forme d'amphithéâtre autour d'un monticule que couronne une citadelle en ruine; mais deux autres forteresses en meilleur état la défendent à la fois du côté de la terre et du côté de la mer. Sans être belle, Smyrne offre un ensemble qui attire et qui plaît. Le quartier habité par les Européens est le seul où l'on rencontre quelques habitations d'une construction passable. Le grand *Bazar*

(*Besesstenn*) et le *Vizir-Khan*, construits tous les deux des débris de marbre blanc provenant de l'ancien théâtre, sont les uniques édifices qui méritent quelque attention. Ses rues, étroites et tortueuses, dépôt permanent d'une boue noirâtre et infecte, s'entrelacent à chaque pas, et rendent difficile le parcours de la ville.

Smyrne est une des échelles les plus importantes pour le commerce du Levant ; c'est dans cette ville, en effet, que l'Orient dépose ses produits et l'Europe ses marchandises. Si le commerce du cuivre et de la soie y languit en ce moment, celui des fruits secs y prend de jour en jour une extension plus considérable.

Cette ville, ainsi que l'a dit un géographe, offre l'aspect d'une république fédérative dans le quartier habité par les Anglais, les Français, les Hollandais et les Italiens. Leurs personnes et leurs propriétés, libres de toute domination turque, se trouvent placées sous la protection sûre et efficace de leurs consulats respectifs. On y parle diverses langues ; mais l'italien et le français y dominent ; c'est la civilisation européenne à côté des mœurs de l'Orient ; et du coudoiement de costumes et d'habitudes si opposés naît une bizarrerie originale et curieuse.

Smyrne possède un petit théâtre où des comédies et même des opéras italiens se jouent sans trop choquer le goût et sans trop y rudoyer l'ouïe. Un collége, dirigé par les pères Lazaristes, y enseigne les sciences et la littérature. Les colonnades d'Espagne, les ducats de Hollande et de Hongrie, les sequins de Venise sont reçus sur la place, quoique la monnaie courante de Turquie soit d'un usage plus commun, surtout pour le petit commerce.

A son arrivée dans la rade, l'Archiduc fut salué par la batterie de *la Médée*, frégate vénitienne, que commandait le contre-amiral B. Bandiera ; c'était le père de ces deux infortunés mais héroïques jeunes gens qui, en 1844, tentèrent, au prix de leur vie, et avec de généreux compagnons, l'émancipation de notre belle et malheureuse Italie.

Pendant notre relâche, l'archiduc Frédéric donna, dans le local du cercle des nobles, à toutes les autorités civiles et militaires, une fête dont les frais montaient à plus de sept mille florins.

Après un séjour de deux semaines à Smyrne, le 1er octobre nous fîmes voile, en compagnie de *la Médée*, pour Orlak, petit bourg distant de Smyrne de dix-huit milles environ, pour nous y approvisionner d'eau et nous exercer par des manœuvres *dormantes*.

Le 9, nous étions de retour à Smyrne, où il fut décidé que nous séjournerions jusqu'au 12 mars 1840. Nous ne laissions pas cependant d'aller de temps en temps à Orlak et à Gria pour les exercices. C'est dans l'intervalle passé, tantôt à Smyrne et tantôt à Orlak, que j'ai pu observer à mon aise tout ce que les alentours offraient d'intéressant.

Le 12 mars, de concert avec le contre-amiral B. Bandiera, nous nous dirigeâmes sur la Grèce.

Après une belle traversée de dix jours, nous étions en vue de Nauplie (*Napoli di Romania*), place forte, quoique peuplée de huit mille habitants seulement.

Nauplie est une ville de l'Argolide, bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans le golfe du même nom. Elle est actuellement la capitale de l'Etat; mais l'insalu-

brité de son climat et son peu d'étendue font prévoir qu'elle ne jouira pas longtemps de cet avantage. Le voyageur qui de loin la juge sur son aspect riant, ne pourrait avoir qu'une idée très-avantageuse de sa position et des ressources qu'elle semble promettre au commerce; mais une fois qu'il s'est engagé dans l'intérieur de ses murs, et qu'il a parcouru des rues étroites, tortueuses et malpropres, le dégoût fait bientôt place à l'impression favorable qu'il en a conçue tout d'abord.

La partie inférieure des murs de Nauplie est de construction européenne; mais le reste est l'œuvre successive des Romains, des Grecs et des Vénitiens. Une vaste citadelle couronne, en quelque sorte, la roche Palamède et l'on y parvient par un escalier de cinq cents marches taillées à vif dans le rocher; cette forteresse est appelée le Gibraltar de l'Archipel.

Le lion ailé de Saint-Marc, jadis la terreur des mers, sculpté au-dessus des portes de Nauplie, comme au-dessus des portes d'autres villes de la Morée et du Levant, rappelle le temps de la domination vénitienne. Nauplie était alors la capitale d'une des plus fertiles provinces de cette puissante république.

Quoique le port de Nauplie n'ait plus la profondeur d'autrefois, à cause des alluvions déposées par la mer, il n'en est pas moins un des meilleurs de l'Archipel.

La population de cette ville, diminuée par la peste qui la ravagea à diverses reprises, est réduite aujourd'hui au chiffre de huit mille habitants, comme je l'ai dit plus haut. Nauplie possède une école militaire où cinquante

élèves reçoivent, aux frais du gouvernement grec, une éducation complète, égale à celle qu'on donne dans les établissements analogues en Europe; les officiers qui en sortent sont généralement habiles et expérimentés.

Presque tous les hommes de l'équipage visitèrent les environs de cette ville. On y rencontre à chaque pas les débris de glorieux monuments qui, par leur muette éloquence, attestent la puissance du peuple libre de la Grèce.

Le 1er avril, l'aube du jour surprit notre frégate dirigeant sa proue vers Athènes. Chaque jour débarquent sur le Pirée de nombreux voyageurs qui, appelés par les glorieux souvenirs de cette ville célèbre, viennent interroger les échos de ses ruines.

Je ne saurai jamais exprimer le sentiment que j'éprouvai en me trouvant en face d'Athènes bien qu'elle fût encore éloignée de deux lieues. A peine notre pavillon fut-il aperçu, qu'il fut salué par le canon des Grecs. Le salut rendu, nous débarquâmes avec la promptitude de l'impatience et nous fûmes accueillis avec sympathie par tous les citoyens. Ce fut une agréable diversion à notre existence de matelot, que l'ardeur avec laquelle nous nous abandonnâmes à la recherche et à l'admiration des débris de la cité la plus éclairée de l'antiquité.

Ces ruines, sources éternelles d'enseignements philosophiques et de graves méditations pour les historiens et les artistes, semblaient noyées de loin dans les vapeurs moites et chaudes que dégage l'atmosphère du Péloponèse. Je les avais devinées à bord et mon regard fiévreux dévorait d'avance l'espace qui me séparait de ce rivage que je

brûlais de fouler de mes pieds. A peine débarqué, je courus, comme un amant affamé des caresses de sa maîtresse, toucher ses murailles, ses portes, chacune des pierres du pavé de ses temples. Mon imagination relevait ces débris sacrés pour reconstruire la ville antique avec toutes ses magnificences, et je la revis un instant peuplée de ses philosophes, de ses orateurs, de ses héros, dans tout l'éclat dont elle brillait au siècle de Périclès.

Aujourd'hui la prépondérance d'Athènes dans les affaires de l'humanité ne pèse plus du poids de l'épée d'Alexandre, et du génie grec dont elle était la plus riche personnification. Sa poésie, sa philosophie, sa politique, sa littérature, ses arts, monuments impérissables de l'intelligence humaine, sont debout et revivent dans l'Europe avec un éclat qu'ils n'avaient même pas du temps de Périclès. Ce n'est plus seulement sur le Péloponèse que leur action agit; à chaque conquête de la civilisation sur l'ignorance et la barbarie, sortis des murs sacrés d'Athènes, on les a vu franchir les montagnes, traverser les mers, et promener, radieux au milieu des peuples devenus meilleurs, la majestueuse unité des idées qu'ils représentent. Le génie romain a des imitateurs; mais celui d'Athènes n'en a plus. Des tentatives plus ou moins heureuses ont été hasardées pour faire revivre la politique et l'administration de la Rome d'Auguste. Charlemagne, Napoléon ont eu cette ambition; mais qui a jamais songé qu'il fût possible d'imiter ce qui n'est plus imitable, la poésie, l'éloquence et l'art de la Grèce!...

Quoique Athènes soit à cette heure dans un dépérisse-

ment presque complet, et qu'il ne lui reste qu'une ombre de son ancienne gloire, elle peut néanmoins être considérée comme la plus remarquable des villes dont elle est entourée.

La ville moderne ne couvre qu'une partie de l'espace qu'occupait la ville ancienne. Athènes, au temps de sa prospérité, avait vingt-deux milles de circonférence, treize portes et trois ports, ceux de *Phalère*, de *Munichium* et du *Pirée*, appelé aujourd'hui *Port-Léon*. Bien que privé de ses anciennes fortifications, le Pirée avec son triple port nouvellement reconstruit est encore le meilleur d'Athènes et le plus capable d'abriter les grosses frégates. La ville était subdivisée en divers quartiers (*rioni*), parmi lesquels on compte ceux du *Céramique*, du *Pritanée*, du *Lycée*, du *Théâtre*, de l'*Acropole* ou citadelle, de l'*Aréopage* et de l'*Académie*. Deux petites rivières, l'*Illysse* et son affluent l'*Eridan*, arrosent ses environs.

Les places et la plupart des rues étaient ornées de portiques qui servaient de promenade aux Athéniens et de résidence à différents tribunaux. La quantité de statues et d'inscriptions qui ornaient ces portiques et que l'on rencontre encore à chaque pas, rappelle aux passants les antiques et glorieux événements de son histoire.

Les maisons étaient presque toutes bâties avec la plus grande simplicité, et la disposition des rues n'offrait rien de particulier.

Au temps de Démétrius de Phalère, on évaluait la population d'Athènes à soixante et onze mille habitants, dont quarante mille serfs ou esclaves et dix mille étrangers.

Le *Temple de Jupiter Olympien*, achevé sous Adrien, est presque entièrement détruit. Treize colonnes sur cent vingt, qui en faisaient le tour du temps de Pisistrate, son fondateur, subsistent encore, liées entre elles par des architraves hautes de soixante pieds sur six et demi de diamètre ; elles formaient jadis un dyptère ou une enceinte circulaire aussi vaste qu'élégante, entourée d'une double rangée de colonnes. Ce temple était le plus grand de tous ceux de la Grèce, à l'exception du temple de Diane d'Ephèse. Dans la cellule de ce temple était placée la statue colossale de Jupiter, statue célèbre par ses proportions gigantesques. La matière extérieure employée par Phidias pour la sculpter n'était que l'or, l'argent et l'ivoire. Tout le pourtour du temple de Jupiter était orné d'un nombre infini de statues que chaque ville de la Grèce, à l'envi l'une de l'autre, avait envoyées pour faire cortège au maître de l'Olympe.

Le second monument que je visitai fut le *monument coragique de Lysicrate*, autrement dit *la Lanterne de Démosthènes*. Quoique le temps, ce destructeur implacable, n'en eût pas épargné les bas-reliefs, on peut y admirer cependant le groupe des *Pirates tyrrhéniens*, *métamorphosés par Bacchus en dauphins*. On s'explique à peine comment cet édifice, de cinq pieds et demi de diamètre et qui porte l'empreinte du génie artistique d'Athènes, ait pu résister à l'action du temps, au vandalisme des hommes et parvenir jusqu'à nous, sinon intact, du moins dans un état tel qu'on n'ait pas à déplorer son entière destruction.

Je n'oubliai pas dans mes courses l'*Acropole*, suffi-

samment forte encore de nos jours pour avoir permis aux Grecs, dans leur guerre de l'indépendance, de s'en rendre maîtres et de s'y retrancher en nombre considérable derrière un vaste rempart : c'était *la fontaine de Pan*, qu'ils avaient récemment retrouvée, et qui leur permit d'y organiser la plus vigoureuse résistance. Dans l'enclos de cette citadelle se trouve le *Parthénon* ou *Temple de Minerve*, appelé aussi le *Hectopédon*, car il avait cent pieds grecs de face. Quarante-huit colonnes doriques de quarante pieds de hauteur formaient au dedans une magnifique galerie.

Le Parthénon est, sans contredit, un des plus éloquents témoignages de l'architecture antique ; mais malheureusement il a été trop souvent ravagé, — d'abord par les Vénitiens en 1687, ensuite par la dernière guerre de l'indépendance, et tout récemment encore par lord Elgin, qui en a enlevé le métope, la frise et les frontons. On ne saurait donc se faire une juste idée de sa grandeur primitive.

Je visitai également le *Théâtre d'Hérodote Atticus*, regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture en ce genre ; *le Temple de Thésée*, d'une solidité peu commune et d'admirables proportions ; la *Tour octogone d'Andronicus*, dite *la Tour des Vents*, parce que sur ses parties latérales se trouvent des bas-reliefs qui représentent les vents portant à leurs mains les fruits de toutes les saisons. Cette dernière tour, ayant une communication avec *la Fontaine de Clessidre aux Propylées*, servait jadis d'hydromètre et de cadran solaire.

Le Théâtre de Bacchus, d'une architecture imposante, mérite également l'attention des voyageurs. Destiné aux réjouissances, aux jeux, ainsi qu'aux assemblées où l'on délibérait sur les affaires publiques, il servait en outre de tribune. Plusieurs philosophes y tenaient école et venaient y développer leurs doctrines.

La Porte d'Adrien tient une place estimée parmi les plus beaux monuments d'Athènes, elle est encore dans un état de conservation satisfaisant.

Les murs qui réunissaient anciennement Athènes à ses trois ports ont entièrement disparu, ainsi que *le Stade*, pour l'élévation duquel *le mont Pentélique* avait épuisé toutes ses carrières de marbre. Les colonnes qui existent encore faisaient partie du portique construit par Auguste.

Il est impossible de décrire la splendeur de tous les antiques débris qui restent encore debout ou jonchent le sol de la capitale de l'Attique. On en voit partout; les maisons, les églises, les fontaines, les édifices de toute espèce, soit publics, soit particuliers, en recèlent les richesses.

La route qui conduisait à *l'Académie* (ainsi appelée d'*Acadème*, propriétaire du terrain sur lequel elle fut bâtie) traversait des champs couverts de tombeaux élevés à la mémoire des héros morts pour la patrie ; plus tard ce chemin fut ombragé par des allées de sycomores et embelli de statues et de fontaines qui devaient en rendre le séjour agréable aux philosophes. Ce fut à leurs réunions dans cet endroit qu'ils durent leur nom d'académiciens. C'est là que Platon enseigna sa philosophie.

Le Lycée, fameuse école située hors la ville, a dû sa

gloire à Aristote, qui habitua ses disciples à traiter toutes les questions en marchant, d'où leur vint l'épithète de *péripaétticiens*.

Je ne passerai pas sous silence *le Pécile*, renommé pour sa collection de tableaux de Micon, d'Apelles, de Polygnote et Parrhasius ; c'est là que Zénon professa sa philosophie du *Portique* ou *stoïcisme*, mot qui dérive de *stoa*, portique.

Pour terminer mes descriptions, je mentionnerai *l'Odeum* ou bien *l'Odéon*, où les poètes tenaient leurs séances; *l'Aréopage*, ou siégeait le tribunal du même nom ; la place spacieuse appelée *le Pritanée* et les ruines du *Temple de la Victoire*.

Les bornes de mon ouvrage ne me permettent pas de donner une plus ample description de ces monuments et de ces chefs-d'œuvre. C'est à regret que je me vois forcé d'imposer silence à tous les souvenirs qu'ils réveillent dans mon imagination. Tout ce que je puis dire ici c'est qu'il me fut impossible de quitter la ville sacrée sans m'écrier, les larmes aux yeux : Adieu Grèce, patrie des arts, sœur de ma triste Italie par la gloire et par l'infortune.

Le 17 avril nous repartîmes pour Smyrne afin d'y rejoindre *la Médée*, qui s'était déjà dirigée vers cette ville depuis deux jours.

Le 21 nous touchions à une des Cyclades, *Syra*, île importante, appelée par les Turcs *Kyra*.

Siège de l'évêché catholique et du tribunal de commerce, Syra, situé presque au centre de l'Archipel, est non-seulement le chef-lieu de l'île du même nom, mais encore de toutes les Cyclades du nord.

La ville moderne, qui s'élève à côté de la ville antique, est fréquentée par les commerçants de l'Europe entière, de la Turquie et de l'Egypte. Un nombre prodigieux de navires encombre littéralement son port ; les magasins de son *Bazar* sont remplis de tabac de Vola, de riz d'Alexandrie, de figues de Smyrne, de vins de Naxos, d'amandes de Chios, de raisins de Patras et de mille autres denrées qui attirent à Syra les négociants de tous pays. Son marché est en outre abondamment pourvu d'huiles et de soieries de Morée.

Je m'étonnai que les Européens n'eussent point songé, jusqu'à présent, à établir dans ces lieux une colonie d'ouvriers intelligents qui, avec des matières premières d'une qualité supérieure, donneraient à la fabrication de la soie de Morée un développement tout nouveau et une valeur considérable. En supposant même que les ouvriers européens ne pussent s'y acclimater, on pourrait les remplacer tous les ans ou bien tous les six mois, ou même les préparer petit à petit par une existence commode et agréable, — ce qui est très praticable dans un pays où la vie est à bon marché, — à la vie orientale qui les entoure. Un projet semblable n'est pas impossible à réaliser. Les bâtiments à construire pour des magnaneries et des fabriques, ne s'élèveraient pas à un chiffre énorme.

Quelques chefs d'atelier intelligents, soutenus par une direction forte et puissante, disposeraient facilement les ouvriers du pays à un travail plus habile, et, par une répartition de la main d'œuvre bien comprise, façon-

neraient ces mêmes ouvriers au travail de la fabrique européenne. Des essais ont été tentés, mais avec si peu de persévérance que les premiers obstacles ont fait renoncer à l'entreprise. Il y a des antipathies à dompter, —personne ne le conteste ; il y a, pour les Européens l'ardeur du climat à vaincre, — tout le monde le sait, il y a des sommes importantes à dépenser, — il faut s'y attendre ; mais en face du but à atteindre, but dont le résultat serait de doter le pays d'une industrie qui centuplerait ses bénéfices actuels, que sont de semblables sacrifices?

Durant la guerre de l'indépendance grecque, Syra avait gardé une entière neutralité et servi d'asile à tous ceux que la guerre et la désolation forçaient d'abandonner leurs foyers. Aussi sa population, qui ne s'élevait pas auparavant à plus de cinq mille âmes, s'accrut de plus de vingt-cinq mille. Plus tard, grâce à ce même rôle de neutralité qu'elle s'était imposé, Syra devint forcément l'entrepôt de toutes les provisions envoyées en Grèce, dont le sol ravagé en tous sens ne produisait plus assez pour les besoins de ses habitants. D'un autre côté, il est juste d'avouer que la piraterie de 1821 à 1822 contribua largement au bien-être de cette ville, au préjudice, il est vrai, du commerce européen, et particulièrement de celui de l'Angleterre et de la France. La paix rétablie, les déprédations sur la mer cessèrent ; mais aussi avec elles croula l'opulence de cette île : les étrangers s'en éloignèrent, et les richesses, que des événements imprévus y avaient entassées, disparurent rapidement; elles n'étaient

plus alimentées par ce brigandage maritime que seule peut excuser la position désespérée où la Grèce était réduite à cette époque.

J'examinai aussi, avec la plus vive curiosité, les chantiers de cette île. Ils jouissent, à juste titre, d'une réputation universelle pour la construction de ses brigantins si remarquables comme marcheurs et comme voiliers.

Le 22 août, nous reprîmes la mer pour la Turquie d'Asie.

Le 26, nous étions de retour à Smyrne, et le 30 nous mîmes à la voile pour Constantinople.

La ville de Gallipoli, qu'on découvre sur l'Archipel, s'élève sur la péninsule du même nom. Cette ville, où réside l'évêque grec, est assez grande, et son port donne entrée dans le détroit des Dardanelles. Il faut observer qu'arrivés là, tous les vaisseaux sont obligés de se faire remorquer, soit à la vapeur, soit à la rame, dans toute la longueur du détroit, jusqu'à l'embouchure de la mer de Marmara; car à cet endroit l'eau forme une sorte d'élévation dont il est facile de s'assurer plus aisément quand on arrive de Constantinople. Les vaisseaux glissent alors sans efforts sur les flots, laissant derrière eux les châteaux-forts de *Romélie* et de *Natolie*, anciennement appelés *Sestos* et *Abidos*, et situés, l'un sur les rives de l'Asie et l'autre sur les bords de l'Europe. Ces deux châteaux, avec d'autres encore de ce côté, forment, il est vrai, la seule mais terrible défense de Constantinople.

Gallipoli compte quatre-vingt-trois mille habitants; elle sert d'arsenal et d'entrepôt de provisions pour la flotte

ottomane. Cette ville est la première que les Turcs aient conquise sur le sol européen. Aujourd'hui, ses fabriques de maroquin et son commerce en laine et en coton en font une des principales villes de l'empire.

Le détroit des Dardanelles, autrefois l'Hellespont, nous apparut alors surmonté de sa forteresse. Nous approchions de la capitale de la Turquie.

Le 5 mai, Byzance-Stamboul-Constantinople se dressa splendide du sein de la mer, éclairée des plus beaux et des plus purs rayons de son éclatant soleil.

CHAPITRE II.

CONSTANTINOPLE.

Qui n'a pas vu Constantinople éprouve, à l'aspect de cette ville, un étonnement, une admiration, un enthousiasme que rien ne peut égaler, quelle que soit d'ailleurs sur l'âme l'impression que puisse faire la description de ses grandeurs.

Cette ville, fortunée entre toutes les villes du monde, possède toutes les magnificences orientales; elle remue dans le souvenir toutes les gloires du passé; elle éveille dans l'âme toutes les aspirations vers l'avenir ; son immobilité aux mains des Turcs semble un appât de plus aux

tentatives de civilisation que voudrait lui faire subir l'Europe moderne.

Avec la Turquie, qui n'est aujourd'hui qu'une puissance d'équilibre, Constantinople, grâce à sa merveilleuse position entre l'Europe et l'Asie, est la ville la plus cosmopolite du globe. L'islamisme, qui n'a plus le sabre recourbé d'Omar pour imposer l'Alcoran; l'islamisme, qui n'est plus militant et qui a vu tourner contre lui le christianisme armé de toute la force de sa doctrine; l'islamisme est devenu une religion tolérante, et Constantinople, par ce seul fait que sa religion n'est plus exclusive, ressemble à ce Panthéon de la Rome des Césars où tous les dieux de l'univers se donnaient rendez-vous.

Si elle fût restée sous la domination des Eglises latine ou grecque, elle n'aurait pas aujourd'hui ce caractère d'universalité qui la fait regarder, à juste titre, comme le trait d'union entre l'Europe et l'Asie, entre ces deux parties du monde qui cherchent toujours à se confondre, mais que la mobilité de l'une et l'immobilité de l'autre empêchent de se fusionner complètement.

Circonvenue, attaquée par l'Europe moderne comme le fut jadis Troie par la Grèce, l'Asie succombera à l'heure marquée par la Providence; mais, jusque-là, Constantinople aura le singulier privilége d'être la cité neutre où se résoudra le grand problème de la civilisation moderne : l'absorption de l'activité passive de l'Orient par l'activité fébrile de l'Occident.

De combien d'idées n'a-t-on pas l'esprit assiégé, lorsque Constantinople se déroule devant les yeux!

Vous rencontrez dans cette ville tous les extrêmes ; et si les luttes de religion, de doctrine et de principes semblent amorties; si, à force d'avoir bouleversé les empires, leur influence ne paraît plus aussi redoutable, qu'on y prenne garde, elles subsistent encore, aussi ardentes qu'autrefois ; mais elles se déguisent sous le couvert de l'industrie et du commerce. Dans ce combat, quel est celui qui restera maître du champ de bataille? Quel peuple sera assez heureux pour arborer son drapeau vainqueur? Nul ne le sait; seulement, attaquée de tous les côtés comme elle l'est par l'Europe, surtout depuis cinquante années, l'Asie retrempera l'Europe dans son principe unitaire, ou subira elle-même le morcellement et l'individualisme, ces caractères sociaux de notre continent. — Grands sujets de réflexion pour les investigations philosophiques et les inductions de la politique contemporaine!

A l'extrémité orientale de l'Europe, en face du continent asiatique, sur une péninsule de forme triangulaire, dont les rives échancrées sont majestueusement relevées par les accidents des sept collines qui en tracent le périmètre au milieu d'un ciel enchanteur, c'est là que s'élève Constantinople.

Cette terre, dont la base du côté de l'Occident s'unit à la Thrace, et dont le sommet regarde l'Asie à l'Orient, est baignée, sur toute l'étendue de ses rives méridionales, par la Propontide ou la mer de Marmara.

Un port admirable s'étend au nord comme un fleuve immense serré par deux rangs de collines pittoresques. Disposées en demi-cercle, ces collines forment des petits val-

lons, s'enchaînent graduellement, se confondent ensuite et servent de parois à ce port auquel elles ont donné le nom de la *Corne d'Or*.

Les eaux de la Péninsule sont moitié mer et moitié fleuve, c'est-à-dire qu'elles se composent d'une branche du Bosphore qui s'avance dans le terrain européen, et d'une petite rivière d'eau douce. Quant aux eaux qui baignent la pointe un peu arrondie de ce triangle, dont chacun des côtés n'a pas moins de cinq milles d'étendue, elles sont formées, moitié par les flots de la mer de Marmara, et moitié par celles du Bosphore, qui se termine à cet endroit en vaste baie, et prend l'aspect d'un golfe magnifique.

Du côté de la terre ferme et justement à la base du triangle, la ville est défendue par une longue muraille qui s'étend de la Propontide à la Corne d'Or. Quelques débris de ses anciennes fortifications charment encore l'œil de l'artiste par l'effet pittoresque de leur désordre et par l'entrelacement des plantes parasites qui les tapissent; c'est la nature, fille de Dieu, qui prend la vie au milieu des restes inanimés de la nature créée par les hommes.

Constantinople possède ainsi trois rivages et trois mers: la Propontide, la mer Noire et le Bosphore avec leurs rives.

Telle est la position topographique de la ville de l'islamisme, de l'antique Byzance, de Stamboul, comme l'appellent les Turcs. Encadrée par sept collines plus élevées que celles de la Rome antique, Constantinople, en reine superbe et coquette, se mire, de leurs sommets, dans la mer d'azur qui baigne amoureusement ses pieds.

Quel délicieux spectacle s'offre aux regards que celui

qui accueille le voyageur du côté de la mer de Marmara! Quel splendide horizon se déroule alors pour l'imagination des poètes et les sensations de l'artiste, horizon où s'efface, dans le lointain, avec une suavité infinie, cette nature enchanteresse qui rayonne sous un ciel de saphir!

Lorsqu'au septième siècle, avant l'ère chrétienne, Byzas, chef de la colonie grecque qui jeta les fondements de Byzance, se trouva en présence de ces lieux, il ne dut pas hésiter sur l'emplacement de la ville future; tout semblait y avoir été préparé à l'avance. La seule difficulté était de couvrir de palais et de temples un espace aussi vaste, et il est probable que ce fut pour cette raison que l'extrémité seule du triangle où s'élève le sérail a été habitée la première. Aujourd'hui le sérail est à Constantinople ce que le Kremlin est à Moscou.

Lorsqu'il transporta à Byzance le siége de l'empire romain, Constantin comprit que là seulement il pouvait surveiller à la fois les possessions romaines de l'Asie et de l'Europe.

La position toute providentielle de cette ville avait préoccupé avant lui l'empereur Dioclétien, qui eût mis à exécution ce projet si des difficultés insurmontables ne s'y fussent opposées à l'époque où il fixa son choix sur Nicomédie. De là naquit, parmi les Grecs toujours railleurs, le surnom d'aveugles dont ils gratifièrent les navigateurs qui, dédaignant ces plages européennes, avaient choisi la rive asiatique du Bosphore pour ériger l'antique Calcédonie, dont le village turc Kadi-Kuy occupe aujourd'hui l'emplacement en face de Constantinople.

A l'entrée, sur la rive gauche et sur l'emplacement de l'ancienne Byzance, s'élève le Stamboul avec toutes ses féeries. Ici se déploie, en forme d'éventail, un immense amphithéâtre. Les collines qui le composent, parsemées d'un nombre considérable de maisons échelonnées par gradins, peintes de différentes couleurs et entourées de jardins riants, paraissent comme autant de bouquets éclatants. Le vaste sérail se dresse avec ses bâtiments sculptés en bois, ses mosquées aux coupoles dorées, ses minarets aux flèches élancées et pointues comme des aiguilles qui se lèvent vers le ciel; tout cela se coudoie, s'unit, s'entremêle avec le désordre que la nature vierge jette sur ses créations les plus vigoureuses, et éblouit le voyageur stupéfait de tant de magnificence.

S'il tourne les yeux du côté des faubourgs, dont chacun peut former à lui seul une ville importante, un panorama non moins imposant lui arrache encore un cri d'admiration.

Sur la rive droite apparaissent les faubourgs de *Top-Khana* et de *Galata*, qui servent de contre-forts à *Péra*, située au-dessus d'eux.

Top-Khana, qui possède une magnifique fontaine, est une place forte qui défend avec ses canons l'entrée du port gardé, du côté opposé, par les batteries du sérail.

Galata est une place européenne et très-commerçante.

Péra, place européenne aussi, siége de la diplomatie, est le centre de toutes les intrigues. Du point d'élévation où elle est assise, Péra contemple Constantinople, dont elle semble envier le sort.

Telle est l'entrée de la plus belle partie de la Corne d'Or.

Stamboul, Top-Khana, Galata et Péra, qui semblent ne faire qu'une seule et même ville, circonscrivent, en forme d'amphithéâtre, un vaste bassin de mer.

Plus loin, la Corne d'Or s'avance toujours en serpentant et se perd dans la vallée des eaux douces.

A gauche, en longeant les murs de Stamboul, là où la rive commence à s'éloigner, on rencontre des faubourgs qui se succèdent sans interruption. Les plus remarquables d'entre eux sont le *Fanar* et l'*Ayoub*; le premier, qu'on peut appeler la succursale de Péra sous le rapport des intrigues diplomatiques, est habité par les Grecs Byzantins; le second est le séjour de délices des Musulmans, qui en affectionnent les bosquets, l'ombre et les mystères; ce lieu est, pour leur piété nationale, un lieu de vénération et d'orgueil; c'est là qu'on voit la superbe mosquée où les sultans viennent, sur la cendre du prophète, ceindre le cimeterre de Mahomet dont ce faubourg porte le nom.

Sur la rive droite, après Galata, qui communique, par un léger pont de bois, avec Stamboul, on rencontre le port *Hassim-Pacha*, entièrement habité par les employés de l'arsenal et les familles des marins. Là se trouve aussi l'arsenal avec ses vastes chantiers parsemés de carcasses de navires. Au fond de cette belle décoration, on voit une perspective de villages qui mène à l'entrée de la vallée et qui tourne immédiatement à droite.

Il est difficile de se rendre un compte exact du mouvement qui anime ce port, vrai centre de l'activité du

pays entier. Les villes, les faubourgs et les villages y jettent à l'envi les flots de leur populations, et l'on voit les navires les plus gros, comme les plus frêles embarcations, s'y croiser avec des milliers de légers caïques qui rasent sa surface dans toutes les directions et transportent les voyageurs d'une rive à l'autre. Aujourd'hui c'est une flotille de navires marchands qui arrivent par centaines des Dardanelles avec un vent favorable ; demain ce sont de grands vaisseaux de guerre qui sortent de l'arsenal pour revenir majestueusement au Bosphore, *et vice versa* selon les besoins du service, tandis que la flotte ottomane stationne six mois dans un lieu et six mois dans l'autre.

Des deux côtés du port, et surtout devant Galata, on aperçoit également une foule de bâtiments de toutes nations. L'immobilité de la longue forêt formée par leurs vergues forme un contraste frappant avec le mouvement permanent des mats et des voiles de tous les navires qui entrent et sortent perpétuellement du port.

Si, à ce mouvement continuel, on ajoute les cris des bateliers turcs, le chant des matelots européens; si l'on peut se figurer toutes les scènes qui se succèdent dans des lieux qui servent de rendez-vous à une population venue de tous les points du globe, on aura une faible idée de l'activité qui règne dans le port de Constantinople. Ce tableau paraîtra peut-être exagéré à ceux qui s'imaginent qu'il règne un grand silence à Constantinople, mais je leur ferai observer que ce n'est point sur terre que ce mouvement a lieu, et que ce port est le point central auquel viennent aboutir toutes les issues de la ville. C'est la grande place

publique de Constantinople ; c'est le forum liquide où la lutte de l'Europe et de l'Asie, pacifique aujourd'hui, pourra bien présenter, demain, le spectacle d'une seconde bataille d'Actium.

Constantinople ne comprend donc pas uniquement le Stamboul, qui est très-vaste à lui seul, mais encore Top-Khana, Galata, Péra, le Fanar, tous les faubourgs enfin qui composent la Corne d'Or, et auxquels la mer, dans l'intérieur de la ville, sert de véritable centre.

Le sérail, dont je n'ai point encore parlé, exige une description particulière.

Il est admirablement situé, et la politique turque l'a sciemment choisi pour siége de sa domination. De même que Stamboul occupe la plus belle partie de Constantinople, de même le sérail occupe, dans le Stamboul, la place la plus distinguée. Cet édifice a plus de trois milles de circonférence ; il est gardé par de hautes murailles d'où surgissent, à des intervalles réguliers, des tours massives, carrées du côté de la mer et arrondies du côté de la terre. Des portes d'une hauteur extraordinaire y donnent entrée, et c'est de la principale d'entre elles, appelée Baab-Humainn (sublime Porte), que le gouvernement emprunte sa dénomination.

Le sérail, avec ses palais, ses monuments, ses parcs, ses jardins, ses kiosques dorés, tient tout l'espace occupé par l'ancienne Byzance. Il est à la fois et la limite et le commencement de la ville, et domine par sa position la Propontide et la Corne-d'Or ; on voit mourir à ses pieds les eaux du Bosphore, dont les derniers flots semblent baigner en tremblant sa redoutable base.

De quelque point qu'on découvre Constantinople, le sérail est le premier édifice qui se présente à la vue. Il domine à la fois l'Europe et l'Asie, et son regard paraît couver avec une inquiète jalousie les milliers d'habitations où fourmille la population d'esclaves qu'il gouverne. Sa face est éclairée des feux d'un soleil toujours éclatant; mais il cache dans l'ombre à la foule éblouie les secrets de ses amours, de sa politique et souvent de ses crimes.

De la colline qui sert de base au sérail, l'œil plonge dans le lointain, et découvre, au-delà du Bosphore, les côtes de l'Asie-Mineure, dont le verdoyant paysage descend en pente jusqu'au bord de la mer.

En face du sérail, et au milieu de la campagne fertile qui l'entoure, *Scutari*, comme une sultane favorite, lève majestueusement la tête. Cette ville, entourée de cyprès qui lui forment une ceinture d'un vert de mer et l'abrite contre les ardeurs du soleil, jouit d'une tranquillité à faire envie aux oasis du désert. Ses rues sont larges et droites. Elle possède une vaste caserne et de jolies mosquées. Scutari, autrefois appelée Chrysopolis, c'est-à-dire la ville d'or, est aujourd'hui le faubourg asiatique de Constantinople.

A droite, le regard se noie dans la Propontide, vallée liquide immense, au milieu de laquelle surnagent, presque en vue du golfe de Nicomédie, *les îles des Princes*. Le bassin est clos par une chaîne de montagnes au-dessus desquelles l'Olympe dresse son sommet couvert de neiges éternelles. De là, la Propontide va toujours se déployant dans la direction des Dardanelles jusqu'à ce qu'elle se confonde avec le ciel et se perde dans l'infini.

A gauche, le Bosphore, qui déroule une vaste nappe d'eau entre les deux continents, se replie brusquement sur lui-même et cache si bien ses spirales, que le regard tente en vain de découvrir les traces de sa fuite.

Les coteaux, les villages, les kiosques et les palais qui bordent la mer, et qu'on trouve encore au milieu des eaux, forment un spectacle ravissant. C'est dans cette espèce d'amphithéâtre que les élégants caïques de Constantinople et les canots ailés luttent de vitesse pour suffire à la population nombreuse qui, plusieurs fois dans la journée, traverse d'Europe en Asie et d'Asie en Europe. Les navires, moins nombreux que dans le port, sont ici dans un mouvement continuel, et les souverains du sérail peuvent voir facilement, de leurs kiosques embaumés, tout ce qui se passe dans cette partie du Bosphore. Si tous les bâtiments qui sont en vue ne sont pas dirigés sur Constantinople, tous néanmoins sont forcés de longer les murs du sérail, précaution peu rassurante pour les vaisseaux de guerre qui voudraient passer inaperçus.

Rien ne manque à cette ville. On y trouve un ensemble fini à côté d'une ébauche luxuriante de fantaisie et d'originalité. C'est presque un univers entier qu'elle met sous la main. Des élévations de tout genre, depuis la pente la plus douce jusqu'au roc le plus hardi; des ruisseaux et des fleuves, des palais somptueux et des masures; des bosquets de platanes, de myrtes, d'ormes, de tilleuls; des productions de tous les climats; de la verdure en été et de la verdure en hiver; des cyprès odoriférants qui couvrent de leur ombre les tombeaux turcs épars çà et là; des détroits,

des ports, des baies, des rades, des golfes, des mers en dedans et des mers en dehors; des péninsules, des îles; des arsenaux; une marine marchande aussi active que la marine militaire est calme et mesurée; la mer de Marmara à l'est, et l'Océan qui se perd à l'ouest dans le ciel... toutes ces choses, toutes ces splendeurs, toutes ces magnificences sont réunies sous le même horizon! Rien ne manque au tableau. Le désert même lui prête la grandeur de sa solitude et de son silence, interrompus par instants par la marche d'une caravane, le *mouezzim* de l'Arabe ou le rugissement du lion.

Il faut s'élever à une grande hauteur pour reproduire un tableau pareil dans son entier. C'est aussi du haut de la tour de Séraskier-Pacha que j'ai cherché à en tracer les contours. Cependant la tour de Séraskier-Pacha, point central du Stamboul, est loin d'être le centre de ce panorama; car si, par sa hauteur, elle domine tous les environs, elle est située trop en arrière pour permettre de les embrasser tous d'un seul coup d'œil; néanmoins, elle déroule, aux pieds du spectateur, l'amphithéâtre dont j'ai parlé plus haut, et qui se compose de Top-Khana, de Galata, de Péra et de Stamboul.

Pour obtenir le plan total de Constantinople et de ses alentours, il faudrait supposer, au milieu des ondes, entre Scutari et Stamboul, une tour plus ambitieuse que la tour de Babel, puisqu'elle devrait asseoir sa base au fond des abîmes de la mer et élever sa tête jusqu'à la voûte céleste. De là seulement on pourrait saisir l'ensemble de toutes les merveilles que la nature et le travail des hommes ont

prodiguées à ce pays ; et telle est l'harmonie de ce spectacle, que partout ailleurs la scène n'offrirait plus à l'œil qu'un immense chaos, quoique les saillies de ses édifices, l'élévation de ses dômes et de ses minarets soient toujours admirables, de quelque point de la mer qu'on veuille les regarder. Mais, à cette place, chacun des quatre coins de l'horizon se montre sous son aspect le plus séduisant. A l'est, c'est la campagne de Scutari, reflet délicieux de l'Asie-Mineure ; au nord, c'est le Bosphore, paradis terrestre qui sépare l'Asie de l'Europe ; au sud, c'est la Propontide avec les îles des Princes et les montagnes de Brussa et de l'Olympe ; à l'occident, enfin, c'est Constantinople, la reine de cette immense féerie, dont l'amphithéâtre, hérissé de minarets, s'enfonce et s'épanouit dans l'espace devant l'œil ébloui du spectateur.

Parmi les édifices profanes et religieux de Constantinople, il en est qui, par leur magnificence et le goût de leur construction, rivalisent avec ceux qu'on admire le plus dans les autres parties du monde. Le porphyre, le granit rouge, le lapis-lazuli, les agates, les émeraudes n'y sont pas ménagés et leur profusion offre à l'étranger une idée d'une richesse qu'aucun inventaire ne saurait évaluer.

L'arsenal, les douze bibliothèques publiques et la bibliothèque impériale sont des édifices qui ne manquent ni de grandeur ni d'élégance.

La bibliothèque impériale conserve les fragments des œuvres recueillies par les derniers empereurs Paléologues. Elle possède les livres les plus recherchés des Arabes, des Perses, des Turcs et des Grecs. La science, la littérature,

les belles-lettres et l'histoire y pourraient fournir une ample moisson d'études; l'accès de cette bibliothèque est difficile; on peut la visiter, en admirer les richesses; mais on ne peut ouvrir un livre, le feuilleter ou le copier.

Au nombre des monuments de l'antiquité les mieux conservés qui subsistent encore à Constantinople, on peut placer l'*Hippodrome*, où l'on célébrait les jeux publics, et l'*Arc de Constantin*, situé dans le voisinage du *Château des sept Tours*, et dont la partie ornementale est entièrement détruite par les boulets.

Le *Château des sept Tours*, appelé par les Turcs *Heidicule*, fut construit vers la fin du cinquième siècle après Jésus-Christ, pour ajouter à la défense de Constantinople du côté de la Propontide. Ses chemins souterrains, ses murailles noircies et attristées par des inscriptions funèbres, ses tombeaux, ses ruines, ses prisons semblent suer le meurtre et le sang. Les plus mauvais jours de la tyrannie et les sanglantes révolutions du sérail se dressent comme de livides fantômes entre le spectateur et ce château.

Autant Constantinople est éblouissant au dehors, autant il est désagréable, malpropre, dégoûtant au dedans. Ainsi que dans toutes les villes turques, ses rues sont sales, tortueuses, pleines de boue, mal pavées, il ne peut y circuler que des voitures lourdes, attelées de bœufs; les chevaux servent seulement de montures.

Les habitations ne présentent aucun ordre dans leur distribution; les boutiques et les magasins horriblement entretenus, sans aucune règle dans l'étalage des marchandises, paraissent d'autant plus silencieux à l'intérieur

qu'au dehors, le mouvement y règne plus abondant et plus animé. Ce contraste, cette dissonnance, cette antithèse brutale plaît quelquefois à l'artiste ; mais elle est insupportable à celui qui, forcé par ses affaires de rester à Constantinople, est obligé d'accepter une vie publique si peu en harmonie avec ses mœurs et ses habitudes.

Le *Bazar* est un endroit qui mérite d'être visité. Il n'est pas tel que les romanciers, les peintres ou les poètes nous le dépeignent. Les femmes qu'on y vend ne sont pas toujours aussi belles et de lignes aussi pures que l'odalisque de M. Ingres ; le peu de désir qu'elles ont de plaire, la profonde ignorance où elles paraissent être de leur position misérable, les rendent indifférentes, inertes et passives comme un bétail au marché. Il est vrai que la nature et l'humanité se révoltent contre ce honteux trafic ; mais pour qu'il n'existât plus il faudrait, non seulement que la polygamie fût détruite en Turquie, mais encore que les mœurs de l'Orient changeassent entièrement.

Pour en finir avec les monuments de Constantinople je dirai que *Sainte-Sophie* les domine, comme Constantinople domine toutes les villes de l'Europe, excepté Rome, la *ville éternelle*.

Les Turcs éprouvent avec raison un très-grand enthousiasme pour ce monument ; toutefois il ne leur sied pas de s'en attribuer les splendeurs ; car ce dôme a été élevé sous les inspirations d'une idée, d'un culte, d'un art qu'ils attaquèrent avec un vandalisme sans exemple. Sainte-Sophie est debout, mais il s'en fallut de bien peu qu'elle ne fût

détruite; elle a dû bien plutôt sa conservation au sentiment artistique de Soliman qu'à celui des peuplades musulmanes, sous le coup desquelles Constantinople succomba, et qui l'eussent saccagée et détruite impitoyablement si leur Sultan le leur eût permis.

D'après la statistique la plus exacte, la population de la capitale de la Turquie s'élève au chiffre de sept cent cinquante mille âmes. Ce chiffre est au dessous de celui que donnerait assurément un recensement régulier et bien fait. A Constantinople il y a une population mobile, nomade qui échappe à toute appréciation de statistique; on la voit, on la sent partout; elle rentre, elle sort; son forum est la mer; toutes les nations lui fournissent leur contingent. Dans les villes comme Paris, Londres, Naples, il serait difficile de l'évaluer exactement, à plus forte raison dans les pays ignorants de nos procédés administratifs, et surtout à Constantinople, ce carrefour entre l'Europe et l'Asie.

CHAPITRE III.

LES HABITANTS DE CONSTANTINOPLE.

Parler de l'extérieur de Constantinople, de ses deux mers, de son ciel, de son sérail, de ses monuments, de son commerce, de son industrie, et ne rien dire des étrangers qui habitent cette ville serait, à mon avis, une chose impardonnable. Il est donc de mon devoir de leur consacrer quelques pages de ce volume.

Les capitales de l'Europe, en général, contiennent une population homogène : tous leurs habitants ont un langage, des mœurs et des habitudes qui leur font presque attribuer la même origine. Constantinople n'offre pas le même aspect. Les nations différentes qui vivent dans son sein ont

toutes conservé un caractère particulier ; et le peuple vainqueur n'ayant pu, à cause de son code religieux, se fondre avec le peuple vaincu, ils habitent la ville, comme des étrangers habitent une auberge. Cette anomalie, au reste, date de sa fondation.

D'une ville grecque Constantin avait voulu faire une cité romaine; mais les mœurs romaines ne purent jamais transformer les habitudes des Byzantins; la langue grecque s'y conserva toujours, et devint même la langue de l'empire. Arcadius, le fils et le successeur de Constantin, faisait déjà composer des inscriptions dans les deux langues sur l'obélisque érigé à la mémoire de son père. D'ailleurs, le christianisme, à son début, se servit du grec, de préférence à tous les autres langages. Aussi les monogrammes du Christ, que les premiers successeurs de Constantin firent graver sur leurs monuments ou sur les monnaies, étaient en langue grecque.

Enfin, à cette époque de la vie de Rome, les forces de l'empire, pour sauvegarder tous les intérêts qui vivaient sous sa protection, étaient obligées de se diviser. Il demeurait incontestable que la colonie grecque était appelée à devenir plus tard le point où tous les éléments intelligents de l'ancien monde devaient se réunir.

La langue latine était la langue politique et administrative que Rome avait imposée aux nations soumises à ses armes. Impuissante alors à servir la doctrine chrétienne, parce que son génie était essentiellement propre à appuyer l'autorité, c'est-à-dire le fait accompli, elle ne pouvait se prêter à servir une religion qui, à son début, s'appuyait

sur l'éloquence de S. Paul. Il est vrai que, plus tard, cosmopolite comme elle fut, concise et serrée dans sa forme, la langue latine dût être un instrument merveilleux dans les mains du christianisme; mais ce ne fut qu'au moment où le christianisme commença à devenir un pouvoir dans l'État, alors que, dégagé de la théorie et de la synthèse, et après avoir traversé la phase héroïque du martyr, il s'appuya sur la pourpre et l'épée des Césars. Toutefois, avant d'arriver à cette position, il devait nécessairement traverser la phase des hérésies, et elles y furent bien autrement dangereuses que toutes celles qu'il rencontra depuis.

La langue grecque le servit à point à Byzance, mais aussi elle le menaça plus que dans toute autre ville. Il en est ainsi des instruments énergiques. C'est de Constantinople, bien plus que de Rome, que partirent, en substance du moins, presque toutes les hérésies que le catholicisme eut à combattre dans la suite. L'esprit nouveau que le christianisme servait, et dont il encourageait la révolte, avait besoin du génie de la Grèce, de ce génie merveilleux, propre à tous les genres d'éloquence et à toutes les subtilités de la métaphysique. Si, officiellement, la Rome patricienne courbait religieusement le front devant un paganisme obstiné; à l'ombre de ses villas, sous les portiques de ses palais, armée de son admirable dialectique, elle en sapait le culte dans la conscience publique.

Les doctrines du monde ancien, plutôt assoupies que mortes sous la domination romaine, se redressèrent quand Constantin, abandonnant la terre antique du *Latium*, vint, la cause du Christ en main, planter le *labarum* juste

à l'endroit où pouvait s'opérer la jonction morale entre l'Europe et l'Asie. La langue latine dut plier sous l'action de la langue grecque, et d'autant plus rapidement que celle-ci était la langue que les beaux esprits de Rome parlaient avec le plus d'affectation, que les orateurs du forum et des places publiques étudiaient avec le plus de soin, et que les prosateurs et les poètes romains caressaient avec amour, dans ses nuances les plus délicates et les plus intimes. — Si la religion chrétienne eut besoin du dévouement pour entraîner les masses, elle eut aussi besoin de dialecticiens pour convaincre l'aristocratie. C'était, il est vrai, la classe la moins nombreuse, mais elle était la plus redoutable en raison du pouvoir qu'elle avait dans ses mains et de l'instruction qu'elle possédait. L'étude de la languegrecque à Rome facilita cette conquête, et Byzance devint le point où gravitèrent, à partir du moment où Constantin y déposa le pouvoir suprême, les intelligences et les forces morales du grand empire.

Aujourd'hui, Constantinople, indépendamment des peuples que son commerce y attire, présente une population dans laquelle on peut reconnaître cinq nations bien distinctes par la religion, les mœurs et l'origine. Ces nations, sur lesquelles je jetterai un coup d'œil rapide, sont les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs, enfin les Francs ou les Européens. Ces éléments si divers peuvent se réduire à trois catégories : d'abord les Turcs, maîtres du pays ; puis les Grecs, les Arméniens et les Juifs, sujets des Turcs, et confondus sous la dénomination de *Rajas* ; enfin les Francs, soumis aux différentes nations, et qui

sont établis dans la capitale sous la protection des traités conclus avec la Porte Ottomane.

LES TURCS.

Les Turcs sont les plus nombreux à Constantinople. Ils forment les deux tiers de la population.

Ce peuple, dont l'origine se confond avec les races qui habitent à l'est de la mer Caspienne, vint s'établir dans l'Asie-Mineure à une époque où l'empire grec possédait encore quelque puissance. Il avait pour chefs des princes dont les dynasties, oubliées aujourd'hui, se trouvent dispersées dans les divers cantons de la Natolie.

A l'époque où Othman jeta les fondements de son pouvoir, l'empire grec ébranlé de toutes parts par les discordes intestines, par les attaques audacieuses des Sarrasins et par la valeur des Croisés, croulait de tous les côtés.

Othman avait à peine choisi Brousse pour siège de son gouvernement qu'il menaçait déjà la ville de Théodose; et bientôt, sur les tours de Sainte-Sophie, le croissant remplaçait la croix grecque. Quand les Turcs envahirent Constantinople ils étaient encore barbares; leur religion était celle des Abassides, mais ils étaient même privés de la lumière qui éclairait Bagdad et Damas. Trop préoc-

cupés d'étendre leurs conquêtes et d'affermir un pouvoir, contesté non-seulement par les chrétiens, leurs ennemis naturels, mais encore par les différentes sectes mahométanes répandues dans l'Asie aux portes de leur empire, ils ne s'inquiétèrent longtemps que d'augmenter leurs possessions, de résister aux chrétiens, ou de les attaquer.

On a voulu présenter Mahomet II comme un homme d'un vaste savoir et de vues étendues; mais l'histoire de la prise de Constantinople et des événements de cette époque démontrent suffisamment que les Turcs étaient encore plongés dans la plus profonde ignorance, et rien n'indique que l'action de cet empereur ait adouci leur cruauté.

La ville que les Turcs envahirent était la plus civilisée; elle avait conservé les traditions de Rome et de la Grèce; perverties toutefois par des subtilités scolastiques.

L'empire grec était arrivé, sous les Paléologue, au dernier degré de sa décadence. Ces princes accomplirent une période grosse de bassesses et de trahisons, mais stérile de progrès. Si l'on trouve dans l'histoire les traces funestes de leur passage on n'y rencontre rien qui puisse attester de l'efficacité de leur gouvernement; ils ne laissèrent pas même derrière eux ces monuments par lesquels le plus vulgaire des despotismes croit devoir prouver son existence.

En s'établissant dans la Gaule, les princes francs adoptèrent la religion chrétienne, qui était presque la religion

du peuple gallo-romain, et ce fut par ce lien sacré qu'ils purent y assurer une parfaite fusion. Les Turcs, au contraire, en s'établissant à Constantinople, ne purent embrasser la religion des Grecs ; l'islamisme alors à son début était trop rude dans ses formes pour se laisser gagner par les sophismes des théologiens grecs, ou entraîner par les pompes d'un culte qu'il traitait d'idolâtrie. Les Turcs d'aujourd'hui sont les mêmes que ceux d'autrefois, et leur population, recrutée de leurs frères d'Orient et des mores expulsés d'Espagne, a conservé ce caractère distinctif qui rend, entre les deux peuples, toute fusion impossible.

A Constantinople, le Turc est généralement intelligent, susceptible de s'adonner aux sciences et aux arts ; il est probe, de mœurs régulières, tout à la fois orgueilleux et intéressé, indolent et fanatique. Autant ses habitudes sont paisibles dans sa vie ordinaire, autant sa colère est irréfléchie quand il est provoqué. Chez lui, les vices proviennent des institutions politiques, et des mœurs sauvages de ses ancêtres. Le contact des Européens, qui semble polir certains angles de son caractère et modifier ses mœurs, ne fait bien souvent que le pervertir.

Ses habitudes ont conservé un caractère patriarchal devant lequel il courbe instinctivement la tête. Il ne craint point de rendre ainsi hommage à ce qui est toujours sacré pour les peuples, au signe distinctif de ses premiers guides dans la vie sociale.

Avant de subir l'influence européenne, la civilisation à Constantinople, était un mélange de coutumes de l'Asie

et des Grecs du moyen âge; des besoins peu nombreux, un luxe barbare, et une extrême simplicité à côté d'une opulence grotesque.

Dans cette simplicité, dans ces besoins limités, dans ce luxe même où la richesse est plus matérielle que variée, les Turcs se montrent artistes habiles, ouvriers intelligents et ingénieux. Il existe à Constantinople des peintres en fleurs dont les travaux surprennent par la délicatesse des formes et la perfection du coloris; ils n'ont pourtant aucune notion du dessin, et ce qu'ils savent de leur art, ils ne le doivent qu'à leurs dispositions naturelles et à quelques règles apprises dans leurs ateliers. Ils comptent parmi eux des sculpteurs dont les ouvrages possèdent toute la finesse qu'exige cet art. La religion leur défend de tracer des figures et des animaux.

Leurs édifices sont ornés d'arabesques, de grilles en fer, de travaux en marbre dont le style ne manque ni d'élégance ni d'exécution. Ils sont très-habiles dans la construction de leurs barques qui ne laissent rien à désirer sous le rapport soit de la légèreté, soit de la solidité. Les caïques qui parcourent les eaux du Bosphore sont de véritables chefs-d'œuvre en ce genre.

On distingue, parmi les produits industriels des Turs, les étoffes de soie et celles de coton, les brocarts de velours et les toiles de lin; toutes ces étoffes sont supérieurement tissues et nuancées. Toutefois, cette branche d'industrie est plus par ticulièrement exercée par les Grecs et les Arméniens. Si leur religion ne leur interdisait pas l'étude du dessin, et si leur gouvernement, par une direction

malentendue, ne s'opposait pas au développement de leur génie, les Turcs, seraient susceptibles de perfectionner tous les arts qu'on cultive en Europe.

Voici quelques faits qui donneront une idée de leur manière de voir à ce sujet :

Un étranger avait acheté une pièce de terre dans l'intention d'en faire un jardin. A cette nouvelle, la corporation des jardiniers de la ville fit sa réclamation auprès du gouvernement, disant que, si l'on permettait la libre concurrence, le prix des produits des jardins diminuerait, et que, par conséquent, les propriétaires se trouveraient fort embarrassés de payer leurs impôts. L'autorité prit si bien cette demande en considération, que le jardin ne put être réalisé.

Une autre fois, un négociant avait à exporter une certaine quantité d'étoffes de brocard; le préposé à la douane lui fit connaître qu'il ne pouvait permettre la sortie de ces marchandises : il voulut en savoir la raison. L'employé répondit que ces étoffes pouvant un jour augmenter de prix, le consommateur serait forcé de les payer plus cher. Le commerce, disait-il, n'en irait alors que mieux.

Il y avait enfin, dans la capitale, deux fabriques d'indiennes. Le gouvernement, toujours dans la crainte de voir s'établir la concurrence, décida que l'une travaillerait dans un genre et la seconde dans un autre. On voit, par cet exemple, que l'économie politique en Turquie est loin de rendre hommage au *free-treade* dont Cobden se fait à cette heure le champion, et qu'il cherche à populariser avec une si malheureuse ténacité.

Parmi les habitants de Constantinople, les Turcs sont reconnus les plus probes. Cependant il y a plusieurs classes qui ne sauraient être considérées ainsi : Là, comme dans l'Europe civilisée, les positions sociales les plus élevées sont travaillées par l'ambition, l'intrigue, l'avidité du pouvoir, en un mot, par tous les vices qu'engendre la soif des dignités. Néanmoins, l'on rencontre d'honorables exceptions et souvent il me fut permis d'admirer plus d'un exemple où la noblesse du caractère savait dominer l'intérêt.

Mais pour connaître une nation à fond, c'est surtout dans les classes moyennes et parmi le peuple qu'il convient de l'étudier.

Le Turc ne trahit jamais la personne qui a confiance en lui : il tient religieusement sa parole, il ne descend jamais à des moyens insinuants et lâches, et si quelquefois il se rend coupable d'un tort, c'est bien plutôt dans un moment d'emportement que de dessein prémédité.

Chez lui, il est laborieux, mais lent, non pas à la manière de certaines natures allemandes; sa lenteur revêt un calme qui est le signe de la puissance, de la quiétude de l'âme et d'une grande confiance en soi-même.

A Constantinople, on se lève avant le jour, et chacun se rend en silence à son travail. Le peuple ne déjeune ordinairement qu'avec une tasse de café sans sucre, un morceau de galette mal cuite ou une tasse de *salep* aromatisé. Le dîner qu'il fait avant midi est composé ordinairement de mouton, de poisson salé et particulièrement de fruits. Il mange peu et très-vite; l'eau pure forme sa seule

boisson. On craint si peu les voleurs à Constantinople, que les marchands, lorsqu'ils quittent leurs boutiques à l'heure de la prière, n'y laissent personne pour les garder et se contentent de couvrir d'un filet les marchandises étalées en dehors (1). La journée se termine pour eux un peu avant le coucher du soleil. Alors les tribunaux, les administrations et les *bazars* se ferment au public, et tout le monde se retire chez soi. Le marchand en détail habite souvent loin de son magasin; c'est pourquoi à cette heure les rues de Constantinople sont très-fréquentées; le port et le Bosphore sont sillonnés par un grand nombre de bateaux dans lesquels les étrangers vont jouir de la vue magnifique de la Propontide, sur laquelle le soleil couchant se reflète en colorant de ses derniers rayons les cîmes neigeuses de l'Olympe. A cette heure on entend au loin le tintement des cloches des chrétiens et le chant grave des *muezzim* qui, du haut des minarets, appellent les fidèles à la prière.

Toute cette scène forme un spectacle enchanteur dont on ne peut se lasser d'admirer la richesse, la variété et l'harmonie, et qui ne peut s'effacer du souvenir de celui qui en a été le spectateur, ne fût-ce qu'une fois.

Mollement étendu dans son caïque et fumant tranquillement son *tchibouk* ou son *callianne*, le Turc rentre chez lui en rapportant quelques provisions à sa famille; elles consistent généralement en poisson, en viande et en lait

(1) Ils ont cinq prières par jour. Ces prières portent le nom de *namaz*.

caillé nommé *yasurth*. Le repas du soir est plus substantiel que celui de la matinée, mais il est toujours frugal. S'il survient quelque convive, on lui offre de l'agneau, du mouton, de la volaille et quelquefois du bœuf. Les Turcs mangent rarement du poisson et du gibier ; ils donnent la préférence aux mets composés de choux, de courges, d'épinards, de concombres, d'oignons, de feuilles de vigne et de beaucoup de laitage. Ils ne se servent jamais d'épices tels que noix muscade, clous de girofle, canelle, moutarde, ni d'aucun assaisonnement piquant ; mais en revanche, ils font grand usage de tous les fruits et légumes marinés et confits. Les couverts ne paraissent jamais sur la table. Après leur repas ils se lavent les mains et la barbe avec de l'eau et du savon parfumé. Leur pain est d'une qualité inférieure au nôtre; il est mal pétri, noir et mal cuit.

Les étrangers se servent ordinairement de boulangers étrangers, qui peuvent exercer librement leur métier à Constantinople.

Le Turc ne veille jamais fort tard dans la soirée, mais il passe cependant quelques moments au café.

Leurs cafés ne sont pas des endroits où l'on puisse faire de fortes dépenses; presque exclusivement abandonnés aux oisifs et aux voyageurs, ils servent plutôt de lieux de conversation. Pour un *para*, le Turc prend sa tasse de café, qu'il boit à petites gorgées en s'entretenant des choses qui l'intéressent; mais il parle sans vivacité et avec une lenteur qui fait d'autant mieux ressortir les inflexions d'une langue éminemment harmonieuse.

Les cafés à Constantinople ne sont pas aussi élégants que ceux des villes de l'Europe. Leur ornement le plus apprécié est un bassin de marbre avec un jet d'eau placé au milieu. Tout autour des murs s'élève une estrade recouverte de nattes et de tapis. On se sert aussi de certains petits escabeaux en bois nommés *skemlè*, que l'on place en dehors du café quand les Turcs veulent jouir du beau temps et des belles soirées d'été. Les Turcs ont une si grande habitude de fumer qu'ils fument continuellement et en tous lieux. Ils tiennent essentiellement à avoir d'excellent tabac qu'ils hument dans une belle pipe dont le tuyau (*tchiubouk*) est en bois de cerisier, de rose ou de jasmin. Les riches ornent ces tuyaux avec des fils de soie recouverts d'or et d'argent et avec des bouquins d'ambre jaune ou blanche. Les pipes des femmes sont souvent ornées de pierreries fines. Sitôt que vous entrez dans une maison, on vous offre une pipe choisie dans la riche collection que chaque particulier possède toujours.

Les cafés sont tenus très-proprement, mais sans aucun luxe; on y joue aux échecs et au tric-trac; les cartes y sont prohibées ainsi que les liqueurs spiritueuses; on y boit le salep, que les Turs préparent avec une habileté particulière et qui est la boisson de prédilection du peuple. Une autre boisson de la classe pauvre est la *doza*, ou espèce de millet fermenté et bouilli avec du miel et de l'eau.

La classe aisée en Turquie, et surtout à Constantinople, fait une grande consommation de sorbets, et de boissons composées de fleurs, de fruits, de racines et de végétaux.

Le sultan envoie, chaque année, en Égypte, faire des approvisionnements de tout ce qui s'y trouve de plus rare et de plus exquis dans ce genre.

Il y a à Constantinople beaucoup d'oisifs qui passent leur temps au café; seulement ils se gardent bien de s'entretenir de politique; le gouvernement turc ne veut pas qu'on s'occupe de lui; il ne veut pas qu'on discute ses actes, ses pensées et ses tendances.

Malgré les innovations introduites par le sultan, et qui ont tant soit peu refroidi, dans la capitale, le sentiment religieux, on y trouve encore beaucoup de ferveur; à l'heure de la prière on voit un concours considérable de peuple affluer dans les mosquées, et elles sont si nombreuses à Constantinople qu'il n'y a pas de place, de rue ou de carrefour qui n'ait la sienne.

Il semble, aujourd'hui, que le penchant vers lesmœurs européennes ait beaucoup diminué le fanatisme religieux; mais il est très-difficile de prévoir encore jusqu'à quel point ces idées nouvelles pourront modifier l'islamisme. Dans la pratique des préceptes de son culte, le Turc n'obéit pas seulement à la tradition religieuse qui les lui impose, il obéit encore aux institutions nationales que lui ont transmises ses ancêtres. L'action de toute théocratie a pour but constant d'étouffer, par des usages indestructibles, les dons généreux qui pourraient inspirer l'amour de la patrie et les traditions de l'ancienne gloire.

Le musulman ne se montre jamais grand enthousiaste des hauts faits de ses pères; il voit dans les événements glorieux, dans les conquêtes de ses princes les plus célè-

bres, la main de Dieu, qui guida leurs drapeaux, aiguisa leurs épées et conduisit leurs armées à la victoire; de même que dans les revers qu'ils essuyèrent il reconnaît encore le châtiment de Dieu. Pour les Turcs tout procède de la puissance divine dont l'homme n'est que l'instrument.

On doit regarder aussi comme une conséquence des sentiments religieux, la résignation que le Turc montre dans le malheur; mais c'est une erreur de penser qu'il se croit sous l'influence de la fatalité lorsqu'il prononce majestueusement la parole sacramentelle: *Ce qui est arrivé est écrit; Allah est grand, et Mahomet est son prophète!* Dieu étant à ses yeux tout puissant, selon la croyance qu'il a de la divinité, c'est lui seul qui règle toute chose. Ce principe, qui est celui de toutes les Eglises chrétiennes de l'Orient, semble résulter de la politique des gouvernements de l'Asie.

Le musulman professe un ardent amour pour le prosélytisme; la charité le lui impose comme le précepte d'aimer son prochain. La tolérance pour le genre humain est chez lui plutôt une maxime d'indifférence qu'une maxime de charité. Un musulman, en vous souhaitant une heureuse fin, entend par là vous voir devenir musulman, parce qu'il s'estimerait heureux si le ciel lui accordait la grâce de propager la foi de l'islamisme dans le cœur de ceux qui en sont exclus.

La majesté avec laquelle le Turc procède dans cette circonstance n'est pas de l'orgueil; mais elle paraît résulter de la même conviction religieuse qui le rend intrépide et

brave jusqu'à la témérité. Il se croit illuminé par une inspiration divine refusée, suivant lui, à ceux qui pratiquent un culte différent du sien.

Lorsque vous paraissez ne pas agréer les conseils qu'il se plaît à vous donner, il en accuse votre opiniâtreté, et croit que Dieu s'est retiré de vous; c'est peut-être ce sentiment qui vous fait passer à ses yeux pour un être d'une autre espèce; vous ne jouissez plus auprès de lui du titre de frère. En Mahomet seulement vous êtes quelque chose d'humain pour un turc.

Les hautes classes, nourries par les études européennes, n'ont pas à un égal degré ce mépris pour les hommes qui ne sont pas musulmans; mais le bas peuple, ce peuple que les voyages ne modifient pas et à qui les études philosophiques sont inconnues, ne voit toujours dans un chrétien qu'un *Ghiaour* (chien). Le temps n'a pas transformé sa sauvage nature.

Les Turcs en général sont charitables. Depuis les revers de l'empire, les ressources pécuniaires des particuliers ont beaucoup diminué; par conséquent les aumônes, et les libéralités sont devenues plus rares; mais l'assistance des pauvres est un sentiment tellement inné chez les Turcs, qu'aucun d'eux ne voudrait jamais y manquer.

Les mendiants musulmans, dont le nombre est très-limité, se montrent humbles et réservés, et, que vous leur donniez une pièce de monnaie ou non, ils vous accompagnent de leurs bénédictions, bien différents en cela des mendiants grecs, qui, en cas de refus, vous accablent quelquefois de malédictions et d'injures.

Les Russes ont réduit les Turcs à ne plus se considérer comme le premier peuple du monde, et ont contribué à diminuer de beaucoup l'esprit de fanatisme qui dominait chez eux. Menacés constamment dans leur existence politique et religieuse par le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et toujours à la veille de passer sous sa domination, ils commencent à croire que la main de Dieu s'est retirée d'eux. S'ils n'avaient à craindre de la Russie qu'un changement de dynastie, ils accepteraient cette révolution facilement; car elle n'aurait rien de plus extraordinaire que toutes celles qui éclatèrent si souvent dans le sérail. Constantinople est assez habituée à se réveiller un matin avec un chef de gouvernement autre que celui de la veille. Dans l'Orient, les révolutions n'atteignent jamais trop les populations, parce qu'elles se font uniquement dans les hautes sphères du pouvoir. Quand elles intronisent un nouveau chef, comme il ne change aucune des habitudes religieuses et domestiques du pays, il passe en quelque sorte inaperçu. Le monarque est toujours le même, le masque seul a changé; mais il n'en serait pas ainsi au cas ou l'empereur de Russie s'emparerait de Constantinople; car, protecteur armé de la religion grecque, il donnerait à cette religion la prépondérance sur le mahométisme. Une pareille substition dans un pays où le sentiment religieux et le sentiment politique sont confondus, ne s'opérerait pas sans de terribles bouleversements.

Quand, autrefois, un ambassadeur européen allait, suivi de son brillant cortége, présenter au divan ses lettres de créance, le peuple avait coutume de dire qu'il venait rece-

voir l'investiture d'un royaume pour son maître ou en obtenir une couronne. Il n'a plus cette pensée, en voyant aujourd'hui son existence même politique conservée par par le bon vouloir des puissances européennes, surtout celles que le *croissant* faisait trembler jadis.

Les nouvelles institutions du sultan Mamoud ont contribué en grande partie à diminuer le fanatisme religieux. Dans certaines classes, parmi les officiers de l'état-major des nouvelles troupes, chez beaucoup de hauts fonctionnaires et à la cour même, la religion n'est plus qu'une pratique officielle. Elle a subi tant de modifications que, sans détruire tout-à-fait les convictions du cœur, on peut la comparer à la manière dont elle est pratiquée chez nous; toutefois il en faut excepter les vieillards, les seuls peut-être à s'attrister de cet esprit de progrès qui, suivant eux, doit détruire la vraie croyance.

La prise d'Alger a aidé également à diminuer l'orgueil religieux des Turcs. Cette ville était considérée par eux comme un rempart de l'islamisme, parce que jamais la croix du Christ ne s'était élevée dans son enceinte. Les nations les plus puissantes de l'Europe avaient été jusque là forcées de capituler devant elle. Il restait donc aux musulmans de la Turquie la consolation de pouvoir se réfugier dans ses murs au cas où les Russes, qui ont envahi déjà la Crimée, traversé le Danube et descendu les hauteurs du Balkan, viendraient à fondre sur Constantinople. Alger était, pour les Turcs, une ville vierge encore de tout contact maléfique avec les infidèles; la religion de Mahomet ne s'y était jamais souillée d'aucune transac-

tion, et elle y dominait encore en vraie souveraine. Les Anglais régnaient à Bagdad, les mœurs de l'Europe envahissaient l'Egypte, la Mecque avait cédé une fois aux Wéhabites; mais Alger restait encore pure dans la foi du Prophète. Aussi quand la nouvelle de la prise d'Alger se répandit à Constantinople on en douta d'abord; mais une fois que le fait devint positif, la consternation fut au comble, elle était générale, aussi le découragement s'empara de tous. Constantinople une fois pris il ne leur restait plus d'abri, il fallait qu'ils se reformassent en phalanges belliqueuses pour conquérir un nouvel asile et de nouveaux royaumes.

Le haut clergé musulman jouit à Constantinople d'une véritable considération, tandis que les ministres subalternes du culte sont plongés dans une indigence extrême. Les mosquées possèdent de gros revenus; mais le souverain et quelques-uns des hauts dignataires sont les seuls qui en connaissent le budget et toutes les répartitions. Le célibat n'est pas imposé au clergé, qui forme en outre le corps judiciaire; car le Coran est en même temps le code religieux et politique.

Malgré leurs hautes fonctions, les *Scheykh*, les *Imans* et les *Muezzinn* ne sont pas exempts du service militaire; dans l'ancienne organisation de l'empire chacun d'eux avait sa place marquée à la suite du grand seigneur.

Tous les *Derwiches* portent continuellement entre leurs mains, ou pendu à leur ceinture, un chapelet de trente-trois, soixante-six et jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf grains, nombre qui représente la quantité des attributs qu'ils

croient appartenir à la divinité. Ils font glisser plusieurs fois dans la journée les grains de ce chapelet entre leurs doigts en récitant les prières prescrites.

Les Turcs deviennent facilement de bons soldats ; ils sontsoumis et obéissants ; ils ont une grande aptitude pour les exercices du corps, et endurent avec beaucoup de courage toute espèce de fatigue; on eût pu, avec eux, former en peu de temps des régiments bien disciplinés.

Leur organisation a été confiée à un officier français, M. Gaillard, qui a rendu et rend encore de grands services au sultan. En moins d'une année, beaucoup de jeunes gens qui n'avaient jamais entendu la musique européenne furent à même, sous la direction de M. Donizetti, de Bergame, de former des musiques militaires assez complètes.

Avec tous ces efforts, les Turcs ne parviendront jamais à atteindre la civilisation européenne : leur religion sera toujours pour eux un obstacle insurmontable. Ce qu'ils empruntent aux Européens leur ôte l'énergie qu'ils puiseraient dans la stricte observance de leurs anciennes coutumes. Ils ne pourraient donc plus vaincre les chrétiens, qui, en attendant le jour de les traiter en ennemis, étreignent, par un semblant de civilisation, cette vigueur que le fanatisme seul peut leur donner.

A ce point de vue la réforme du sultan serait loin d'être favorable à la sécurité de son empire, et ce qui, à nos yeux, semble être une preuve d'intelligence, pourrait bien contredire les véritables intérêts de la Turquie. Si la civilisation européenne devait la sauver de la chute dont elle est menacée fatalement, il serait nécessaire qu'elle fût impo-

sée même violemment; mais il ne saurait en être ainsi. La Turquie, malgré tout ce que ferait l'Europe pour la défendre, succomberait toujours devant l'esprit militant du christianisme. A un peuple comme le peuple Turc, pour se défendre il ne faut pas seulement la tactique et la science militaire de l'Europe moderne, il faut surtout cette aveugle mais héroïque abnégation de sa personne que la loi de Mahomet lui imposa dans les plus beaux jours de sa puissance et de sa gloire.

Quand les empereurs russes voulurent civiliser leur empire, non seulement ils accueillirent avec bienveillance, mais ils allèrent chercher chez eux tous les étrangers qui possédaient des talents et qui vinrent s'établir dans leurs états; quelques-uns furent admis dans leur conseil; d'autres furent mis à la tête de leurs armées, et il y en eut même à qui fut confiée la direction de certaines provinces de l'empire. Ces étrangers initièrent aux connaissances et aux mœurs de l'Europe la noblesse russe, qui eut le bon esprit de mettre de côté tout orgueil national, et de se façonner sur les modèles qu'elle avait sous les yeux afin de pouvoir se guider dans la suite par elle-même. Aussi, cet empire inconnu dès l'abord, ne tarda pas à prendre un rang capital parmi les états civilisés de l'Europe, et aujourd'hui, grâce au soin qu'il a mis à suivre l'admirable politique de Pierre-le-Grand, il menace d'acquérir une prépondérance presque absolue sur les affaires du continent.

La Turquie n'a point voulu initier les étrangers dans ses affaires intérieures, et les Turcs seuls ont le commandement supérieur de leurs armées. Un officier français,

anglais ou allemand, n'est qu'un officier instructeur, c'est-à-dire un homme payé pour enseigner. Il est vrai que, bien souvent, le Grand-Seigneur leur donne des témoignages de sa haute bienveillance; mais ils obtiendraient bien plus de considération si on leur accordait un commandement réel, et les officiers turcs eux-mêmes retireraient plus de profit de leurs exemples que de leurs préceptes.

Lorsque vous demandez à Constantinople les motifs de cette conduite, on vous répond que le fanatisme musulman n'est pas encore assez éteint pour souffrir qu'un chrétien ait un commandement dans l'armée. Cette objection n'est pas sans fondement sans doute; mais il est probable aussi que la jalousie des personnages placés dans une sphère élevée exagère beaucoup cette crainte. L'indifférence ou, pour mieux dire, l'antipathie que les Turcs éprouvent pour les progrès et les lumières du dehors, que les étrangers seuls peuvent apporter et faire connaître, est la cause principale de leur éloignement. Autrement Constantinople regorgerait de génies déclassés en Europe, et qui, sûrs d'y trouver une juste rémunération, montreraient tout ce dont les natures d'élite sont capables de produire dans une ville si exceptionnellement belle.

On trouve dans le gouvernement turc un vice qui a dû en ruiner souvent les meilleures combinaisons et qui s'oppose à tout épanouissement du progrès; c'est la grande corruption des hauts fonctionnaires de l'Etat. Le souverain ne peut pas tout voir, et l'opinion publique, qui est sans influence à Constantinople, ne peut rien. Dans les grands

emplois, tout se réduit à bien exploiter le moment, et cela le plus fructueusement possible.

Le Turc voyage peu, et bien rarement en Europe. On a vu plusieurs d'entre eux accrédités par leur gouvernement auprès des puissances étrangères; mais ni leurs plaisirs ni même leurs affaires ne sont le but de leur voyage. Ils quittent rarement Constantinople, et ce n'est que pour visiter les bords de la mer Noire. Leur commerce se fait ordinairement avec la Russie, l'Égypte et toujours dans l'intérieur de l'empire. Il est bien rare qu'ils étendent leurs opérations spéculatives au-delà de leurs frontières.

Les amusements auxquels les Turcs se livrent sont en petit nombre et peu bruyants. Par les belles journées d'été, vous les voyez assis à l'ombre des arbres, fumant tranquillement leur pipe avec toute la gravité possible, au milieu d'un paysage pittoresque, auprès d'une fontaine ou sur les bords de la mer. Ils vivent dans la solitude, se réunissent rarement, et sont presque toujours silencieux. Leur plus grand plaisir consiste à rester dans une complète oisiveté. Dire que dans cette oisiveté les Turcs ne pensent à rien serait une assertion hasardée; au contraire, la réflexion et par conséquent le jugement qu'elle fait naître sont des facultés que les Turcs cultivent volontiers.

Quand il arrive qu'ils sont élevés par les circonstances au-dessus de leur condition, la conduite qu'ils tiennent est toujours un modèle de retenue, de calme, de bienveillance et de discrétion. On n'en voit pas d'ordinaire autant chez nous, quand, par des circonstances heureuses et imprévues, des personnes de basse extraction s'élèvent

à de hautes fonctions sociales. A Constantinople, ces changements de fortune sont très fréquents; il n'est pas rare de voir des individus de la classe inférieure parvenir aux places les plus éminentes, en comprendre tout le poids et en porter dignement la charge.

La jeunesse aime à monter à cheval; mais elle se soucie peu de la chasse.

La culture des fleurs trouve à Constantinople quelques amateurs; mais la force des habitudes exerce un tel empire sur eux qu'ils donnent toujours la préférence aux végétaux les plus connus sur les plantes les plus rares. Je me souviens néanmoins qu'un jour je présentai au ministre des affaires étrangères un *cactus speciosissimus* en pleine floraison; il fut vivement frappé de sa beauté et se montra très enchanté de mon offrande.

Chez les Turcs on ne trouve pas de collections d'objets d'art ou d'histoire naturelle. Le goût de ces collections, qui d'ailleurs contribue si bien au développement des connaissances humaines, est tout à fait inconnu chez eux: on pourrait y compter les numismates et les bibliophiles. Peut-être que la nature de leurs habitations, construites en bois, et exposés par conséquent à devenir souvent la proie des flammes, les empêche d'étendre ces collections.

Les meubles qui ornent leurs maisons sont simples plutôt qu'élégants: ils peuvent les transporter avec la plus grande facilité, et les soustraire ainsi aux ravages du feu. Les incendies pourtant ne sont pas si désastreux qu'ils le paraîtraient de prime-abord. Dans presque tous les quar-

tiers de la ville, il y a de grands édifices en pierre, solidement établis, appelés *khauu*, et divisés en un nombre considérable de grandes chambres où les commerçants déposent leurs marchandises et les particuliers leurs effets les plus précieux, de manière que rarement un incendie entraîne la perte d'une valeur importante, soit en meubles, soit en marchandises.

L'extrême simplicité de cette vie prive la nation des avantages qu'elle pourrait tirer d'une plus grande somptuosité. Cependant les riches ornements et les meubles splendides, qui procurent plus d'agrément et de confort, inspirent souvent les artistes, et leur débit excite l'émulation parmi les ouvriers. Ces meubles sont fabriqués sur des plans toujours faits par des hommes d'un goût éprouvé. Ainsi la richesse publique se trouve accrue non-seulement par les matières premières qu'on emploie, mais encore par le parti qu'on tire de ces matières premières en les élevant par une parfaite et habile fabrication à la hauteur d'objets artistiques. Les Turcs les plus opulents ont des bijoux, des châles précieux, des fourrures rares, des chevaux d'une grande beauté; mais ils n'ont pas d'argenterie, de tableaux, d'objets d'art, en un mot aucune de ces marques d'une civilisation avancée, qui accuse chez un peuple la culture des arts et des lettres.

Les Turcs de distinction aiment surtout les beaux chevaux. Cependant, depuis que le Grand-Seigneur a donné l'exemple de la plus grande simplicité dans la manifestation extérieure de son pouvoir, le nombre en a diminué. Auparavant les familles d'un rang élevé entretenaient

aussi un nombre considérable de domestiques; ce nombre a été également réduit par les réformes.

Les fêtes religieuses qui ont lieu dans le cours de l'année sont une occasion de distraction et d'amusements; et, comme l'année turque est lunaire, ces fêtes ne reviennent pas dans la même saison, ce qui fait que la monotonie des époques se trouve rompue. Les fêtes principales des musulmans sont le *Beyram* et le *Curbann-Beyram*, qui correspondent en quelque sorte à nos fêtes de Pâques et de la Pentecôte.

Quand arrivent ces fêtes, les musulmans sortent de leurs habitudes; ils se font des visites, échangent des cadeaux, et se livrent à toutes sortes de divertissements. Durant le *Ramazan*, jeûne d'une lune qui précède le *Beyram*, il est expressément défendu aux Turcs de manger, de boire, et même de fumer durant le jour; mais dès qu'arrive la nuit ils s'adonnent à la joie et à la bonne chère. Les cafés sont illuminés avec luxe; des lampes, des bougies répandent en abondance la lumière, et la foule qui s'y rend prend plaisir à écouter des conteurs de nouvelles qui se tiennent là exprès. L'intrigue de ces nouvelles est toujours improvisée, et l'auteur les débite avec feu en les animant de gestes dramatiques; il imite tour à tour la voix grave et sevère du juge, la discussion vive et intarissable des femmes qui se querellent, l'attitude craintive et prudente du juif qu'on accuse, et réunit de cette manière le monologue au drame et à la pantomime; mais la décence du style n'y est pas toujours respectée. On trouve aussi dans ces soirées des séances d'ombres chinoises.

Jadis, dans les fêtes religieuses, on exécutait des courses, dans lesquelles les pages et les officiers du sultan, montés sur des chevaux fougueux, se lançaient mutuellement des javelots de bois appelés *djirid*. Il y avait aussi des combats de chiens et d'ours. Mais pour éviter des luttes trop acharnées, quand le combat devenait sérieux, ces animaux étaient séparés. On y voyait aussi quelquefois des lutteurs, selon l'ancienne coutume des Romains. Le Grand-Seigneur assistait autrefois à ces réjouissances publiques; depuis qu'il a changé son système militaire ces jeux ont été remplacés par des revues, où le Sultan, accompagné de son état-major, parcourt les rangs de ses troupes, et leur fait exécuter en assez bon ordre toutes les manœuvres de la guerre.

Pendant les belles nuits d'été, dans la saison du Ramazan, on peut jouir d'un spectacle entièrement inconnu à l'Europe. Les mosquées illuminées dessinent sur la voûte azurée du ciel leurs minarets sveltes et élancés, leurs coupoles étincelantes et les formes gracieuses de l'architecture arabe, si riche d'élégance et si parfaite d'harmonie; les platanes majestueux et les bagolari gigantesques religieusement respectés de tout temps par le fer, sont éclairés par des milliers de lampions aux couleurs diverses qui projettent leur lumière fantastique sur les cafés, où une foule animée fête le Ramazan. C'est un tableau magique pour l'étranger qui y assiste la première fois.

Comme à Constantinople l'éclairage des rues est inconnu; il arrive qu'on entend, avant de voir quelqu'un, les pas mesurés des chevaux, et tout à coup on voit dé-

boucher de la rue un groupe d'hommes précédé par un large transparent éclairé; c'est un grand de l'empire, précédé, entouré et suivi de ses valets, qui fait ses visites de cérémonies. Il s'avance avec cette gravité qui le caractérise, et ne manque jamais de rendre avec courtoisie le salut à tous ceux qui s'inclinent devant lui.

Dans le temps du Ramazan, les affaires du gouvernement se font dans la nuit. C'est aussi dans la nuit qu'ont lieu les conférences diplomatiques et les réunions de familles, dans lesquelles les hommes se tiennent séparés des femmes. La joie règne dans ces réunions, et souvent elles se prolongent jusqu'à l'heure de la prière du matin, prière à laquelle les Turcs ne manquent jamais.

Cette joie unanime et à laquelle participent toutes les classes de la société à Constantinople, provoquée par les fêtes religieuses, est quelquefois troublée par de terribles incendies. Du haut des tours qui dominent la ville veillent des gardes. A peine un incendie s'est-il manifesté qu'ils s'empressent d'en donner avis aux postes voisins : alors de nombreux gardes nocturnes parcourent les rues, frappent le pavé avec de gros bâtons en fer, et crient « Au feu ! » en indiquant la rue et le théâtre du désastre. Tous ceux qui croient leurs intérêts menacés accourent sur les lieux pour protéger ou sauver leurs marchandises, leurs magasins, leurs ateliers.

La lueur rougeâtre qui éclaire l'horizon annonce au voisinage et au lointain le sinistre. Il n'y a que les témoins de ce spectacle qui puissent en retracer l'horreur. Les maisons en bois d'une légère construction, et

peintes la plupart à l'huile, sont bientôt réduites en cendres. Si, pour comble de malheur le vent vient à souffler du côté de l'incendie, l'embrâsement devient un torrent de feu que rien ne peut arrêter; les quelques maisons en pierres sont les seuls obstacles qui ralentissent sa marche dévastatrice. On est étonné de voir avec quelle vitesse on fait les déménagements des maisons et de quelle manière on amoncelle tout ce qu'on a pu sauver sur les places publiques. Les femmes et les enfants éperdus qui fuient dans tous les sens, les malades qu'on transporte, les maisons qu'on abat, le service des pompes qui encombre les rues, tout cela jette le spectateur dans une angoisse réelle, à laquelle s'ajoute encore la crainte de voir tous ces efforts inefficaces. Il faut néanmoins avouer qu'au milieu de cette désolation règne un certain ordre. La résignation si commune aux peuples de l'Orient les rend moins sensibles aux tristes impressions qui sont inséparables des grands malheurs, et leur fait déployer dans ces circonstances une activité très-grande, sans qu'elle soit pour cela tumultueuse, criarde, effarouchée comme chez nous.

Combien de fois n'ai-je pas vu, à peu de distance de la maison dévorée par les flammes, une famille réduite à l'indigence, assise sur un banc de pierre ou sur le seuil d'une mosquée, regardant d'un œil indifférent les ustensiles sauvés du feu et amoncelés à ses pieds par la compassion et la pitié de quelques âmes dévouées et charitables! Que de fois n'ai-je pas entendu ces victimes de l'incendie s'écrier : *C'était la volonté de Dieu!* et ne montrer aucun signe d'affliction ou de chagrin.

Le Sultan, ses ministres, les grands de l'empire se rendent ordinairement sur le lieu du désastre pour prêter le concours le plus énergique, et pour mieux diriger le sauvetage des effets mobiliers, des marchandises et des personnes.

Voici le moyen un peu bizarre dont on se sert dans cette occasion pour réveiller le Grand-Seigneur : une des femmes préposées à la garde intérieure des appartements se présente à la porte de la chambre du souverain avec un grand fanal d'étoffe rouge à la main. Le bruit qu'on ne saurait éviter en ouvrant les deux battants réveille le Sultan, qui, averti de l'incendie par le sinistre fanal, s'informe auprès de ses pages de la nature du désastre, et alors se rend en personne, accompagné de tous les grands dignitaires de l'empire, sur les lieux de l'incendie. Sa présence est toujours pour les malheureux une bénédiction, et pour les travailleurs un encouragement.

Il y a à Constantinople beaucoup d'établissement publics d'enseignement élémentaire : chaque mosquée a une ou plusieurs écoles gratuites, dont la plupart ont été érigées par de pieux fondateurs; les enfants de toutes les classes peuvent donc avec facilité apprendre à lire et à écrire. Pour les études plus élevées, il n'en est pas ainsi. Plusieurs mosquées impériales possèdent une université; mais l'enseignement est borné à la théologie et à la jurisprudence; autrefois on y enseignait en outre un peu de médecine. Les derniers Sultans ont institué une école de mathématiques, et le Sultan régnant a fondé même une école de chirurgie sous la direction de plusieurs professeurs européens; ces deux écoles sont assez florissantes aujourd'hui.

Dans les écoles publiques de Constantinople, on a introduit l'enseignement des langues étrangères, branche d'étude assez propre à faire entrer les Turcs dans la voie des améliorations et du progrès; mais le mouvement en est lent. Le gouvernement fait des efforts pour étendre cette étude, et certes ils seraient couronnés de succès si les mœurs n'y opposaient leur résistance passive, opiniâtre et religieuse. Les Turcs pourtant aiment l'étude, et si les lettres et les sciences étaient protégées à Constantinople avec persévérance, elles y prendraient un essor rapide. Il faudrait pour qu'elles arrivassent à produire des résultats solides, qu'elles fussent dirigées par des professeurs habiles, afin que de bons élèves sortissent suffisamment préparés pour enseigner eux-mêmes aux masses ce qu'ils auraient appris.

La polygamie est un des grands obstacles que la civisation rencontre en Turquie. C'est l'écueil contre lequel viennent se briser tous les efforts des souverains. La société des femmes n'existe pas pour le Turc; il en est le maître, et non l'ami. Réduites à l'état de servitude, elles ne peuvent développer les qualités précieuses que nous leur connaissons en Europe. Elles sont heureuses matériellement dans les classes aisées de la société turque; rien ne leur manque des choses de la vie, et l'esclavage qui les claquemure les dispense des soins et des tracas; mais l'oisiveté de leur existence intérieure ne les rend aptes qu'à une triste maternité; tous leurs travaux consistent à entretenir à la fois, et la pipe, et la somnolence du maître de la maison. L'élément féminin fait défaut à

la société turque, et s'il se produit quelquefois, ce n'est que pour troubler le repos de la famille.

Chez nous au contraire cet élément est partout, et si parfois il justifie le proverbe, *l'amour perdit Troie*, il est incontestable que son influence donne à nos mœurs, à nos habitudes, à chacune de nos actions, ce je ne sais quoi de vivant, qui marche, qui sent, qui souffre et qui se réjouit.

Ce n'est point sans motif que la Providence a placé la femme auprès de l'homme, en a fait son *alter ego,* sous la forme la plus aimable, la plus douce et la plus délicatement organisée, pour percevoir, avec les organes d'une sensibilité extrême, toutes les sensations que la nature répand à pleines mains sur nous, et nous les traduire. Là où la femme ne prend pas avec l'homme sa part de dignité, les liens de la nature ne sont plus qu'un accouplement bestial, entouré de raffinements plus ou moins délicats. Avec la polygamie, l'homme tombe dans l'isolement; il s'accoutume à l'insensibilité; il se courbe trop facilement devant le fait accompli; enfin cette partie de sa pensée qu'on appelle le libre arbitre, l'examen, reste éternellement cachée sous la carapace d'une nonchalance que ne secoue pas cet esprit dont Ève usa pour provoquer Adam à la désobéissance.

La tranquillité qui règne dans la famille turque est la conséquence d'un bien-être matériel avoué par la hiérarchie des positions. Les garçons, qui doivent avoir plus tard une place marquée et privilégiée dans la société, sont l'objet de beaucoup de soins. L'homme seul ayant un

rôle en Turquie, la famille l'entoure de sollicitude. Les filles ne sont pas négligées; mais comme elles ne doivent avoir qu'une position secondaire, passive et presque nulle, on ne leur montre point ces respects, ces égards qu'elles trouvent dans les familles chrétiennes. Les enfants aiment beaucoup leur mère, et cet amour est d'autant plus grand qu'au milieu de plusieurs femmes leur sort est attaché à la destinée de celle qui les a mis au monde.

Quel contraste entre les penchants que la nature a mis dans le cœur de l'homme et ces lois humaines qui permettent de séparer une mère de son fils, et de l'exposer en vente sur un marché, comme on le ferait d'une brebis !

Quel contraste entre ces penchants si naturels, si vrais des enfants pour la mère, ce respect et cet attachement pour le père, et ces combinaisons égoïstes qui s'efforcent de dénaturer, avec une aveugle barbarie, les sentiments si nobles de la nature et de l'amour!

Quelle anomalie, quelle injure, non seulement aux lois divines, mais au bon sens humain!... et l'on se demande comment une société qui s'appuie sur la polygamie peut subsister en face de la société chrétienne, où la femme, émancipée par la parole du Christ de l'esclavage que l'antiquité faisait peser sur elle, est devenue la compagne de l'homme; où elle prend part, sur un pied d'égalité, au fardeau de ses peines et au sentiment de ses joies; où enfin son rôle à la fois touchant et consolateur, élève par l'amour et soutient par l'affection les efforts et les malheurs de celui dont elle partage l'existence.

Tout récemment encore on a tenté de détruire la poly-

gamie; mais ni le sultan ni son gouvernement ne pouvaient mettre un frein à une habitude qui prend naissance dans les mœurs despotiques et relachées de l'Orient.

La polygamie dans les classes inférieures est rare; néanmoins, comme la législation turque la reconnaît et la protége, elle ne laisse pas d'exercer son influence dans les ménages les plus pauvres; toujours suspendue au-dessus de la femme comme l'épée de Damoclès, elle semble la condamner à la misère, qui seule peut empêcher l'usage de la polygamie.

L'ouvrier, le pauvre, en rentrant chez lui au coucher du soleil, après une dure journée de travail, ne peut pas rencontrer cette affection expansive que comprime chez la femme la crainte de se voir remplacée par une étrangère dans le gouvernement de la famille. La femme turque ne voit dans son mari qu'un maître qui peut disposer de sa vie, de sa liberté et même de ses affections les plus chères puisqu'il peut la priver de ses enfants. Elle est leur mère, il est vrai; mais elle ne peut rien sur leur sort: un caprice peut les arracher de son sein.

La polygamie force les femmes à vivre cloîtrées dans leurs maisons; elle ne leur permet pas l'exercice de certains arts et métiers, qui, en d'autres pays, laisse aux hommes plus de facilité pour s'adonner aux industries auxquelles ils sont propres.

Les magasins en détail de Constantinople sont tenus exclusivement par les hommes, qui vendent aussi dans les rues le *salep*, les fruits, les gimblettes et d'autres petites friandises. Bien souvent on rencontre de grands garçons,

vigoureux et bien bâtis, qui vous offrent des bonbons et de la salade. En les voyant forts comme des hercules, on ne peut s'empêcher de penser qu'ils seraient mieux derrière une charrue qu'occupé d'un commerce bon tout au plus pour des fillettes actives et intelligentes.

Dnas leur intérieur les femmes turques dirigent leur ménage et la première éducation de leurs enfants. Tant que dure l'attachement du mari pour sa femme, elle est la maîtresse absolue et gouverne despotiquement son intérieur; mais dès que cet attachement vient à se refroidir ou à s'éteindre, les jours d'amertume commencent. Seulement, ne pouvant apprécier à sa juste valeur un malheur pareil, et habituée du reste, dès son enfance, a considérer, ce genre de vie comme une nécessité impérieuse, elle arrive, le premier moment de jalousie et de colère passé, à supporter son mal avec patience et résignation. C'est peut-être là que réside l'économie de la loi religieuse mahométane, lorsqu'elle fait regarder les malheurs les plus grands, les adversités les plus inouïes, comme inscrits dans les secrets de Dieu, et comme des maux devant lesquels le Mahométan doit se prosterner.

Hors de la maison, le bain, la promenade, les visites sont les seules distractions qui soient permises aux femmes; mais elles ne peuvent en jouir que rarement, et quand elles sortent, le voile et l'escorte d'esclaves leur sont imposés.

Malgré cet esclavage dans lequel les femmes turques sont forcées de vivre, il y en a néanmoins qui forment des exceptions à la règle et s'élèvent au-dessus de leur condi-

tion. J'eus occasion de faire connaissance d'une femme turque qui avait deux garçons : elle avait le plus vif désir de leur donner une éducation soignée, et, en parlant des carrières qu'elle ambitionnait pour eux, elle raisonnait avec cette clarté dans les idées que le seul contact avec des Européens pouvait lui donner. Son mari, en effet, avait banni la répulsion qu'ont les Mahométans pour les Européens, et ne craignait pas de les introduire dans leur intérieur. Il avait pour elle des égards et une douce familiarité qui lui donnaient la conscience d'une liberté inconnue à une femme turque.

L'intrigue et la galanterie chez les femmes turques ne jouent pas le même rôle que chez les femmes d'occident; cependant elles ne répudient pas entièrement ce que le cœur de la femme la plus honnête, la plus retenue cache toujours de coquetterie, de malice, et quelquefois de perfidie, quand il s'agit de tromper un mari. Quoiqu'elles connaissent parfaitement toutes les conséquences d'une infidélité, elles nouent des intrigues amoureuses et les loisirs du harem leur donnent tout le temps d'en tisser la trame. Elles se servent souvent d'esclaves pour mener à bien leur aventure ; des fleurs leur servent de moyen de correspondance, et leurs courses au bain, de prétexte.

Ce n'est pas sans danger toutefois qu'elles exécutent cette entreprise. Le pacha qui, dans la dernière guerre contre les Russes, défendit si vaillamment Varna, étant à sa maison de campagne, s'aperçut un jour qu'une de ses femmes avait laissé tomber une fleur aux pieds d'un jeune homme qui passait sous ses fenêtres ; sans perdre un seul

instant, il monte l'escalier, pénètre avec violence dans la chambre où se tenait la femme, et d'un coup de poignard l'étend sur le pavé. Le bruit de cet événement défraya pendant deux jours toutes les conversations de Constantinople; mais personne ne se donna la peine de venger un semblable assassinat.

Il existe chez les Turcs une classe d'hommes qui, dans leur état, ne présentent rien d'analogue avec notre société : ce sont les esclaves. On ne saurait les comparer aux esclaves de nos colonies, parce que leur condition est tout-à-fait différente de la leur. Il y a deux sortes d'esclaves : les blancs et les noirs.

Les esclaves blancs ne sont que des jeunes garçons achetés en Géorgie ou en Circassie et qu'on amène à Constantinople à l'âge de dix à douze ans. Ils sont en bien petit nombre, et les grands seigneurs seuls les achètent. Leurs maîtres ne négligent rien pour leur donner une bonne éducation. Ils en font des domestiques de confiance et les dépositaires de leurs secrets. Après quelques années, ils les affranchissent pour leur faire occuper des places de distinction soit dans l'armée, soit dans les emplois civils. Ces changements de condition ne sont pas rares. Beaucoup de ces jeunes gens ont obtenu de brillants succès, et ont été élevés aux premiers emplois du gouvernement et de la diplomatie. Les femmes blanches sont aussi de la Géorgie et de la Circassie, et sont achetées au même âge. Leur beauté et leurs charmes sont les moyens puissants qui leur donnent l'empire dans les harems... Elles n'obtiennent pas positivement leur liberté, mais elles sont mariées souvent à des

personnages attachés à la cour. Alors leur condition, quoiqu'un peu moins dépendante, est cependant doublement malheureuse. Les esclaves noirs, qui sont les plus nombreux, viennent de l'intérieur de l'Egypte, et sont conduits au Caire avec des caravanes qui traversent le désert; il en arrive aussi de Tripoli par mer. Ces esclaves noirs ne sont employés que pour les services les plus pénibles du ménage, et on ne leur accorde la liberté que dans un âge avancé.

En général, chez les Turcs, les esclaves sont traités avec douceur. On les instruit dans la religion de Mahomet, et on les considère comme faisant partie de la famille; car l'esclavage et la domesticité ne sont pas regardés par les Turcs comme une dégradation, mais comme le premier échelon hiérarchique de la société, d'où l'on peut s'élever à des postes très-éminents. Il n'en est pas de même des négresses. Leurs maîtresses ne leur témoignent pas toutes de l'indulgence. On les accable de fatigue et de travaux, et elles ont le plus souvent des coups et des injures pour tout paiement. Quand leurs maîtresses sortent de la maison, elles les suivent toujours à deux ou trois pas de distance, portant le linge si on se rend au bain, et les paquets d'achat si on revient du marché ou du bazar. Je ne pourrais pas dire ce que ces malheureuses deviennent dans leur vieillesse; mais l'instabilité qui existe dans la famille turque fait présumer que leur état devient de plus en plus triste à mesure qu'elles avancent en âge.

De nos jours, on ne voit plus arriver d'eunuques à Constantinople. Le sultan les a éloignés de sa cour : il est pro-

bable que le marché des esclaves n'en sera plus peuplé comme par le passé.

Les musulmans prennent beaucoup de soin pour faire instruire l'esclave dans les préceptes du Coran ; mais s'il vient à mourir avant sa conversion on lui refuse les honneurs de la sépulture suivant le rite mahométan ; on le fait transporter, couché sur une planche et enveloppé dans une vieille natte, au lieu où il doit être enterré.

Aucun chrétien ne peut acheter ou posséder des esclaves, et c'est à peine si l'on permet aux Francs d'avoir des nègres à leur service. Cette loi cependant n'est pas appliquée dans toute l'étendue de l'empire. On peut présumer qu'elle a été seulement provoquée à Constantinople par certains scandales des Francs. On raconte, en effet, que, sous le règne du sultan Abdul Hamid, beaucoup de Francs de différentes classes s'étaient abandonnés à la débauche jusqu'au point d'éveiller l'attention de la police. Le grand-visir, voulant mettre un terme à ce désordre, fit connaître aux ambassadeurs des puissances étrangères que la possession des esclaves avait rendu leurs nationaux tellement déréglés qu'il était forcé de leur interdire à l'avenir l'achat des esclaves.

Je dirai peu de chose sur les Turcs qui habitent les provinces, bien que leur caractère présente des différences marquées entre eux et ceux de la capitale. Les pays qu'ils habitent influent beaucoup sur leurs mœurs et leurs habitudes. Toutefois au fond ils sont tous coulés dans le même moule. A Constantinople, ils ont plus d'aménité dans le caractère par leur frottement continuel avec les Européens.

Dans les provinces, ils ont des aspérités très-rudes, que n'abat pas la civilisation de l'Europe. Leurs chefs sont ordinairement avides et de mauvaise foi. Si le voyageur qui parcourt les provinces est porteur d'un firman, il n'a rien à craindre; car l'auguste signature lui sert en tout lieu d'aide et de protection; sans lui sa sûreté et sa vie courraient des risques qu'il doit éviter en se cachant sous les apparences de la pauvreté et de la misère.

Dans la capitale, on trouve des musulmans de la province qui exercent différentes professions; et au besoin, tous, avec empressement, se prêtent mutuellement secours. Les portefaix, par exemple, sont presque tous originaires de Lazi : ils sont violents, emportés, impérieux et très-difficiles à conduire. Le gouvernement actuel les a un peu disciplinés; mais au temps des Janissaires ils étaient toujours prêts à tirer parti des troubles excités par cette milice insubordonnée.

Beaucoup de *Curdes*, ou habitants du Curdistan, province de Perse, vivent également à Constantinople pour y faire quelque commerce. On remarque en eux de la droiture, de la probité, et cependant ils ne sont pas exempts des vices innés chez les sauvages. Les Barbaresques, et surtout les Tunisiens, exercent tranquillement le commerce, et souvent avec beaucoup d'intelligence et de finesse. Les Arabes de la Syrie, qu'on y rencontre en petit nombre, sont regardés comme des voleurs rusés. Cette accusation n'est pas sans fondement, sa justice apparaît plus saillante parmi les nations de Constantinople qui jouissent toutes d'une réputation sans tache.

Le Stamboul d'aujourd'hui n'est plus le Stamboul d'autrefois. La civilisation européenne y a apporté de notables changements, quoique le progrès, dans cette ville, ne soit qu'à son début.

Le jour où la Turquie entrera d'un pas véritablement assuré dans la voie du progrès, une révolution sociale aura éclaté ; l'étendard du prophète aura abdiqué devant la croix du Christ. La Turquie ne sera plus que la province d'un royaume chrétien, autrement la civilisation qu'elle aurait à subir n'existerait que dans la forme, et non dans le fond. Une société religieuse meurt toujours quand son principe est éteint en elle, et la société turque est dans ce cas. Les sciences, les arts, l'industrie et le commerce retarderont sa chute, mais ils ne pourront l'empêcher de mourir ; ils joncheront seulement de fleurs le chemin qui doit la conduire au tombeau.

La monnaie d'or la plus recherchée par les Turcs est le *Zer-Manboud*, qui signifie *le favori*, de la valeur de deux piastres et trois quarts, actuellement de cinq piastres, parce que, depuis Moustapha III, l'alliage en a diminué ; puis viennent le ducat, le drachme d'argent, et la monnaie dite *aspre*, dont il faut cent vingt pièces pour former une piastre.

LES GRECS.

Après les Turcs, la nation la plus nombreuse à Constantinople est celle des Grecs, anciens maîtres du pays. La négligence qu'on apporte aux recensements, le manque de registres dans les paroisses, les intérêts particuliers qui trompent les calculs les plus importants, sont autant d'obstacles qui empêchent de déterminer d'une manière positive le chiffre des Grecs qui habitent la capitale; toutefois on l'élève à cent cinquante mille. Il est des quartiers habités exclusivement par eux, et d'autres où ils sont mêlés avec le reste des habitants de Constantinople.

Le Grec a de la pénétration et beaucoup de vivacité d'imagination. Il est vaniteux, très-souple au besoin, propre aux arts et aux sciences, impatient à la discipline, aimant les plaisirs, plus superstitieux que religieux, et indifférent pour l'étranger.

Il se voue volontiers au commerce, ainsi qu'à différents métiers; mais il préfère la carrière de marin, qu'il embrasse de préférence à tout autre état. L'esclavage dans lequel a gémi cette nation pendant tant de siècles, l'a dépouillée de cette énergie que seule la liberté peut donner. Mais au milieu des vices que son état servile a fait naître chez elle, au milieu du profond isolement et des ténèbres de l'ignorance où la politique de ses dominateurs cherche à la tenir, elle n'en a pas moins compté, malgré

toutes ces misères, des hommes distingués soit par leur vaste érudition, qu'ils ne devaient qu'à leurs propres efforts, soit par l'élégance et la grâce des manières, soit enfin par leur intégrité, qualités qui les auraient fait distinguer comme des modèles accomplis même au milieu de nos sociétés.

Lorsqu'on veut considérer les nations dans les études auxquelles elles se livrent, dans leurs progrès, dans le développement de leur esprit, il ne faut pas les comparer à celles qu'une longue pratique des principes sociaux a déjà poussées avant dans la civilisation; il convient de les juger isolément en elles-mêmes, et il faut pour cela se dépouiller des préjugés ordinaires qui tendent à comparer les Grecs modernes aux Grecs anciens, ou à les confondre avec les populations grossières des Druses et de l'Albanie.

On aurait tort de penser que les Grecs forment en Orient une seule et même nation: leurs origines au contraire sont très-distinctes, et on peut dire que le seul lien qui les rattache est celui de leur religion.

Le Grec de l'Asie mineure et de la Syrie diffère beaucoup de celui des Cyclades, qui ne ressemble en rien au Macédonien et à l'Hydriote, et ces derniers se distinguent des Valaques, des Moraïtes, des Albanais et des Crétois. Leur langage est souvent différent; quant à leurs mœurs, leurs traditions et leurs habitudes, elles sont entièrement étrangères les unes aux autres.

Le voyageur qui parcourt les Cyclades y rencontre un peuple doux, humain, adonné à la culture des terres, au

commerce, et digne de toute confiance. Dans la Messénie, dans la Laconie, au contraire, on rencontre des fripons sans mœurs et sans lois, et dans la Syrie des peuplades plutôt arabes qu'européennes, n'ayant de grec que le rite.

Ces diverses populations laissent entrevoir dans leurs habitudes des différences d'origine; mais aucune d'elles ne rappelle l'âge d'or de la Grèce.

Quelques-unes d'entre ces bourgades sont entièrement slaves, d'autres sont germaniques et beaucoup sont asiatiques. Ceci ne doit pas nous étonner; l'histoire nous apprend qu'en effet les Lagides et les Séleucides régnèrent sur les Grecs, et presque tous étaient de race égyptienne et syriaque. La Bactriane elle-même s'associa quelque temps au culte et aux arts de la Grèce.

Je ne parlerai pas ici des divers peuples grecs qui habitent l'empire ottoman; je ne m'occuperai que de ceux qui ont leur demeure fixe dans la capitale.

Ils descendent, pour la plus grande partie, des grecs qui peuplaient Constantinople à l'époque où Mahomet II en fit la conquête.

Ils pratiquent librement les cérémonies de leur culte et jouissent même de certains priviléges, bien plus grands que ceux que Mahomet II leur avait accordés. L'ascendant qu'ils ont pris après Sélim devint une source de jalousie pour les Francs qui, eux aussi, ont conquis leur part de priviléges dans l'Empire, sous la protection des hautes puissances européennes,

A proprement parler, il n'existe point parmi les Grecs

de Constantinople ce qu'on appelle une véritable liberté. Ceux qui prennent le titre de prince, en turc *Bey*, sont membres de familles qui ont fourni dans un temps des gouverneurs aux provinces de Valachie et de Moldavie, ou qui ont rempli les fonctions de grand interprète près la Porte avant que cet emploi eût été confié aux musulmans. Les princes donc sont exclusivement ceux qui ont gouverné ou administré ces deux provices assimilées aux autres pachaliks ou provinces turques. Cette noblesse occupe à Constantinople le quartier dit du *Fanar*.

Les habitudes et les intrigues de cette classe sont assez connues. Mais ce serait être injuste que de nier les qualités qu'on trouve chez elle. Si le nombre de ceux qui les possèdent est borné, on doit en accuser le déplorable gouvernement qui pesait jadis sur les malheureuses provinces de la Valachie et de la Moldavie, c'était le plus atroce que le despotisme eût jamais inventé. Le prince qui les gouvernait avait un pouvoir absolu dans sa capitale. Cependant ce despotisme était tenu en échec par les redoutables mystères de la politique du Divan. La place était toujours adjugée au plus offrant, et si le titulaire succombait, sa tête était sacrifiée à des intrigants plus habiles ou plus ténébreux. Les trésors des peuples continuellement opprimés étaient gaspillés par les ministres et les favoris; et le prince, pour satisfaire tous les appétits, toutes les cupidités qui s'agitaient autour de son trône, était entraîné pour le conserver, à la fraude, à la violence, aux exactions et aux excès de toute nature.

La noblesse du Fanar a été très-instruite et d'une intelli-

gence peu ordinaire. Cette anomalie dans les habitudes orientales avait pour mobile les efforts que faisaient ses membres pour atteindre la place d'interprète de la Porte, pour laquelle il fallait posséder parfaitement toutes les langues européennes et la connaissance de la langue grecque, dont les trésors littéraires réveillent le goût de ceux qui s'y adonnent. Aussi à Constantinople ne peut-on trouver que parmi les Grecs une instruction digne d'être appréciée en Europe; à part quelques connaissances spéciales tout-à-fait en dehors des nôtres, les autres habitants sont plongés dans la plus profonde ignorance.

Cette culture d'esprit chez les Grecs ne se borne pas uniquement à ceux qui sont haut placés ; parmi les négociants, les membres du clergé, et les classes secondaires, on cultive avec beaucoup d'application les lettres, mieux que les sciences exactes, les mathématiques, par exemple, que l'Orient cultive généralement fort peu. Les archéologues grecs font de leur instruction un commerce; pour eux une pierre gravée, une médaille sont bien plutôt une marchandise qu'un objet de vénération.

Après l'insurrection des Grecs, beaucoup de familles qui habitaient le Fanar quittèrent Constantinople, et le peu qui y restent encore vivent d'une existence intérieure, retirée et obscure. Leur avenir, atteint par la révolution hellénique, est brisé. Elles s'éteindront en silence, comme si elles n'eussent jamais plus marqué que les dernières familles du peuple.

Bien que l'on trouve à Constantinople des noms historiques, tels que ceux des Paléologue, des Comnène, des

Cantacusène, etc., etc., il n'est pas prouvé que ceux qui les portent sont les vrais descendants des familles byzantines qui revêtirent la pourpre et ceignirent la couronne impériale. Aujourd'hui les familles qui portent ces noms sont en si grand nombre qu'il est impossible d'appuyer leur généalogie sur des pièces justificatives. Cette folle prétention de faire monter si haut son origine ne domine pas toutes les familles qui habitent le Fanar; il y en a plusieurs dont la fortune ne remonte pas au-delà de nos jours, et ce n'est un mystère pour personne à Constantinople.

Le clergé grec est aussi très-nombreux. Plusieurs de ses membres sont des hommes à réputation bien établie et qui appartiennent aux classes distinguées de la nation. L'ignorance et le fanatisme sont le partage des autres. Il faut dire cependant qu'après l'émancipation grecque, et depuis que les Européens se sont mêlés activement des affaires de l'Orient, ils sont devenus en général plus tolérants et plus éclairés. L'ignorance du clergé provient du défaut d'établissements d'instruction ecclésiastique. Les ordres sacrés sont conférés avec une facilité incroyable, et les devoirs imposés par le ministère se bornent à la connaissance de quelques pratiques de liturgie. Il résulte de là que les prêtres ne sont pas tenus en grande estime, et ne sont respectés que du plus bas peuple.

Après la classe des nobles, celle des commerçants est celle où l'on trouve le plus d'instruction. Ceux qui s'adonnent à l'enseignement de la médecine et aux autres branches des sciences sont en si petit nombre qu'ils ne cons-

tituent pas une classe séparée : plusieurs d'entre eux méritent cependant, par leur grande érudition, l'estime et l'attention du monde savant.

La plus grande partie de la nation est composée de commerçants en détail, d'ouvriers, de prolétaires en tout genre et de marins. On les rencontre dans tous les quartiers; mais il y a des quartiers qui ne sont habités exclusivement que par eux. Ils aiment le travail mais non l'économie et se laissent aller à l'éclat des atours et à de folles dépenses. Cette prodigalité résulte en grande partie du grand nombre des fêtes dont leur calendrier est rempli.

Toutes les habitations des Grecs, celles même de la basse classe, sont tenues avec la plus grande propreté. Le samedi, si l'on se promène dans les rues, on voit des Grecs et des Arméniens occupés à laver, à badigeonner, à enlever et à remettre, avec soin, les parquets de leurs maisons après avoir bien nettoyé les bardeaux de bois qui les supportent. Ce jour-là, on brûle de l'encens devant les images des Saints, qui, ordinairement, sont tous réunis sur les parois d'un petit cabinet appelé sanctuaire (*iconostasse*).

Ceux des Grecs qui ne fréquentent pas les Francs sont très-superstitieux; ils croient aux enchantements, et portent sur eux des amulettes, pour se tenir en garde contre le mauvais œil (*jettatura*). Ces niaiseries, du reste, sont communes à toutes les populations de l'Orient. Les Turcs eux-mêmes en subissent l'influence. D'après leurs préjugés, tenir compte des jours bons et mauvais, suspendre au plafond une tête d'ail, répandre du sel sur le pavé, sont autant de moyens propres à fixer le bonheur dans

leurs maisons. On le voit, ce sont encore des réminiscences païennes.

Toutes les professions et tous les métiers à Constantinople sont répartis en associations, appelées *esnaf*. Il y a par conséquent l'*esnaf*, ou corporation des marchands de drap, de soieries et mousselines; l'*esnaf* des tailleurs, des plombiers, etc. Toutes ces associations sont gérées par le même système et les mêmes lois, quoique les membres ne soient pas tous solidaires. Par exemple, l'*esnaf* des *missircharchis* (association des droguistes en détail, et surtout des marchands de produits qui proviennent de l'Egypte) achète chez les négociants en gros par l'entremise des *Kehaja* (chef). Les membres se partagent les marchandises achetées. La solidarité de cette corporation est entièrement illusoire; car, si quelqu'un des membres solidaires fait faillite, les paiements sont ajournés à des époques tellement indéterminées que le créancier se voit souvent forcé à des transactions peu favorables à ses intérêts. Du reste, la probité du *Kehaja* est celle qui donne du crédit à l'esnaf; elle en est l'âme et le ressort. Il n'est donc jamais indifférent pour l'esnaf de le bien choisir sous la protection du gouvernement; d'ailleurs, le *Kehaja* est négociant lui-même, et, sur les opérations de l'association, il lui est permis de prélever, à titre de rétributión, un intérêt minime.

Il y a des corporations composées entièrement de membres qui appartiennent à la même nation, et nul individu d'une autre nation n'y serait admis. Ainsi ceux qui blanchissent les maisons sont Turcs; les ferblantiers, Juifs;

les tailleurs, Arméniens; les marchands de soieries, Grecs; et les menuisiers, des Grecs des îles. Il y a des professions qui sont exercées par des individus de différentes nations. — Les marchands de drap sont indistinctement Grecs, Arméniens et Juifs. Il ne faut pas penser que les Turcs, les maîtres du pays, aient gardé pour eux les professions les plus brillantes et les moins viles; car les fossoyeurs et les balayeurs publics sont Turcs, tandis que les Arméniens sont bijoutiers, essayeurs de métaux, etc.

Les membres de chaque corporation se soutiennent mutuellement, et quand il arrive qu'un d'entre eux soit dérangé dans ses affaires, c'est la corporation entière qui fait tous ses efforts pour obtenir de ses créanciers un concordat favorable, si toutefois elle ne lui fournit pas les moyens nécessaires pour les satisfaire complétement. Il est beaucoup plus difficile de gagner un procès intenté contre un esnaf que contre tout autre particulier, le magistrat aimant mieux favoriser la majorité que l'individu.

Ces associations exercent leur métier dans le même quartier. Dans les moments difficiles, les chefs musulmans sont appelés à prendre part à leurs assemblées, surtout lorsqu'il s'agit ou du partage de quelque impôt extraordinaire ou de la sûreté de la capitale. On fait connaître alors aux députés des différents corps qui ne sont pas musulmans, c'est-à-dire à leurs *Kehajas* respectifs toutes les déterminations qu'on a prises.

Quand l'empire n'est pas agité par des troubles, des insurrections, ou que la capitale n'est pas affligée par la peste, les différentes corporations des artisans se rassem-

blent tous les sept ans, dans une vaste plaine, à deux heures de distance de Constantinople. — Là, pendant huit jours, on ne fait que s'amuser en commun, malgré la différence de religion et l'inégalité des ressources pécuniaires. Cette fête est appelée *Ziaffé;* on y passe le temps, à l'ombre des bosquets, à fumer, à entendre les conteurs de petites histoires et leur bruyante musique. — Il y en a qui se plaisent à monter à cheval, et d'autres qui s'amusent aux luttes et aux danses des ours et des singes. — Les frais de ces amusements sont peu coûteux. Si un négociant étranger qui a des rapports avec quelques-uns des membres des *esnafs* désire à cette époque faire des visites, il est accueilli avec beaucoup de plaisir; — mais en se rendant aux invitations qu'on lui a faites il doit se faire précéder de quatre ou cinq portefaix, chargés chacun d'une brebis ou de tout autre cadeau. On va au devant de lui au son de la musique, on le régale de bonbons, de fruits confits; il est admis à table, fume avec le maître de la maison et prend part à toutes les réjouissances de la fête.

L'institution de ces fêtes, les usages qui gouvernent les corporations, la distribution des différents métiers par nation, montrent une législation sage qui a mis tous ses soins à respecter les besoins des peuples, leur croyance, leur origine et leurs coutumes.

Les Grecs exercent le commerce de détail. En effet, le marchand de comestibles (*bacal*) est Grec; dans son magasin, il y a tous les objets de première nécessité pour un ménage, tels que salade, caviar, huile, sel, bignons, char-

bon, légumes secs, riz, etc. Il est tout à la fois épicier, fruitier et marchand de charbon.

Une famille turque, grecque ou arménienne, tient son compte ouvert chez le *Bacal*, qui lui fournit journellement tout ce qui lui est nécessaire. Ce commerce en détail demande beaucoup d'ordre, et il arrive parfois qu'on se voit forcé de porter contre le bacal des plaintes pour avoir trop chargé les notes ou n'avoir pas donné le poids. Avec la surveillance la plus active de la police et les rigueurs qu'elle met à prononcer ses jugements et à exiger les amendes qu'elle impose, il n'est pas rare de voir ces petits marchands risquer le tout pour le tout, afin de grossir, par des moyens illicites, leurs bénéfices. La plupart des boulangers sont aussi Grecs. Il leur faut apporter la plus grande attention à ne jamais appeler l'œil de la police turque sur leur commerce; car les lois sur les boulangers étant très-sévères, il y a profit pour les agents à constater le plus possible des délits. On voit aussi fréquemment de pauvres boulangers cloués par une oreille à la porte de leur magasin, pour avoir vendu à faux poids. Un boulanger de Chio, qui avait son magasin peu éloigné de son habitation, avait été déjà condamné deux fois pour avoir trompé sur le poids du pain qu'il vendait. Le matin d'un dimanche, le grand-visir entre déguisé dans sa boutique pour chercher du pain. Pendant que le boulanger se dispose à peser le pain, la suite du visir entre, s'empare du maître, et ayant trouvé que les poids avaient été faussés, le pendit à la porte de sa boutique.

Le châtiment ordinaire pour ces sortes de délits est la

bastonnade. On l'applique avec une très-grande gravité; les soldats se rangent sur deux files ouvertes de chaque côté de la rue; le juge monté à cheval se place à l'une des extrémités du rang, le coupable est au milieu; on lui attache un bâton aux jambes pour que la plante des pieds soit bien à la portée du bras de l'exécuteur, lequel à voix claire et lente compte chaque coup sans sourciller et sans marquer la moindre hésitation. On ne dépasse jamais les quarante coups déterminés par la loi comme maximum; car bien souvent au trentième le patient est déjà dans un tel état que le juge se voit par humanité contraint d'ordonner au bras qui frappe de cesser. Toutefois là ne finit pas la justice; elle impose à celui dont elle vient ainsi de s'occuper, à payer au bourreau la somme que la loi a déterminée comme prix de sa main-d'œuvre.

Les Grecs sont vaniteux, et aiment à faire parade de ce qui leur appartient, c'est-à-dire du pouvoir s'ils sont dans les emplois; de leurs richesses dans l'opulence; de leur érudition s'ils cultivent les lettres. Ce désir de se distinguer des autres est un trait caractéristique qu'ils ont hérité de leurs ancêtres; ce désir néanmoins leur est commun avec tous les peuples qui habitent l'Orient, et surtout avec les Juifs et les Arméniens, quoique ces deux nations ne puissent entrer en comparaison avec les Grecs, et que leur ambition ne puisse reposer que sur des objets de peu d'importance.

La vanité du Turc est d'une autre nature. Il se juge tellement supérieur aux autres qu'il ne fait aucun effort

pour soutenir cette supériorité ; il croit tout le monde obligé de s'incliner et de la reconnaître.

Depuis que les Grecs ont conquis en Morée et dans les Cyclades leur émancipation, ils ont senti le besoin de donner à leur instruction une portée plus élevée, plus pratique. Ils ont, pour arriver à ce but, fondé des écoles et des Gymnases. A Constantinople, ces établissements se font remarquer entre tous les établissements analogues. La méthode lancastérienne ou enseignement mutuel est mise en usage pour la classe des petits marchands et celle du peuple.

Les familles grecques rivalisent à qui donnera l'instruction la plus soignée à ses enfants. Cette rivalité fait honte à certains pays de l'Europe, où l'enseignement mutuel a donné de si pauvres résultats quand à Constantinople il est en pleine vigueur. Les Arméniens, de même que les Grecs, éprouvent la nécessité de s'assurer auprès du divan et dans le haut commerce une influence marquante, en développant l'instruction de leurs enfants. Ils ont fait déjà de grands efforts et ne cessent d'en faire pour arriver à ce résultat. Ce besoin si hautement senti par ces deux nations démontre suffisamment leur supériorité sur les Turcs. Les individus des deux nations n'ont souvent d'autre mobile à leur émulation que le désir de marcher à côté et à l'égal des Européens. Chez les Turcs, ce besoin n'étant encore suggéré que par la raison, les efforts du gouvernement doivent être mesurés, prudents et tentés avec discernement. Cette nation, entièrement étrangère à nos idées et à nos mœurs malgré son contact avec l'Eu-

rope, plongée encore dans sa léthargie, mais sur le point de se réveiller, maintenant que tout lui a révélé sa faiblesse, n'a pas compris qu'elle pouvait faire preuve d'indépendance sur la scène du monde. Après avoir été la dominatrice d'un peuple, est-elle destinée à en être l'esclave à son tour? Est-ce donc là la destinée qui l'attend demain !

Le haut clergé grec prête avec beaucoup de zèle ses bons offices dans l'organisation des colléges. On remarqua d'abord quelque confusion dans ces établissements, mais sous l'influence d'hommes éclairés, à qui leur direction fut confiée, cette confusion cessa bientôt. Un système favorable prévaut à cette heure, et du sein de ces établissements sortent des élèves de mérite.

En général, le Grec n'aime pas trop la discipline. La tendance instinctive qui le porte à s'en affranchir est un des côtés marquants qui le fait ressembler à ses pères. Le Turc, l'Arménien et le Juif savent reconnaître la puissance de l'ordre; ils s'y soumettent sans que leur orgueil et leur amour-propre en souffrent. Il n'en est pas de même du Grec. On dirait que la Providence, dans ses vues infinies sur la destinée de l'humanité, ait jeté ce peuple grec au milieu des Turcs, pour remuer l'immobile Orient dans ses bases les plus profondes avec ce caractère et cette mobilité toute occidentale qui le distinguent.

Comme Constantinople est entre l'Asie et l'Europe, ils tiennent à ces deux continents par leur génie. Ils ont l'imagination colorée des Orientaux, la mobilité et le caractère indisciplinable des Occidentaux. Au moral,

ils représentent la fusion de ces deux éléments si disparates ; de même que Constantinople est au physique le lieu où l'Occident et l'Orient peuvent se coudoyer. Ses mœurs sont orientales ; mais la nature de son caractère, la tendance de son esprit sont occidentales. Elle est le point de contact entre ces deux grandes familles humaines ; il sert de truchement à leurs intérêts, à leurs idées, et il empêche qu'ils ne se heurtent et se détruisent l'un par l'autre.

Les Grecs de Constantinople n'aiment point la guerre, et ils n'ont jamais su tirer parti de la facilité qu'ils avaient auprès de certaines cours européennes, d'entrer dans les armées et d'y occuper des postes en rapport avec leur naissance et leur éducation. Ils s'adonnent plus volontiers à la marine, et parmi eux les enfants du peuple à Constantinople sont les meilleurs pêcheurs et les bateliers les plus intrépides. Ils aiment aussi l'agriculture. Les jardins des environs de la ville sont cultivés par les Chiôtes et les Esclavons. S'ils pouvaient jouir d'une entière liberté et si le gouvernement formulait une législation plus protectrice de l'art agricole, je suis persuadé que les Grecs y voueraient tous leurs efforts.

Les troupeaux sont gardés par les Bulgares, Grecs de religion, mais non d'origine. Les Bulgares en outre exercent aussi d'autres métiers. Leur contact avec les Européens leur a fait faire, dans l'industrie, des progrès remarquables. Si dans sa vie privée l'Arménien sous ce rapport est tout-à-fait Turc, le Grec suit plutôt les usages européens que les mœurs asiatiques. Les femmes sont beaucoup plus libres et leur influence se fait sentir dans

les affaires domestiques; leur liberté va même quelquefois jusqu'à la licence. L'été, quand la campagne étale à profusion toutes ses richesses, les femmes grecques s'abandonnent au plaisir comme les hommes, malgré tous les avertissements du patriarche et le contraste austère de la gravité musulmane, sans retenue, sans arrière-pensée, avec une folle prodigalité, comme des écoliers en vacances qui ont la bourse de leur père pour payer les dépenses qu'ils font.

Ces plaisirs sont toujours bruyants. Hommes et femmes passent les nuits à courir çà et là à laclarté des flambeaux et au son des instruments. Ces bacchana les échevelées se font au milieu des cris et d'un tintamarre infernal, et finissent presque toujours par l'ivresse et la débauche.

Les classes qui, par leur position, leur fortune et leur éducation, sont tenues à mettre plus de décence dans leurs actes, donnent des soirées dansantes, font des parties sur l'eau et des repas en plein air sur les sites les plus pittoresques du Bosphore. Il arrive souvent que la dépense n'est pas en proportion des moyens, de telle sorte que la débauche doit y suffire; aussi les mœurs y perdent ce qu'y gagne le plaisir.

La religion a combattu en vain cette mobilité dans les sensations, sans pouvoir jamais réussir à autre chose qu'à transiger avec les habitudes, pour conserver l'autorité de quelques pratiques religieuses qui les lient encore à elle. Les Grecs sont rigides observateurs de ces pratiques religieuses; ils gardent leurs jeûnes avec la plus grande

fidélité ; ils tiennent allumés des cierges devant les images de la sainte Vierge, de S. Demètre et de S. Spiridion ; ils multiplient jusqu'au ridicule leurs signes de croix; mais, malgré toutes ces génuflexions, l'auguste morale de l'Évangile ne dépasse pas leurs lèvres et ne pénètre pas dans leurs cœurs.

L'institution des salles d'asile, des écoles gratuites, la publication de quelques ouvrages simples, mais en bon style, attendu que ce peuple est naturellement grammairien, lui eussent plu davantage que des commentaires anglicans sur un livre que le premier il a rendu populaire.

Si le schisme grec n'était pas plutôt politique que religieux, il est probable qu'il n'existerait plus, si la Russie n'était là pour le protéger à Constantinople et dans l'Orient. Il ne faut donc point espérer qu'il disparaîtra tant que la Russie elle-même restera grecque de religion. Ce point de vue explique la conduite du cabinet russe à Athènes. Le schisme grec est pour lui l'allié introduit dans la place forte qu'il veut conquérir.

Les Anglais, intéressés plus qu'aucune nation catholique, à ne pas voir cet événement s'accomplir, car leur existence commerciale en serait sérieusement menacée, ont cherché à faire agir l'action des sociétés bibliques à Constantinople, afin de contrebalancer la Russie sur le terrain religieux; ces sociétés sont impuissantes, et les versions incorrectes du Testament, qu'elles livrent aux Grecs instruits, ne peuvent que leur attirer la déconsidération. En outre, ces sociétés se présentaient comme des

corps enseignants, et à ce titre elles ne pouvaient, avec l'esprit méthodiste qui fait le fond de leurs procédés, plaire à des esprits à qui rien ne peut être plus antipathique que la forme raide, commerciale, compassée, méticuleuse, prude comme l'est celle pratiquée par le protestantisme anglais dans ses enseignements.

A Constantinople, les catholiques romains ne font pas de prosélytes parmi les Grecs, de même que les Grecs n'en font point parmi les catholiques. On peut dire la même chose pour les Arméniens et les Musulmans. Ces différentes croyances, à quelques exceptions près parmi les Arméniens et les catholiques romains, vivent sans jalousie les unes à côté des autres.

Indépendamment des écoles dont je viens de parler, les Grecs ont aussi à Constantinople d'autres établissements publics. Le palais du patriarche possède une bibliothèque. Ils ont dans plusieurs quartiers des hôpitaux dont un entr'autres est spécialement destiné aux pestiférés. Ces établissements sont présidés par des commissions de notables, et on en trouve d'établis sur un assez bon pied. Durant la guerre de l'insurrection grecque, les églises de cette nation rachetèrent avec leur argent beaucoup d'esclaves, et la pauvreté dans laquelle elles étaient tombées démontre suffisamment sur quelle large échelle elles pratiquent la charité : nobles sentiments qui honorent une nation réduite par l'esclavage au dernier degré de l'ignorance.

De tous les peuples qui habitent la capitale, celui qui voyage le plus volontiers est le peuple grec. Le commerce

a attiré les Grecs en Angleterre ainsi que dans plusieurs autres villes de l'Europe, où ils ont fixé leur demeure. La cour de Russie en fit monter plusieurs à d'éminents emplois ; témoins les Cantacuzène, les Fonton, les Kalerdji, les Balch et tant d'autres. En cultivant les nations policées, il est certain que les Grecs ont augmenté leur propre civilisation.

Comme je l'ai déjà dit, les Grecs n'ont point d'esclaves; mais, à l'exemple des Turcs et de toutes les autres nations de l'Orient, la servitude volontaire et domestique n'est aucunement chez eux un état dégradant. Elle est considérée comme le premier échelon de la hiérarchie sociale. S'il arrive qu'un commerçant trouve dans son domestique quelque intelligence, il lui confie une certaine quantité de marchandises à vendre au détail, et petit à petit il l'amène à devenir son associé, et même parfois le fait entrer dans sa famille. Cet usage civil de l'Orient est assez caractéristique : il s'éloigne entièrement des idées qu'on a à cet égard en Occident, et mérite d'être pris en considération. Le despotisme produit parfois des effets semblables à ceux produits par un gouvernement libéral et progressif. Les Grecs perfectionnèrent chez les peuples de l'Asie leurs coutumes nationales; Rome qui en fut l'héritière eut ses affranchis, mais les nations Germaniques ont conçu différemment leurs institutions sociales.

LES ARMÉNIENS.

Après les Turcs et les Grecs, la nation qui est la plus nombreuse à Constantinople est celle des Arméniens. Elle ne présente pas dans les individus qui la composent une différence assez frappante pour qu'on puisse en discerner les origines. Les Arméniens forment un peuple qui a conservé ses traditions et qui a constamment gardé ses relations avec l'Arménie. Quoique divisés en différentes sectes religieuses, c'est-à-dire en Eutychéens et catholiques romains, ils sont parfaitement d'accord entre eux quand leur intérêt le commande. Il est assez difficile de connaître le motif qui les a fait émigrer de leur pays pour se répandre en Turquie. Mais on assure qu'à Constantinople seulement il y en a plus de soixante-dix mille.

La mollesse asiatique quoiqu'empreinte dans ses mœurs n'empêche pas l'Arménien d'être plus industrieux et plus actif que les Turcs, quoique moins sobre. Il s'adonne préférablement au commerce, et il voyage plus fréquemment en Asie qu'en Europe. Austère dans ses mœurs, il est d'une foi ardente et d'un zèle exemplaire dans l'observance des cérémonies de son culte. La discipline ne lui semble point pénible, et il s'engage avec plaisir dans la carrière des armes. De même que le Grec, l'Arménien courbe le front sous la puissance ottomane; mais sans se sentir entraîné avec autant d'ardeur vers la liberté. Le

Turc a plus de sympathie pour l'Arménien que pour le Grec et le Juif; car l'Arménien se rapproche davantage de ses habitudes; l'usage de la langue turque, qu'il a exclusivement adoptée, quoiqu'il l'écrive avec des caractères arméniens, le rattache encore plus aux maîtres du pays.

Il a de l'aplomb et de l'intelligence, et comme le talent de l'imitation est très-développé en lui, il réussit assez bien dans les beaux-arts. Cette nation est très-mesurée dans ses habitudes sociales; elle prend facilement les coutumes européennes, mais elle résiste difficilement à la séduction. En effet beaucoup de ses jeunes gens, qui à Constantinople menaient une vie régulière et sobre, une fois à Paris ou à Londres, se livrent avec une facilité extrême aux désordres et à la débauche. L'économie que l'Arménien met dans sa dépense pour satisfaire ses goûts et ses plaisirs l'a fait accuser d'avarice. Il y en a bien qui n'ont d'autres pensées que d'accumuler et d'arrondir leur fortune; mais de là à être avare et sordide il y a un terme moyen que doivent toujours prendre les hommes qui veulent vivre dans l'indépendance et ne pas se condamner à la misère.

Les mœurs des familles arméniennes sont pures. Les femmes se font rarement voir dans les rues, et quand elles le font, elles sont toujours voilées. Chez eux les mariages se contractent par des propositions, et l'époux futur ne connaît sa fiancée qu'au moment de la cérémonie nuptiale. L'obéissance des enfants envers leurs parents est absolue. Ce respect filial a quelque chose de touchant et de profondément patriarcal; ainsi l'on voit souvent le chef d'une famille nombreuse, entouré de ses fils, petits-fils et neveux

qui, tous debout devant lui et dans l'attitude du plus grand respect, rivalisent entre eux à qui lui rendra les services les plus délicats et à qui préviendra le mieux ses désirs. Un fils ne se permet jamais de fumer devant son père. Sans la polygamie, les familles turques présenteraient le même tableau de soumission filiale, de concorde domestique et de sérénité intérieure.

Les Arméniens sont très-attachés à la foi de leurs pères; par conséquent très-religieux et très-réguliers à pratiquer les cérémonies du culte. Chez les Eutychéens le clergé est d'une ignorance extrême. Il a été impossible, malgré ses fréquentes communications avec les Européens de réveiller en lui le goût des études et d'une solide instruction. Pour ce clergé, le christianisme est dans la lettre et dans la forme liturgique; cependant il fut un temps où cette Eglise jetait un certain éclat dans l'Orient.

L'histoire ecclésiastique nous parle des troubles sans nombre qu'elle suscita au moment de la séparation de l'Église de l'État. La croyance dans laquelle est cette Église que tous les chrétiens de bonne foi et observateurs rigoureux de leur religion sont sauvés, malgré les différentes interprétations de la sainte Écriture et des symboles dogmatiques, est une hérésie trop monstrueuse pour que les conciles n'aient pas cherché à combattre cette erreur, trop commune encore de notre temps.

Cette croyance pourtant facilita à la cour de Rome le prosélytisme chez les Arméniens. Trouvant une partie des Eutychéens disposés à accepter toute croyance, elle dut utiliser cette disposition. Chrétiens déjà, ils pouvaient

mieux que les Turcs et les Grecs, passer sous le drapeau du catholicisme. Pour peu qu'on les presse à devenir les clients de toutes les sectes chrétiennes, les Eutychéens, par leurs traditions et la forme de leurs pratiques religieuses, penchent bien plus à accepter le catholicisme romain qu'ils n'accepteraient le protestantisme. Rome a donc dû tourner vers eux ses efforts, préférablement à tous les autres dissidents. C'est ce qui explique comment un bon nombre d'Arméniens reconnaissent son autorité : aussi l'Église romaine ne dérange-t-elle rien dans leur rite et dans leur liturgie, qui est en langue arménienne, de même qu'elle respecte leur calendrier. La propagande, pour mieux conserver ses prosélytes, a fondé un collége à Rome, à Venise et à Paris. C'est dans celui de Venise, connu sous le nom du couvent de Saint-Lazare, que viennent s'instruire les Arméniens qui doivent recevoir les ordres. Ce collége possède une typographie arménienne d'où sortent non-seulement tous les livres de piété à l'usage de cette nation, mais encore beaucoup de livres de littérature. Au nombre des ecclésiastiques attachés à ce collége, on en compte de très-savants. Nous devons à cette typographie la meilleure version d'Eusèbe; version d'un ancien manuscrit retrouvé dans la bibliothèque du couvent arménien d'Etchmiadrinn.

Les Arméniens se livrent avec plaisir à l'étude des langues orientales, et les polyglottes les plus distingués de Constantinople appartiennent à cette nation. Souvent ces orientalistes arméniens interprètent mieux que les Turcs leurs anciens manuscrits.

A l'époque où les Turcs s'emparèrent de Constanti-

nople, les Arméniens, soit mépris, soit ignorance, ne voulurent exercer aucune des professions fiscales qui sont, à Constantinople, une source de richesses pour celui qui en détient les ressorts. Les douanes étaient entre les mains des Juifs, de même que les Juifs étaient les peseurs publics. La diplomatie était réservée aux Grecs. Aujourd'hui les Turcs, plus avisés, après s'être aperçus que les bénéfices qu'ils abandonnaient aux *Raïas* étaient bons à prendre, occupent une partie des places qui assurent ces bénéfices.

L'hôtel de la monnaie néanmoins est aujourd'hui confié aux Arméniens, qui retirent un certain bénéfice de la refonte des monnaies, une des branches principales du revenu public. Cette position donne aux Arméniens une influence étendue, beaucoup de richesses, et leur vaut l'honneur d'être appelés souvent dans l'intimité du sultan et de partager avec ses ministres ses confidences sur les affaires de l'Etat.

La considération que leur donne à Constantinople cette confiance du souverain les met à même de pouvoir tenir dans la société turque un rang distingué. Plusieurs familles, pour se maintenir constamment au niveau de leur rang, envoient leurs enfants en France et en Angleterre pour y finir leur éducation. Ils bornent cependant leurs études à certaines connaissances superficielles, et ne les poussent pas, comme les Grecs, jusqu'à des connaissances profondes. Le Grec s'instruit pour l'amour des lettres et pour la gloire qui en revient. L'Arménien étudie seulement pour élever son intelligence à la hauteur des per-

sonnes qu'il doit approcher dans ses rapports journaliers. Le Grec, dans son éducation, n'envisage que le beau, l'agréable. L'Arménien y voit l'utile, le moyen ; de cette manière, si l'on fait abstraction des études spéciales auxquelles les prêtres arméniens catholiques se livrent, c'est-à-dire des langues orientales, le Grec est généralement supérieur à l'Arménien en connaissances spéciales et variées.

Quant à ce qui regarde le développement de l'intelligence, il est toujours invariable dans ses résultats. Le Grec l'emporte sur l'Arménien dans les choses d'imagination ; mais l'Arménien réussit mieux que lui dans les études scientifiques. Cette comparaison n'est qu'une simple conjecture; mais quand le temps aura pourvu aux progrès auxquels ces deux nations peuvent aspirer, il sera plus facile de juger les tendances de leur esprit. Le Grec imitera l'Italien et le suivra dans les arts de l'esthétique; l'Arménien suivra l'Allemand et le rejoindra dans les profondeurs de ses études philosophiques.

Les Arméniens entretiennent à Constantinople un grand nombre d'écoles et beaucoup d'établissements publics. Leurs hôpitaux sont très-bien administrés. Ils ont des caisses d'épargnes pour les pauvres et une imprimerie possédant des séries de caractères bien fondus.

Les Grecs et les Arméniens ne sympathisent guère entre eux. On reproche aux premiers d'avoir facilité aux Turcs l'invasion de la Romélie. Ce reproche serait fondé, que le fait personnel de quelques chefs ambitieux ne serait pas une raison pour décrier une nation si recomman-

dable. Il semble plutôt que ce défaut de sympathie tire son origine de l'inégalité de leurs habitudes.

L'Arménien aime la table; l'ouvrier de cette nation s'abandonne facilement à l'ivresse, aussi l'accuse-t-on de manger immodérément et de boire avec excès. Malgré cela, on doit croire les Arméniens plus réservés que les Grecs lorsqu'ils s'abandonnent aux plaisirs.

Ils aiment la propreté, et leurs habitations, même chez les individus de la classe inférieure, sont toujours un modèle par le soin qu'ils mettent à les entretenir. Leurs habitudes domestiques les rapprochent beaucoup des Turcs, mais ceux qui ont vécu avec les Européens suivent facilement leurs coutumes et les gardent toujours.

Il est bien rare de voir un Arménien se faire marin. Toutefois si le gouvernement turc voulait surmonter ses préjugés et permettre aux Arméniens de prendre du service dans ses armées, il pourrait en obtenir des soldats robustes, obéissants, courageux et fidèles. Les Russes, qui en ont incorporé un grand nombre dans leurs troupes, les estiment beaucoup.

Parmi les Arméniens qui existent à Constantinople, il y a des ouvriers, des portefaix, des artisans de toute espèce qui retournent dans leur pays après avoir exercé leur industrie. Cette classe est très-nombreuse, mais tranquille. Elle se met pour ainsi dire en étalage durant les fêtes de Pâques, lorsque les individus qui la composent, réunis en petites bandes, se donnent le plaisir de la promenade. Dans les autres temps de l'année, cette

population se fait voir si rarement qu'on la croirait absente.

Les Arméniens aisés possèdent, comme les Grecs, des maisons de plaisance sur le Bosphore, où ils passent la belle saison en y menant une vie très-agréable. Ils ont bien soin que rien ne transpire au dehors, afin de ne pas exciter la jalousie des Turcs.

Les manufactures de soie et de coton, de velours, de tissus d'or, ainsi que de toiles peintes, appartient spécialement aux Arméniens. Parmi les étoffes qui en sortent, il en est certaines qu'on ne saurait pas distinguer de celles de nos meilleures fabriques d'Europe. Certains fichus en mousseline, quoique peints à la main, ont une solidité de couleur extraordinaire. Les fleurs sont surtout retracées avec une rare perfection et relevées par une vivacité de tons que rien ne peut égaler. Les Arméniens sont aussi habiles que les Turcs dans la broderie, et leurs femmes ont pour ce genre de travail une supériorité peu commune. Les orfèvres et les bijoutiers de la couronne sont Arméniens, et si leurs travaux se ressentent du goût oriental, ils ne manquent pas pour cela de grâce et de finesse. L'horlogerie est aussi très-avancée parmi eux et compte des ouvriers très-distingués. La fabrication de la poudre est entre les mains de cette nation. Ainsi que les Grecs, ils exercent la profession d'architectes, d'ingénieurs et d'entrepreneurs de constructions. Ces professions sont lucratives dans un pays où les incendies arrivent fréquemment et où les maisons s'élèvent avec une rapidité incroyable.

En voyant les Turcs confier aux chrétiens ces professions utiles, on pourrait croire qu'ils sont sans aptitude pour les professions industrielles : mais, ainsi que nous l'avons dit, on trouve parmi eux une main-d'œuvre très-intelligente. Si les différentes nations qui habitent Constantinople se livrent, plus que les Turcs ne le font, à tous les arts et à tous les métiers, c'est que, d'un côté, l'habitude les a engagés dans une carrière qu'ils n'abandonnent qu'à regret, et que de l'autre la concurrence qui, en Europe stimule les talents, est regardée en Orient comme une chose pernicieuse aux intérêts de l'industrie.

Outre ces sectes arméniennes dont je viens de décrire les coutumes, il est un petit nombre d'Arméniens, qui ne suivent pas la liturgie de leur Eglise, mais celle de l'Eglise latine. Ils sont ou Maronites ou Syriens. Ils fréquentent les églises des catholiques romains; car les ecclésiastiques de ce rite sont en bien petit nombre. Ni les uns ni les autres ne suivent le calendrier grégorien, et leur Pâques revient, comme dans l'Eglise grecque. Chez les Maronites, la liturgie est en arabe; chez les autres, en syriaque. Cette petite colonie est presque toute composée de personnes aisées qui font le commerce avec l'Europe et toujours avec succès. Les chefs de cette colonie sont des *Barataris* de la Sublime-Porte.

Avant le règne du sultan Mahmoud II, la Porte accordait aux chefs des légations européennes et aux consuls des brevets de protection appelés *barat*. Les individus qui les obtenaient étaient regardés comme sujets de la puissance musulmane. Ce privilége était immense, et don-

nait une grande influence aux agents des puissances étrangères, qui, avec les barats, groupaient autour d'eux les personnes les plus riches du lieu où ils résidaient. Celles-ci payaient de grosses sommes pour être protégées ainsi.

Le sultan Mahmoud a révoqué ce privilége, dont aucun traité ne faisait mention et qui avait été arraché à la faiblesse et à l'ignorance musulmane par la cupidité européenne. Mais le même sultan, en le révoquant, s'aperçut que les traités avec les puissances européennes, et qu'on appelait *Capitulaires*, accordaient aux étrangers beaucoup trop d'avantages quant au commerce extérieur et apportaient un préjudice notable à l'industrie de ses sujets. Il imagina alors de former un autre corps de *Barataires*, composé de négociants turcs, grecs, arméniens et hébreux. Ceux-ci, avec une patente qui ne coûte qu'une faible somme, jouissent des mêmes priviléges que les négociants européens, et bien souvent de privilèges supérieurs, puisqu'on permet aux *Raïas* ou *Barataires* de la Porte de porter la chaussure jaune comme les Turcs. Un Belekgi-Effendi, ministre du commerce, veille à leurs intérêts. Ils ont des députés pour les représenter et une espèce de chancellerie; en un mot les *Barataires* forment un corps séparé dans l'Etat.

Les *Barataires* ne souffrent pas que les Européens les égalent en privilèges, et il arrive très-souvent que les légations se trouvent dans la nécessité de lutter contre eux et de faire intervenir leurs gouvernements respectifs pour défendre les individus qu'ils protègent. Souvent ces luttes

font l'objet de notes diplomatiques très-aigres, échangées entre le Divan et les cours européennes. Pour le public, cela semble insignifiant et puéril, mais au fond ces questions renferment des intérêts de prépondérance auxquels l'Europe doit tenir d'une manière absolue.

LES JUIFS.

Les Juifs comptent à Constantinople plus de quarante mille âmes. Sous les empereurs grecs ils étaient en petit nombre, et ceux qui s'y trouvent établis aujourd'hui ont une origine bien différente. Le plus grand nombre appartient aux émigrations qui eurent lieu en Espagne après la conquête de Grenade. Ils ont conservé entre eux l'usage de la langue espagnole, mais ils écrivent avec des caractères hébraïques.

Les Juifs qui habitent maintenant Constantinople, sont pauvres et presque d'aucune importance. Les Turcs les employaient autrefois volontiers dans les administrations du fisc : ils étaient les seuls banquiers de l'Etat, et presque tout le commerce était entre leurs mains. Depuis que les chrétiens ont acquis par leur lumière plus d'ascendant, les Juifs ont perdu une partie de leur ancien crédit, et, sans contredit, au fur et à mesure que les Turcs perdront de leur antipathie pour les chrétiens, les Juifs descendront

de plus en plus vers ce terme, où, se confondant avec la populace, ils ne se reconnaîtront que par leur costume traditionnel et leur religion.

A Constantinople les Juifs sont gais, vifs, adroits et intéressés dans leur commerce, bien qu'ils soient très-peu économes. On ne peut se rapporter ni à leur bonne foi ni à leur parole. Toutefois, il n'y a pas de règles sans exception : car certains se recommandent par une grande probité et une délicatesse extrême.

Ils ont été si souvent maltraités que la crainte est toujours au fond de leur caractère. La plus petite émotion publique les effarouche et leur fait enfouir leurs richesses. Ils aiment la bonne chère et les plaisirs de la table. Comme ils observent très-scrupuleusement les prescriptions de leur rite, ils accusent leurs corréligionnaires de l'Europe d'avoir laissé altérer leur foi par le contact avec des chrétiens.

Les Juifs des classes pauvres et qui appartiennent aux derniers degrés de l'échelle sociale sont moins considérés que ne le sont les Turcs, les Grecs et les Arméniens qui se trouvent dans la même position. Cet abaissement dans lequel ils se trouvent leur ôte tout sentiment de dignité personnelle, aussi s'ils trouvent l'occasion de tromper, le font-ils avec beaucoup d'impudence. Ceux des classes plus élevées, ceux qui font le petit commerce ou qui pratiquent quelque état ou métier, sont plus prudents que les Grecs et mettent plus d'ordre dans leurs affaires. Quant aux grands négociants, on peut dire qu'ils se trouvent au niveau des négociants des autres nations.

Au moment où nous parlons il n'existe plus de Juifs qui possèdent à la cour ou chez les ministres la même influence que les Grecs et les Arméniens. Les persécutions dont, à toutes les époques, ils ont été les victimes, les ont mis au-dessous des autres nations.

Le dernier Juif qui ait joui à Constantinople d'une haute considération et d'une grande influence fut Techapsi, *sarat* (banquier) des janissaires. Possesseur d'une fortune alors colossale, il se faisait remarquer par sa justice, sa loyauté et une admirable pénétration dans les affaires. La ruine du janissarisme fut le signal de la sienne, et un soir on vint l'étrangler au milieu de sa famille. Ses biens furent confisqués au profit du trésor, et ses enfants n'eurent à se partager à sa mort que quelques bijoux, quelques meubles et quelques piastres turques.

Le véritable motif de la sentence terrible qui vint l'atteindre est encore inconnu. On l'attribue à la convoitise du gouvernement despotique qui ordonna à la porte *Atmaïdan* le massacre des cent quarante *odlas* des janissaires.

Techapsi fut regretté non-seulement par ses coréligionnaires, mais encore par les Turcs et les chrétiens. Après sa mort, les Juifs tombèrent dans un avilissement dont ils ne pourront sortir, tant que leurs lois religieuses seront aussi absolument hostiles à la civilisation moderne.

Les Juifs sont de toutes les nations celle qui se soutient et s'entr'aide le mieux. Profondément séparée comme elle l'est, par sa religion, de toutes les autres nations qui peuplent Constantinople, isolée au milieu d'elles, en butte à toutes les vexations imaginables, elle se trouve forcée de se

soutenir et de n'abandonner aucun des membres qui lui appartiennent. Ainsi, quelle que soit la faute commise par un d'entre eux, tous ses coréligionnaires prennent sa défense aux yeux du monde, sauf à user de leur droit et à lui infliger un châtiment secret au milieu de sa tribu. S'il arrive qu'un Juif soit condamné à la peine capitale, la communauté est toujours prête à faire toute espèce de sacrifice pour lui obtenir une commutation de peine.

Les Juifs sont donc entre eux animés d'un esprit de solidarité remarquable. Leur communauté répand d'abondantes aumônes, et tous les particuliers en font autant. Il suit de là qu'aucun mendiant juif ne s'adresse pour demander l'aumône à des personnes d'une autre croyance, et en la demandant à ses coréligionnaires il le fait avec fierté et même une certaine insolence; cette fierté en haillons offre quelque chose d'étrange. Les aumônes presque incessantes que les plus aisés sont tenus de faire leur a suggéré un moyen ingénieux pour y satisfaire sans en sentir trop le poids. Ils ont subdivisé la valeur de la monnaie la plus petite ayant cours dans la capitale. Cette valeur est le *para*, qui représente les deux tiers d'un centime. Moyennant de petits morceaux de cuivre portant l'empreinte d'un *bacal*, ils font l'aumône avec deux neuvième de centimes. Le bon marché des choses de premières nécessité permet aux pauvres de vivre d'une générosité si économique.

Ce qui rend chez les juifs, les pauvres et les mendiants assez nombreux, c'est le grand nombre de mariages dans lesquels ils s'engagent dès leur enfance; engagement qu'ils regardent comme une obligation. C'est dans le but d'éloi-

gner le libertinage, que, chez eux, les jeunes gens contractent le mariage à seize ou dix-sept ans. On ne doit donc pas s'étonner si les quartiers habités par les juifs fourmillent d'enfants. Si la peste de temps à autre ne venait décimer leurs rangs, cette nation se multiplierait à l'infini.

Il existe aussi d'autres raisons qui empêchent les Juifs de prospérer. Ils se sont défendu l'exercice de certaines professions et de certains métiers. Presque tous ambitionnent la condition de marchand, de changeur de monnaies et de courtier : ils ont en aversion les travaux de la terre et répugnent aux périls et aux fatigues de la mer. On les voit rarement émigrer. Ils aiment mieux languir dans la misère et dans la paresse, et demander le para au passant juif que d'aller travailler dans des pays où leurs bras trouveraient à s'occuper.

La communauté juive, dans l'intention d'éviter tous ces inconvénients, pourvut, il y a quelques années, aux moyens de faire transporter, à ses frais, en Syrie un bon nombre de familles. Une mesure si sage ne trouva aucun obstacle de la part du gouvernement, et les émigrants, non-seulement firent la traversée, abondamment munis de tout ce qui leur était nécessaire; mais ils eurent encore le bonheur de voir leur subsistance assurée pour plusieurs années, dans leur nouvelle patrie.

L'instruction chez les juifs de Constantinople n'est ni profonde ni variée. L'étude a peu de charmes pour eux et ils se soucient peu d'acquérir des connaissances littéraires et scientifiques. L'instruction élémentaire est cependant répandue et entretenue dans un grand nombre de leurs

écoles. On voit rarement, même les familles les plus opulentes, envoyer leurs enfants en Europe pour y faire leur éducation. Les Juifs sont tellement attachés à leurs vieilles habitudes que le moindre changement est regardé comme une dérogation à la loi de Moïse. Leur bible est écrite en hébreu. Cette langue est la première qu'ils apprennent dans leurs écoles. Ils cherchent à faire des prosélytes, et c'est dans ce but qu'ils ont enlevé quelquefois des enfants d'autres religions pour les élever dans la leur.

Les Juifs de Constantinople ne connaissent plus la descendance des tribus. Ils pensent qu'à l'époque de l'invasion de Samarie il y eut parmi elles une confusion qui atteignit au dernier degré, à la conquête faite par Titus. Les Coraïtes hébreux de la Crimée qui fréquentent Constantinople pour affaires de commerce, et qui n'admettent que le Pentateuque, sont seuls regardés par les autres comme des hérétiques.

Quoique les Juifs n'aient qu'une seule femme, ils considèrent la polygamie comme admise par leurs lois. On a cité beaucoup d'exemples de polygamie dans le pachalik de Bagdad et en Arabie.

Indépendamment des impôts qu'ils paient au gouvernement Ottoman comme sujets de l'Empire, la tribu en prélève d'autres encore dans son sein. La perception de ces contributions, ainsi que leur dépôt, est confiée à des personnes respectables et d'une probité reconnue. Ce sont des contributions sur la viande, l'huile, qu'on emploie pour faire l'aumône aux plus nécessiteux, pour délivrer quel-

ques-uns de l'esclavage, et pour couvrir certaines dépenses qui peuvent intéresser la nation entière.

Les maisons du bas peuple sont d'une saleté révoltante. Les femmes, dans leur ménage, exercent un pouvoir absolu, et on ne trouve pas en elles la docilité des femmes turques. Elles sont toujours prêtes à s'abandonner à la joie et aux plaisirs. Leur allégresse est toujours bruyante, immodérée, et si la crainte qu'ils ont des Turcs ne les retenait, on les verrait bien souvent se livrer à un entrain par trop désordonné.

De tous les étrangers qui habitent Constantinople, les Juifs, malgré la légèreté de leurs femmes, ont les mœurs les plus pures. Le peu de contact qu'ils ont avec les étrangers, la surveillance active qu'ils exercent les uns sur les autres et la nécessité de ne jamais appeler par un scandale l'attention du gouvernement, ont imposé aux Juifs une rigidité extrême dans leur vie publique.

LES FRANCS.

Les Grecs, les Arméniens et les Juifs sont, ainsi que je viens de le dire, les trois nations qui forment à Constantinople les *Raïas* ou tributaires de la Porte. Un autre corps vient à leur suite, lequel, s'il était plus nombreux, exercerait une grande influence sur les destinées de l'empire.

Ce corps est celui des Francs de Péra, dont le chiffre, qui varie continuellement, n'a jamais dépassé pourtant trois mille âmes. On croit que plusieurs de ces familles appartiennent à des nations franques; mais cette supposition n'est appuyée que sur la protection qui leur fut accordée à des époques plus ou moins éloignées. Il y en a qui descendent véritablement des chrétiens et que le commerce ou d'autres circonstances engagèrent à se fixer à Constantinople. Les premières de ces familles sont d'origine grecque, arménienne ou latine de l'Archipel. Les autres remontent à la conquête de Mahomet II, et probablement, car tout le fait conjecturer, descendent des Gênois et des Vénitiens qui séjournaient jadis dans ce pays.

Les anciens diplômes de ce temps portent des noms francs qu'aujourd'hui on chercherait en vain à Constantinople, cela porte à croire qu'à l'époque où Constantinople était sous le coup du farouche enthousiasme des Turcs pour leur nouvelle conquête, les premières familles franques en évidence sur la scène, durent s'enfuir, si toutefois elles n'étaient détruites, pour échapper au fer et à la domination du vainqueur. — Les familles pauvres, appelant moins l'attention et, du reste n'ayant pas les mêmes moyens pécuniaires que les riches pour fuir, durent rester. C'est probablement de ces familles que descendent celles qui nous occupent.

La mosquée des *Arab-Djemi* avant la conquête était l'église principale de Galata, dans laquelle les familles les plus distinguées avaient leurs tombes. — Aussitôt que les

Turcs s'en rendirent maîtres ils s'empressèrent d'en effacer les inscriptions. Ce vandalisme, en détruisant le seul signe qui eût pu mettre sur la trace des anciennes familles franques qui habitèrent Constantinople avant les Turs, contribue encore à rendre, sur ce point, l'obscurité plus profonde.

Si, dans les quartiers de Péra et de Galata il y a des personnes qui se vantent d'une origine illustre, on ne reconnaît pour nobles que celles qui occupent des emplois dans les légations européennes. Ces emplois donnent beaucoup de crédit, et, s'ils ne sont pas très-lucratifs, ils suffisent cependant à faire vivre honorablement ceux qui les occupent.

Quoique la vie à Constantinople soit à bon marché, et que depuis de longues années ces familles jouissent de la considération et de la confiance des cours étrangères, il n'en est pas une qui possède une grande fortune. On peut en trouver la raison dans la multiplicité des mariages, dans l'impuissance de faire fructifier les petites économies, dans les tristes circonstances qui ont pesé sur l'Europe vers la fin du siècle passé, et qui ont rendu très-difficile aux familles le placement de leur argent sur les fonds publics ; enfin dans les incendies continuels qui les ont ruinées presque entièrement.

Les Francs de Péra qui ambitionnent les emplois publics, s'adonnent à l'étude des langues orientales, dans lesqeulles ils font des progrès remarquables. On compte même, parmi eux, plusieurs célébrités qui en science rivaliseraient avec les hommes les plus éminents de

l'Europe, s'il leur plaisait de poursuivre leurs travaux.

Les Francs, qui ont été longtemps privés d'établissements convenables pour faire élever leurs enfants dans les sciences et dans les lettres, trouvent maintenant dans le collége fondé par les Révérends pères Lazaristes un moyen sûr, facile et peu dispendieux de les instruire.

A cet établissement, est attachée une école succursale où les enfants des prolétaires et les pauvres apprennent les premiers éléments, la lecture, l'écriture et le calcul.

Cette nation a aussi beaucoup d'institutions philanthropiques, des hôpitaux pour les pestiférés et les marins malades; des maisons de secours et des couvents où il y a des écoles et de petites bibliothèques publiques.

Les incendies et la peste rendent presque impossible l'existence de collections scientifiques qui seraient pourtant de la plus grande utilité dans un pays où, à chaque pas, on trouve des souvenirs historiques qui remontent à la plus haute antiquité.

Il arrive rarement que les familles des Francs attachées aux légations abandonnent Constantinople qu'elles regardent comme une seconde patrie; mais celles qui font le commerce fixent ordinairement leurs demeures là où elles ont leurs comptoirs et leurs bazars. Si une de ces familles est frappée de quelques revers, elle se relève difficilement, et ne tarde pas à se perdre dans la masse des populations grecques ou arméniennes.

Les Francs de Péra aiment la société, bien qu'une retenue un peu outrée les tienne souvent éloignés les uns des autres.

Comme il n'y a pas à Constantinople de bons professeurs de musique on y trouve bien peu de personnes qui cultivent cet art. Les peintres n'y séjournent qu'accidentellement. La peste, qui joue un sinistre rôle à Constantinople, effraye à juste titre les professions libérales, qui préfèrent les pays où ce danger n'est pas à craindre.

La religion des Francs est la religion catholique romaine; cette religion compte sept églises et plusieurs chapelles dans la campagne. Le nombre des protestants est tellement borné qu'ils n'ont même pas de pasteurs.

On peut s'imaginer ce que deviendrait ce groupe de chrétiens si la civilisation prenait un rapide développement en Turquie; les Francs y gagneraient une garantie suffisante de sûreté, et l'avantage resterait aux Turcs. Mais ceux-ci ne comprennent qu'assez imparfaitement ce qui doit les guider dans la voie de la civilisation; il est à craindre pour eux-mêmes qu'ayant commencé tard à y entrer, ils ne se trouvent toujours en arrière des nations européennes, lesquelles les distanceront toujours de toute la hauteur d'une civilisation acquise par des labeurs infinis, et que chaque heure voit s'agrandir.

Quant aux Grecs et aux Arméniens, l'époque où ils ne formeront qu'une seule nation avec les Musulmans est tellement éloignée, qu'il faut la confondre avec celle où l'Asie dominée par l'Europe sera absorbée par cette dernière. Alors tout ce que l'Asie renferme en elle de traditionnel fécondera ce que l'Europe aura perdu de forces morales au dehors. L'activité occidentale est un des leviers puissants que Dieu emploie pour tirer l'immobile Orient du repos

où il s'endort ; remué par elle, il la fécondera à son tour, et le jour de cet échange de forces entendra sonner l'heure d'une vie nouvelle pour le monde.

CHAPITRE IV.

MAHMOUD II.

Cette biographie est de la plus haute importance, car sans secours extérieurs et malgré l'éloignement absolu de la société, Mahmoud II a pu, avec la seule puissance de son génie, arriver à occuper sur la scène du monde une place éminente, au moment même où les hommes et les événements en Europe étaient extraordinaires.

Dans la sphère des arts, la vie solitaire, la méditation continuelle et la séparation complète du monde, peuvent donner souvent aux œuvres des hommes une teinte d'originalité puissante qui étonne et surprend. Il n'en est pas ainsi dans la sphère politique.

La méditation est sans contredit une nécessité impérieuse pour concentrer tous les éléments qui doivent lui servir. Un livre se médite dans le silence; il s'élabore dans la solitude. Les ouvrages d'une bibliothèque rassemblés sous la main de l'écrivain le dispensent d'aller au dehors chercher des inspirations; mais pour l'homme politique, auquel la direction d'une société est échue, il faut qu'il la voie de ses yeux, qu'il en palpe lui-même les besoins. Non-seulement il doit avoir l'instruction des hommes les plus distingués, mais, de plus, il faut qu'intuitivement il sache les hommes de son temps par cœur; son rôle veut donc qu'il réunisse les deux faces du génie.

La science politique est de nos jours la science la plus complète: tout se résume en elle; son horizon embrasse tout; tout aboutit au cabinet de l'homme d'Etat ou dans l'enceinte des parlements.

Ce n'est plus, comme aux temps primitifs, dans le mystère des délibérations d'un corps sacerdotal que se traduisent les idées de gouvernement; ce n'est plus, comme dans les temps antérieurs à ceux-ci, que quelques chefs de peuples ont le privilége de diriger la société selon leurs aspirations: non, aujourd'hui, les questions de religion, d'agriculture, d'industrie, de science et d'art sont sorties du sanctuaire, des conseils de quelques souverains, de l'interprétation de quelques aristocraties, pour tomber dans le domaine public, qui s'en est saisi et qui s'en est divisé le travail, représentant ainsi toutes les spécialités politiques, sans lesquelles aucune société ne peut fonctionner selon l'ordre de la civilisation qui régit nos

idées et nos mœurs. Au fur et à mesure que les idées se répandirent au sein des masses, et que les instruments du travail se perfectionnèrent, celles-ci entrèrent petit à petit, à travers des siècles, par des souffrances infinies et en accumulant des travaux immenses les uns sur les autres, dans l'action gouvernementale, jusqu'à ce que réunissant les lumières, la richesse, le travail et la majorité, elles devinrent le seul levier des gouvernements. L'homme politique, s'il ne possède pas scientifiquement tout le savoir humain, ce qui est impossible, doit donc avoir la connaissance des hommes qu'il fait mouvoir et des choses sur lesquelles son action s'exerce.

Un gouvernement, si despotique qu'il soit, ne peut oublier aujourd'hui ce que possède de puissance le peuple qu'il gouverne. Si arriéré que soit ce peuple dans la civilisation, il est pourtant bien loin de ce qu'il était il y a seulement un siècle. Malgré le gouvernement, les idées générales se respirent comme les atomes imperceptibles que l'air renferme. Il est donc de son intérêt le mieux entendu de les comprendre et de les diriger avec circonspection ; et il faut les appliquer, sans quoi elles l'immolent ; car si les idées ne se tuent point par le canon, comme dit Diderot, elles ont néamoins le dessus sur toutes les réticences qui cherchent à arrêter leur développement dans le monde. Leur gestation demande des années, des siècles, comme les grandes et fortes choses que la nature crée. L'impatience de l'homme s'irrite souvent de en développement si long, et, comme il ne peut en précipiter le terme selon ses désirs, il cherche à le nier,

à le détruire. Mais que sont les efforts individuels devant la marche progressive que Dieu nous impose? De même qu'un ouvrier attaché à la construction d'un immense édifice, dont il ne comprend qu'imparfaitement le plan, s'irrite d'apporter chaque jour sa pierre sans voir en quoi ses travaux sont utiles, parce que l'édifice, dans toute sa splendeur, ne lui a pas révélé sa grandiose harmonie; de même l'homme individuel, dans les travaux humains, s'irrite de ne pas savoir à quelle fin il est assujéti. Qu'importe encore une fois cette faiblesse de l'individu dans le travail général de la civilisation? il se poursuit sans relâche : ici abandonné, là poussé avec ardeur. L'Asie, après ses longs labeurs, se repose comme une terre que la charrue a trop remuée. L'Occident s'agite, marche comme une terre dans toute la vigueur d'une végétation nouvelle. Ce qui semble ne plus produire est peut-être à la veille d'une floraison luxuriante, et ce qui nous apparaît en pleine vigueur a peut-être déjà besoin d'un sommeil régénérateur.

Le grand mérite de Mahmoud II est d'avoir compris le mouvement intellectuel qui l'entourait. Ses réformes ont pu ne pas toujours être parfaitement appliquées; elles ont pu quelquefois marcher à contre-sens du but qu'il se proposait d'atteindre; mais certainement il se montra bien supérieur au *statu quo* de la civilisation turque. — Cette civilisation est fatalement destinée à périr, parce qu'elle repose sur la plus grande des erreurs humaines, la stabilité aveugle du fanatique. Mais ce que fit Mahmoud pour la relever accuse toute la puissance d'un esprit

d'élite à la recherche de tous les moyens capables d'en retarder la mort.

Au milieu du sérail s'élèvent douze pavillons où la sombre étiquette de la cour ottomane renferme les princes que leur destinée peut appeler un jour à monter sur le trône. Les princes ainsi séquestrés portent le nom de *Chah Iades*.

Le silence veille constamment à la garde de ces prisons dorées, d'où les *Chah Iades* ne sortent que lorsqu'ils doivent rendre visite au sultan. Mahmoud resta enfermé vingt-trois ans dans une de ces cages. Là, guidé par son esprit entreprenant et ne pouvant s'accommoder de la contrainte à laquelle il était condamné, il chercha à chasser ses ennuis en s'occupant des études auxquelles les autres princes n'avaient jamais pensé.

La religion ordonne aux enfants du sultan de choisir pour leur distraction un art mécanique; malgré cette prescription, Mahmoud tourna toute son attention vers les livres qu'on lui donnait et qui traitaient de matières différentes. Pour mieux les comprendre et les posséder, il les copiait avec beaucoup de soin. L'étude prolongée et assidue des mêmes matières contribua beaucoup à donner une direction ferme et profonde aux idées de ce prince. En effet, un petit nombre d'ouvrages qu'on médite est bien plus profitable qu'une lecture universelle qui apporte souvent dans les idées plus de confusion que de lumière.

Poésie, histoire, lois et mœurs furent les matières que Mahmoud étudia de préférence et qu'il médita profondément. Le silence de la retraite servit efficacement le travail

intérieur de la réflexion chez Mahmoud, et probablement cette jeune intelligence se serait laissée aller tranquillement à la seule étude des lettres et de l'histoire si rien ne fût venu brusquement donner cours à ce qui sourdait en lui de viril et d'ambitieux.

Un jour, en mai 1807, au milieu de l'étude, un bruit inattendu, terrible, vient troubler le cours pacifique de ses pensées. Des cris de détresse, des gémissements prolongés, interrompus de temps à autre par le bruit du canon, lui apprennent que le corps des janissaires, à la suite d'une nouvelle révolte, venait de déposer le sultan Sélim-Kan, son cousin, et d'élever au trône son frère Mustapha. Ce même jour, le souverain détrôné abritait sa grandeur déchue dans le pavillon voisin.

La sensation que ressentit Mahmoud de cet événement fut profonde. Un nouveau monde s'ouvrait devant lui, et ses instincts comprimés par la politique du sérail se redressèrent de toute leur hauteur; Sélim près de lui! hier son souverain, aujourd'hui son égal et son compagnon de captivité!... Il n'en fallait pas tant pour que Mahmoud comprît la nécessité, dans l'intérêt du rôle qu'il pourrait jouer un jour, de se lier avec un homme qui était à même de l'instruire sur la pratique gouvernementale, pratique dont il n'avait que des idées imparfaites, et qu'au sérail on cache toujours aux princes dans la crainte, de les voir tramer des intrigues et des conspirations. Mahmoud devint donc l'ami du malheureux Sélim, il trouvait en lui la personne à laquelle il pouvait confier toutes les idées de réformes que lui suggérait cette terrible chute. Sélim avait

besoin d'un vengeur, et Mahmoud était homme à ne reculer devant aucun obstacle pour arriver à son but. Sélim mieux que personne pouvait l'instruire et le diriger. Ces deux hommes, qu'un hasard mettait ainsi en contact, se rendirent mutuellement service : l'ancien sultan Sélim apprenait à Mahmoud comment on pouvait régner, Mahmoud promettait à Sélim de le venger une fois monté sur le trône. Sélim caressait la jeune ambition de Mahmoud en lui montrant le pouvoir comme prix de ses efforts, et dans cette pensée le conduisait pas à pas dans le labyrinthe de toutes les intrigues gouvernementales.

Rien ne pouvait mieux servir Mahmoud que les entretiens de Sélim. Le pouvoir était là devant lui, qui, n'ayant plus à craindre de tomber, n'ayant plus à se faire redouter, n'ayant plus autour de lui ses envieux, ses courtisans et ses ennemis extérieurs, n'hésitait pas à confesser ses fautes. Quelle merveilleuse circonstance mettait à côté de ce jeune lionceau un souverain déchu pour lui montrer les voies du trône.

Mais, tandis que les deux cousins dirigeaient toute leur attention sur le passé sans prévoir ce que l'avenir leur préparait, le pacha de Moutchouck, le vaillant Bairactar, s'étant proposé de rétablir sur le trône Sélim, avait rassemblé sous les murs de Constantinople une armée de huit mille hommes, et il était parvenu, par sa fermeté et sa valeur, à enfoncer les portes du sérail pour venir au secours du sultan détrôné.

Avant pourtant que les portes du sérail fussent enfoncées, Mustapha, informé qu'on venait de proclamer sa

chute, ordonna à un peloton d'eunuques de tuer Sélim, ce qu'ils firent sous les yeux de son cousin Mahmoud.

Les assassins de Sélim étaient sur le point de diriger leurs poignards contre Mahmoud lui-même quand Bairactar entra comme la foudre dans le pavillon. A la vue du cadavre il ne resta pas longtemps indécis; il fallait qu'il trouvât un souverain pour le sauver d'une insurrection qui n'aurait point tardé à se tourner contre lui. Sélim mort, Mahmoud vivant miraculeusement par son arrivée devait être le souverain et le sultan de son choix, il le fut instantanément.

Mahmoud, âgé à peine de vingt-quatre ans, dépourvu tout-à-fait de connaissances pratiques, sans avoir jamais connu les hommes ni les choses, nouveau dans l'art de commander, se trouva tout-à-coup placé à la tête des affaires de son pays, et cela dans le moment le plus périlleux. L'empire était engagé au dehors dans une guerre avec la Russie et au dedans avec une milice qui disposait du trône par l'assassinat et l'insurrection; le trésor était épuisé, la rébellion en permanence dans presque tous les pachaliks, les généraux soudoyés par l'ennemi, l'armée inepte et sans discipline, les populations frappées par les impôts les plus lourds, et le commerce paralysé par tous ces maux. Debout sur le bord de cet abîme Mahmoud en mesura les profondeurs et se promit de le combler.

Assez hardi pour ne point s'effrayer des difficultés, assez prudent pour ne rien laisser au hasard, il se défia de ses ministres, et ne les consulta que pour les dérouter sur ses projets. Ne voulant rien laisser percer des desseins qu'il

avait la ferme intention d'accomplir, il mit une subtilite infinie à échapper à toutes les ambitions qui cherchaient à le circonvenir. Par certains actes, il donna à penser aux populations qu'il les relèverait de leurs maux si son pouvoir n'était pas toujours à la veille d'être renversé. Par une certaine docilité, au sein de son conseil, il satisfit les grands de l'Empire sans permettre à aucun d'eux de dominer les autres.

Cette politique d'équilibre, de ruse, de marches et de contre-marches, était la seule à suivre. Porté au pouvoir à la suite d'un meurtre, par une insurrection militaire, il pouvait en descendre violemment comme son prédécesseur et payer de sa vie l'honneur d'avoir un moment tenu dans ses mains les rênes de l'état. Il avait sous les yeux, dans les pavillons du sérail, les princes que les révoltés savent toujours aller prendre pour donner un semblant de légitimité à leur rébellion. N'ayant que des ennemis autour de lui, mal défendu par un peuple inerte et indifférent au maître qu'on lui imposait, Mahmoud ne compta que sur son énergie.

Ceux qui ne veulent pas reconnaître le génie de Mahmoud ne considèrent pas tous les obstacles qu'eut à surmonter ce sultan pour arriver à la régénération de l'empire ottoman et à la consolidation du pouvoir souverain à Constantinople. Au milieu de pareilles circonstances pour atteindre à ce but, il faut être plus qu'un homme de talent.

Assurément, si l'on regarde les actes de Mahmoud au point de vue de nos idées, ils révoltent et font frémir. Le massacre des janissaires, la mort de son frère Mustapha,

sont des moyens de salut public qui, heureusement en Europe et parmi les grandes nations civilisées, ne pourraient être adoptés sans qu'un cri général d'indignation ne les poursuivît d'imprécations; mais en Turquie ils étaient excusables et légitimes même. Les Janissaires n'étaient plus qu'un corps constamment hostile à la sûreté et à l'existence de l'empire. Ils n'en défendaient même plus les frontières. Mustapha, s'il eût réussi, eût indubitablement fait étrangler Mahmoud.

C'est pour les souverains une nécessité impérieuse, fatale en Turquie, comme en Asie, de frapper de mort les membres de leur famille qui sortent de l'obscurité dans laquelle on exige qu'ils passent leur vie entière: à Constantinople surtout, tant que les Janissaires disposèrent du trône, un souverain était forcé de condamner à mourir celui de ses parents qui ne pouvait sortir du sérail sans usurper le trône.

Dans la résolution de régénérer son empire, d'arracher le gouvernement aux ambitions des pachas qui trouvaient toujours les Janissaires pour les appuyer à prix d'or, de le défendre contre les étrangers et surtout contre les russes, ce n'est qu'après avoir sondé la cause du mal et s'être convaincu que l'instabilité du pouvoir suprême était le fait de l'autorité absolue qu'avaient prise les Janissaires à Constantinople, que Mahmoud résolut la mort de ces derniers. Ce projet demandait de la maturité, du ménagement et une dissimulation capable de dépister toutes les intrigues, toutes les trahisons et tous les complots. Il sembla ajourner toute velléité de réformes, et surtout celle

de vouloir organiser l'armée sur un nouveau plan. Au contraire, pour capter entièrement la confiance des Janissaires, il déclara d'abord qu'il comptait sur eux seuls comme sur le plus ferme appui de son empire.

Il lui fallut donc agir avec la plus grande précaution. Il débuta dans ses réformes, en faisant semblant de restaurer plutôt que de détruire. Il ordonna l'exacte et scrupuleuse observance de tous les réglements qui regardaient le corps des janissaires ; et, pour donner à ces ordres une couleur qui cachât ses intentions secrètes, il s'abrita derrière le grand nom de Soliman-le-Magnifique, en mettant en vigueur les règlements de ce prince, que sa valeur avait rendu si redoutable aux nations chrétiennes.

Un tel commencement ne pouvait être plus prudent ni plus ingénieux, et cependant les janissaires, habitués depuis un siècle à tous les abus, ne virent pas de bon œil le retour à l'ancienne discipline. Il faut ajouter aussi que Bairactar, élevé par la reconnaissance du nouveau sultan à la place éminente de grand-visir et chargé, en conséquence, de faire respecter aux janissaires les statuts de Soliman, oubliant la modération qui lui avait été tant recommandée par Mahmoud, compromit l'existence et le pouvoir de son maître par une telle rigueur qu'une nouvelle insurrection éclata. Celui-ci, menacé à son tour de retourner à la solitude des pavillons, prit immédiatement son parti.

Le frère de Mahmoud, Mustapha, renfermé dans son pavillon, put entendre les cris de ses partisans qui voulaient le rappeler au trône, et apprendre que Bairactar,

l'agent principal de sa ruine, avait péri brûlé dans son palais. Énivré par la pensée d'avoir été ainsi vengé, et presque sûr de reconquérir le pouvoir, il cherchait les moyens de se débarrasser de Mahmoud et de rester ainsi le seul membre de la famille impériale.

Mais si Mustapha s'abandonnait à ces espérances audacieuses, Mahmoud, de son côté, faisait la réflexion que la mort de Mustapha pouvait seule assurer sa vie et sa puissance. C'était vraiment le cas de dire : *Vita Karoli, mors Corradini, Vita Corradini, mors Karoli.* — Le dénouement ne pouvait être long. Au milieu donc de la révolte, des eunuques pénétrèrent dans la tente de Mustapha, et l'étranglèrent ainsi qu'ils avaient fait de Sélim.

Mustapha mort, les janissaires se virent dans la nécessité de laisser vivre Mahmoud, qui, de son côté, feignit d'abandonner toute pensée de réforme.

Les troubles apaisés, Mahmoud, afin de ne plus réveiller dans les Janissaires la moindre crainte et la moindre alarme, s'occupa, pendant quatre années, des relations extérieures et de la guerre avec la Russie.

L'insubordination des soldats et la trahison des officiers, rendant presque impossible la victoire à Ahmed-Pacha qui avait le commandement de l'armée, le sultan conçut l'idée d'une refonte entière de ses troupes. Après le traité de Bukarest, si humiliant pour la gloire de la Porte, si préjudiciable aux intérêts de l'empire, Mahmoud recomposa les fragments épars de son pouvoir. Les gouverneurs de la Romélie, le bey d'Egypte, les pachas de Bagdad et de Damas furent tous amenés à l'obéissance. La Servie

fut reconquise avec la paix, la Bosnie respira, et le territoire sacré de la Mecque et de Médine ne fut plus profané par les souillures et les cruautés des Vahabites. — C'est ainsi que Mahmoud, loin de se laisser abattre par les revers de la guerre extérieure, les utilisa au contraire pour faire des changements qui, en pleine prospérité, eussent semé l'alarme et réveillé l'insurrection. Mais, dans un temps de calamité, chacun comprenait enfin la nécessité de ces réformes actives, vigoureuses, sans lesquelles on était conduit infailliblement à une guerre civile et à l'envahissement des frontières et même de Constantinople par les russes.

Mahmoud, en ramenant à l'obéissance les grands pachas, abattit la féodalité dans son empire. — La destruction des Deré-Beys, qui occupaient la meilleure partie de la Turquie asiatique, et qui en dévoraient les revenus les plus considérables, lui demanda l'effort de toute sa volonté.

Tantôt ce fut la ruse, tantôt la force qu'il invoqua à son aide : dissimulant ici, là osant tout, partout actif, partout présent, jamais il ne se lassa d'agir. — Après avoir éloigné les Deré-Beys de leurs siéges, il les dépouille peu à peu de tout pouvoir et de toute influence. Plusieurs se refusent de passer en Europe, mais il les y contraint par la force ou la ruse. Le bey de Smyrne Kialib-Zadé, invité à bord du vaisseau amiral, s'aperçoit, quand il s'y attend le moins, que l'ancre vient d'être levée et qu'on fait voile pour Constantinople, où le pacha Kozrew avait ordre de le conduire. Il fut indulgent pour le seul Yousouf-Pacha

de Seres, et le maintint en place en souvenir des services signalés qu'il avait rendus dans la guerre.

L'abolition des Deré-Bey est le premier coup d'état par lequel Mahmoud débuta dans la réforme de la vieille monarchie turque, et il témoigne de la profonde intelligence et de la fermeté de ce souverain. Les Deré-Bey ayant été anéantis, et la mort ayant frappé Ali-Pacha de Janina, il ne restait que la puissance du Pacha d'Egypte Méhemet-Ali, qui était, à l'égard de Mahmoud, ce que le duc de Bourgogne fut à l'égard de Louis XI.

Entre ce premier coup d'état et celui qui plus tard devait exciter la surprise de l'Europe entière et raffermir l'autorité du trône ottoman, l'histoire rapporte l'événement de la révolution grecque soutenue par la Russie. Cette puissance ne manqua pas, par ses intrigues, d'apporter de forts obstacles à l'esprit radicalement réformateur de Mahmoud. Le succès de cette insurrection et les embarras qu'elle lui causa permit à la Russie de ne plus déguiser ses intentions d'envahissement; elle fit connaître qu'à la première occasion elle chercherait un prétexte pour détruire le traité de Bucharest. Mahmoud comprit que le temps pressait et qu'il fallait définitivement songer à créer une armée qui devînt le veritable soutien de l'empire.

Le 16 juin 1826, il donna à Constantinople le spectacle le plus horrible que cette ville ait jamais vu. La grande porte de l'*Atmaidan* (marché aux chevaux), où s'élevaient les édifices destinés comme caserne à cent quarante odlas des Janissaires, fut enfoncée à coups de canon, et des

fusées à la congrève éclatèrent ardentes comme des comètes de feu dans les chambrées de l'Odjak, portant avec la flamme qu'elles récelaient le désordre et le désespoir à sa plus haute limite. Les Janissaires, entourés par le feu, par le canon, par la fusillade, poussant des cris épouvantables, bondissant sur leurs chevaux, les uns en armes, les autres presque nus, périrent tous, sans qu'il fùt possible qu'un seul échappât à ce carnage.

Quelque prompt et, en apparence, facile qu'ait été la chute, ou pour mieux dire, l'anéantissement des Janissaires ne saurait imaginer quelle vigueur le sultan dut mettre en œuvre pour détruire d'un seul coup et en une seule journée ces rebelles indomptables qui, depuis deux siècles, disposaient du sort de l'empire.

Ce châtiment sans exemple, cette sévérité implacable, ne rencontrèrent à Constantinople que l'assentiment général ; partout des cris de joie et d'enthousiasme acclamèrent la destruction de l'Odjak, dont le nom même fut à jamais proscrit. Après ce coup d'état qui fut comme l'application du feu sur la plaie gangrenée, et après la suppression des corps de cavalerie, Mahmoud usa de son pouvoir alors sans contrôle, en opérant toutes les réformes qu'il méditait depuis dix-huit ans.

Il commença avant tout par instituer une garde impériale qui devait remplacer les janissaires, et qu'il composa de jeunes gens, comme étant plus disposés à embrasser les institutions nouvelles qu'à s'accommoder des anciennes.

Il prit à sa solde des instituteurs européens pour ins-

truire sa nouvelle armée dans toutes les manœuvres de la tactique moderne. Cette armée, à l'imitation de l'armée française, fut divisée en colonnes, en brigades, et placée sous la direction de lieutenants généraux et de maréchaux de camp.

Si la paix eût continué quelque temps encore, il est certain que le gouvernement turc aurait pu achever entièrement la réforme de l'armée ; car c'était sur sa discipline, son administration et sa valeur que l'empire ottoman reposait. Mais il n'entrait pas dans les projets de la Russie que la Turquie arrivât jamais à lutter sur les champs de bataille avec les moyens et la tactique militaires qu'elle employait. La Russie fit donc tous ses efforts pour arrêter Mahmoud dès son début.

Il ne faut pourtant pas juger les réformes de Mahmoud par les résultats qu'elles donnèrent sous son règne. Elles ne réussirent qu'à demi, constamment entravées par des obstacles sans nombre, et qui eussent fatigué une volonté moins généreuse et un courage moins ferme que sa volonté et son courage. Pour trouver la cause des embarras de Mahmoud, il faut remonter au 20 octobre 1827, lorsque les trois amiraux, sir Codrington, le comte de Rigny et le comte Heyden, incendièrent la flotte turque dans le port de Navarin, sous prétexte qu'on avait violé le blocus établi par les trois puissances qui avaient interposé leur médiation dans le différend entre la Grèce et la Turquie. Un historien n'a point craint d'appeler cette attaque des trois puissances un assassinat prémédité. Reiss Effendi, lorsque les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie lui

annoncèrent la désastreuse nouvelle, tout en l'assurant de l'intérêt que leurs gouvernements portaient à la Porte, répondit : « *C'est témoigner à un homme la plus sincère* « *amitié tout en lui brisant la tête.* »

Cet évènement fit disparaître en un seul jour le fruit de toutes les améliorations que Mahmoud avait projetées pour sa flotte. Des trésors pour la réalisation desquels on avait opéré des prodiges se trouvèrent anéantis, et de longtemps il ne sera possible à la Turquie de mettre sur pied une flotte semblable à celle que Mahmoud vit brûler, pour ainsi dire, sous ses yeux.

Après ce désastre commença la question de l'indépendance de la Morée, question dans laquelle les ministres des trois puissances insistèrent pour obtenir un territoire nécessaire à la constitution d'un royaume hellénique auquel la Turquie devait renoncer à jamais. Le refus du sultan de consentir à une pareille demande, provoqua, après quatre mois de pourparlers, une déclaration de guerre de la part de la Russie.

L'armée de Mahmoud, quoique initiée depuis peu à la tactique européenne, se couvrit néanmoins de quelque gloire, car la Russie, pour remporter sur elle une victoire complète et décisive, dut fomenter des troubles, des insurrections et des désordres dans la Bulgarie et la Thrace.

La paix d'Andrinople fut l'évènement le plus désastreux pour Mahmoud II, qui dut céder à son heureux rival plus de deux cents lieues de côtes, livrer Anapa, la clef de la Circassie, accorder l'expulsion des Musulmans des principautés de la Moldavie et de la Valachie, établir une qua-

rantaine permanente entre ces deux pays, et enfin diminuer les impôts de douane payés à la Turquie par le pavillon russe.

Après en avoir terminé d'une si déplorable manière avec cet ennemi, il se vit menacé par le pacha d'Egypte qui, après avoir envahi la Syrie, se disposait à assiéger Constantinople. La Russie, voyant avec regret les progrès rapides du vice-roi d'Egypte, proposa au sultan sa protection et son amitié. L'espérance d'être secouru par la France et l'Angleterre, le tint quelque temps en balance; mais enfin, voyant que ces secours ne lui venaient pas, il se trouva forcé d'invoquer l'appui du bras qui venait de le frapper, et signa le traité d'Unkiar-Iskelessi, qui ne lui donna qu'une paix éphémère, une alliance suspecte, et porta un coup funeste à la dignité et aux intérêts de l'empire, en livrant à la Russie des avantages et des priviléges nouveaux. Mehemet-Ali se refusa encore à payer ses tributs, et reprit son allure menaçante devant son souverain. Mahmoud redoubla d'efforts pour réduire son vassal rebelle à l'obéissance; mais la mort vint lui épargner le triste spectacle de la perte de la bataille de Nézib.

En résumant ici tout ce que je viens de dire sur la vie de cet homme remarquable, trois choses doivent le faire regarder comme un des plus célèbres souverains qui aient gouverné la Turquie. Il est vrai que sous son règne l'étendard du prophète ne se montra pas aux populations sanglant et redoutable, comme il le fit dans les moments où l'Europe terrifiée se liguait tout entière pour le repousser; il est vrai que cet étendard, au contraire, fut obligé de re-

culer; mais que pouvait Mahmoud avec une armée comme celle qu'il trouva en montant sur le trône contre les armées européennes, aguerries, depuis quatre-vingt-dix ans, par le bruit du canon qui, des bords du Nil à la Vistule, n'avait cessé de se faire entendre? Le seul parti qu'il eût à prendre était moins de gagner des batailles sans but, que de préparer les moyens par lesquels il pouvait les éviter, ou s'en assurer le succès. Trois choses étaient à faire pour que ce résultat fût possible: ramener l'unité du commandement dans les mains du sultan en supprimant les *Derè-Bey*, qui représentaient dans l'empire la féodalité sous la forme la plus inique et la plus brutale; affermir, consolider le pouvoir suprême en détruisant les janissaires, maintenir enfin l'intégrité du territoire en amenant la soumission de l'Albanie.

Il est certain que Mahmoud, secondé par une fortune égale à son génie et à l'énergie de sa volonté, n'eût pas toujours éprouvé les revers qui sont venu l'atteindre. Il était trop supérieur à ses conseillers pour être compris par eux. Il renversa trop d'abus pour que ces abus ne se redressassent pas, à une heure donnée, contre lui; la position qu'occupe le siége de son empire est une position trop nécessaire à l'Occident pour que Mahmoud ait pu, avec les misérables ressources qu'il trouva, tenir contre les puissances européennes, la Russie, la France et l'Angleterre réunies contre lui. Il est des choses impossibles à faire, et Mahmoud se trouva toute sa vie en présence d'impossibilités.

Unissant les idées occidentales aux mœurs de l'Orient,

il voulut fondre ces deux éléments en un seul, et tout son génie s'appliqua à conclure ce difficile mariage.

Ses successeurs seront-ils assez heureux pour réaliser cette œuvre, la plus étonnante, peut-être, à laquelle il sera donné au monde moderne d'assister? Nul ne sait. Si d'un côté, la Porte a besoin de suivre le progrès de la civilisation occidentale; de l'autre, toute réforme des vieux abus sape le mahométisme dans ses fondements, et la désarme de tout ce fanatisme qui fait sa puissance inébranlable. L'immobilité hâte sa chute; le progrès la met à la remorque des autres; elle est impuissante à lutter avec avantage contre les efforts de la Russie, dont le gouvernement, bien plus oriental qu'occidental, ne peut se trouver dans son élément que par delà le Bosphore. D'une part, la Turquie appelle les idées de l'Europe pour se maintenir; de l'autre, sa religion repousse ces mêmes idées. Quand on étudie l'histoire de l'humanité, tout ce que contient à première vue le progrès matériel, disparaît pour faire place aux questions religieuses, les seules qui renferment les idées morales, métaphysiques, philosophiques qui soutiennent l'homme dans l'ordre élevé de la création où Dieu l'a placé. Le schisme de Mahomet pèse aujourd'hui de tout son poids sur les populations qu'il a élevées depuis des siècles. Quelle ne serait pas aujourd'hui la puissance d'une population catholique comme l'Italie ou la France, par exemple, sur les bords du Bosphore à Constantinople!

Le portrait de Mahmoud est difficile à tracer. Dans la vie publique, Mahmoud est un homme de notre civilisation; dans la vie intérieure et domestique, nos mœurs le re-

poussent. Il y a dans cet homme deux personnes qui forment contraste : le souverain qui ne néglige rien pour relever la puissance de la nation qu'il gouverne ; le sultan qui s'abandonne avec intempérance aux femmes et à tous les excès de la volupté orientale.

Pour donner une idée de l'esprit de vengeance, qu'il avait de commun avec tous les princes orientaux, je rappellerai ici qu'après l'affaire de Navarin il eût fait massacrer tous les chrétiens de son empire, si le serasker ne lui avait montré tout ce qu'une pareille action aurait soulevé d'indignation, de colère et de vengeance.

Il unissait aux plus folles extrâvagances, la cruauté la plus révoltante. Un banquier juif lui ayant fait un jour présent d'un kiosque magnifiquement orné, il l'accepta. Puis, réfléchissant à la valeur du don qu'on lui avait fait, il conclut que le donateur avait dû voler énormément. En conséquence, il le fit décapiter.

Néanmoins, malgré ce caractère sanguinaire qui le portait instinctivement à la cruauté, souvent la réflexion, la raison, l'intelligence le rendaient humain. Il était, par politique, tolérant envers les chrétiens, et il cédait naturellement aux impulsions généreuses qu'il éprouvait devant tout ce qui était beau et grand. Doué d'une persévérance que rien ne pouvait lasser, et qu'il portait jusqu'à l'opiniâtreté, il eût pu venir à bout de toutes les choses qu'il entreprit, si une éducation plus libre l'eût mis à même d'acquérir des connaissances plus étendues sur les hommes et sur les choses de son temps.

CHAPITRE V.

DU RÉSULTAT DES RÉFORMES DE MAHMOUD ET DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA TURQUIE.

L'armée turque fut l'objet principal de la sollicitude du sultan, mais comme il n'a pu donner une maturité suffisante à ses réformes, il ne faut pas juger l'armée turque avec la sévérité que nous mettons à juger celle des puissances continentales de l'Europe.

A l'époque du différend turco-égyptien, quand il m'était facile de connaître les choses sur les lieux mêmes de l'action, j'avoue que je ne m'étais jamais attendu à voir une armée aussi misérable.

L'armée turque est un composé d'hommes de toutes les nations, de toutes les couleurs, de toutes les tailles et de toutes les mœurs. Quant aux chefs, ce sont, en général, des hommes ignorants et incapables d'instruire des soldats. La première fois que je vis un de ces détachements, je ressentis l'impression qu'éprouva l'illustre Chevalier. Cet auteur, débarquant dans l'Asie Mineure, rencontra des troupes qu'il aurait prises d'abord pour un convoi de condamnés au bagne, si un examen plus attentif ne lui eût fait voir qu'au milieu de cette foule misérablement vêtue il se trouvait quelques hommes qui portaient des insignes de grades militaires, et si ensuite on ne l'avait informé que cette foule confuse constituait un régiment de cavalerie, avant garde de l'expédition envoyée contre Méhemet-Ali.

Un jour qu'un instructeur européen le conduisait au camp près de Térapie pour assister à la manœuvre sous les ordres d'un sous-officier prussien, il vit s'avancer un homme à demi nu, n'ayant qu'un simple pantalon de toile. Ce nouveau venu, ayant fait couper une branche d'arbre, fit le tour du bataillon, frappant indistinctement tous les rangs, et cela pour les punir de ce que la manœuvre n'allait pas au gré de l'instructeur. La bastonnade continua jusqu'à ce que le caprice de celui qui l'administrait fût à bout de forces; c'était le colonel du régiment qui corrigeait ainsi ses soldats. La même scène se reproduisait sur un autre point, avec quelques variantes; Riya-Pacha, entouré de son état-major, honorait de sa

présence une bastonnade qu'il avait ordonnée et qui ne fut suspendue que lorsque le patient succomba sous les coups. M. Chevalier s'étant informé de la faute commise par ce pauvre diable, apprit qu'il avait eu la hardiesse de demander au pacha la grâce d'être incorporé dans un autre régiment où se trouvait son père. De pareils faits peuvent donner une idée de l'organisation morale, mais non de l'état matériel des troupes, qui est pire encore. Les désordres de l'administration et l'avidité des pachas font que les soldats sont obligés de s'habiller comme ils peuvent et souvent à leurs frais. Dans l'infanterie il y en a bien peu qui aient des souliers; la plupart sont chaussés de sandales, et les nègres vont toujours nu-pieds; les cavaliers, à part le fesch (bonnet rouge), qui est de rigueur et sur lequel on ne peut transiger, s'accoutrent du reste comme ils le veulent. Il n'est pas rare de voir, devant les corps de garde de Constantinople, des soldats en faction laisser de côté leur fusil, et, assis à la manière turque, ravauder leurs bas et raccommoder leurs souliers.

Pour ce qui regarde l'instruction militaire, comme Mahmoud ne pouvait surveiller l'instruction des corps principaux de son armée, elle était abandonnée dans les provinces éloignées et à Constantinople même à toutes les interprétations de l'ignorance, de l'ineptie et de la brutalité. D'ailleurs les instructeurs militaires ayant été pris dans toutes les nations sans être réunis d'abord pour qu'ils s'entendissent sur une méthode unique, les troupes qu'on leur avait confiées furent instruites d'après des méthodes diffé-

rentes, de sorte que, lorsqu'elles étaient rassemblées pour les manœuvres de lignes, il y avait des hésitations sans nombre, des maniements d'armes qui juraient les uns avec les autres, et des commandements qui se heurtaient sur tous les points.

Ces instructeurs sont bien payés et sont tout-à-fait indépendants; mais ils n'ont pas de grades dans l'armée, ils ne peuvent y espérer aucun commandement et sont privés même de la liberté d'enseigner d'après les règles les plus généralement reçues.

Les colonels turcs, ignorants, et trop orgueilleux pour apprendre la science militaire des instructeurs chrétiens, incapables par ce fait de commander d'après la méthode suivie pour l'instruction des soldats, furent un obstacle trop sérieux pour que la réforme tant désirée par Mahmoud se réalisât aussi promptement qu'il l'eût désiré. Pourvu que le salut militaire au passage du Sultan soit bien exécuté, ces colonels se montrent satisfaits, tout le reste est jugé inutile. Dans les revues générales, pour tromper Mahmoud, qui souvent les commandait en personne, on disposait les troupes de manière que les plus petits et les plus mal habillés occupassent les rangs du milieu, tandis que le premier rang était formé de soldats d'élite qui présentaient un front suffisamment régulier. Mahmoud, en passant devant des troupes si artificieusement rangées, croyait posséder une belle et bonne armée.

L'état de la marine n'est pas plus satisfaisant. La flotte de Mahmoud, si vantée en Europe peut-être à cause de

son luxe et des peintures dont les vaisseaux sont embellis, est montée par un équipage composé de jeunes gens tout-à-fait inexpérimentés. Les chefs, par leur ignorance, compromettent très-souvent l'existence du vaisseau qui leur est confié. Aussi reçoit-on souvent la nouvelle de la perte d'un navire occasionnée par les fautes les plus impardonnables de ceux qui le commandaient. Tous les Européens qui ont navigué sur les bâtiments du Grand Seigneur s'accordent à dire que l'ignorance de la chiourme est telle qu'on ne pourrait y croire si on ne l'avait vue se traduire par des actes d'une révoltante ineptie. Quand, par exemple, un vaisseau turc est surpris par la tempête, tous les officiers se retirent pour fumer tranquillement leur pipe, et les marins fatalistes s'abritent dans leur cabine pour invoquer ensemble l'*Allah!* Sur le pont il ne reste que celui qui tient le gouvernail, et qui, avec une patience véritablement musulmane, attend que la tempête ait cessé. L'arsenal, qui est le mieux situé de tous ceux qu'on connaît, ne présente que désordre et confusion. Un fait donnera une idée de la mauvaise direction des travaux. Pour embellir le bâtiment qui devait servir au grand-seigneur pour ses promenades sur mer, on fit venir de l'Allemagne des glaces d'une grandeur peu ordinaire. Eh bien! croira-t-on que, pour décorer l'intérieur de ce bâtiment, on fit de ces glaces des milliers de morceaux propres tout au plus à une décoration kaleïdoscopique.

En comparant, ainsi que je le ferai plus tard, ces réformes avec celles de son heureux rival Méhémet-Ali,

nous verrons combien fut utile à ce dernier l'application en Egypte des réformes de Mahmoud. Ce qui était réalisable en Egypte, eu égard à son homogénéité ou à son isolement des influences européennes, ne l'était pas au même degré pour Mahmoud. Méhémet-Ali et son fils Ibrahim étaient plus militaires que le sultan, mais ils étaient moins diplomates. A Alexandrie et au Caire, Méhémet pouvait tirer un grand parti des réformes européennes; à Constantinople, Méhémet-Ali n'eût certainement pas surmonté, tout intelligent qu'il était, les obstacles que sut vaincre Mahmoud.

Les réformes introduites en Turquie ne donnèrent pas, nous l'avons vu, tous les résultats qu'en attendait Mahmoud. Au lieu de remédier au mal elles l'aggravèrent en différentes circonstances. La destruction des Janissaires, utile au point de vue politique, fut un grand vide dans l'armée, c'était le corps le plus courageux quand il abdiquait son insolence et son insubordination devant l'ennemi. L'armée nouvelle ne le remplaça pas. On ne peut même concevoir comment cette armée a pu se soutenir depuis sa réorganisation jusqu'à ce jour, avec une infanterie qui évolue à la russe, une artillerie qui manœuvre à la prussienne, une cavalerie exercée à la française, et une marine pourvue de navires américains sous les ordres d'officiers anglais, lesquels sont eux-mêmes soumis à des chefs turcs d'une inhabilité proverbiale.

La résolution prise par Mahmoud d'envoyer des jeunes gens en Europe pour faire leur éducation dans les écoles

et dans les universités a été sans doute une innovation heureuse, quoique l'effet ne correspondît pas toujours à la grandeur de l'idée. La plupart de ces jeunes gens, en revenant dans leur patrie bourrés de connaissances, ne trouvent pas les moyens de les communiquer à leurs concitoyens, ni de les employer au profit des générations nouvelles. Bien souvent aussi ils sont exposés à l'envie et à la jalousie des hommes haut placés, ce qui rend leur condition pénible, souvent même périlleuse. Aussi qu'arrive-t-il? c'est que le plus grand nombre de ces jeunes gens, n'osant compromettre leur position dans l'administration, au lieu de faire usage des connaissances qu'ils possèdent, se détournent de leur voie pour suivre leurs chefs dans leurs errements, leurs abus et leur ineptie.

Parmi ces jeunes gens, il y en a qui, forts des talents qu'ils ont acquis en Europe et de leur supériorité, n'abdiquent pas leur savoir devant l'ignorance des chefs sous la dépendance desquels ils sont placés. Cette fermeté et cette conscience de leur propre mérite les font remarquer malgré tout, et ils finissent par occuper des places importantes et même des ambassades; malheureusement ces hommes, auxquels le mérite, quoique disputé par la médiocrité, fait faire des pas rapides, sont bien rares.

Pour revenir maintenant sur la condition dans laquelle se trouve la Turquie, je remarquerai que la réforme de Mahmoud désorganisa à tel point les finances, par les dépenses et le gaspillage qu'elle occasionna, que l'alté-

ration des monnaies en fut la conséquence. Ainsi, la piastre, qui autrefois avait la valeur de deux francs, ne vaut plus aujourd'hui que vingt-cinq centimes. Dans les provinces, le système des impôts n'est basé que sur les spéculations entre les banquiers et les pachas.

Quant aux progrès matériels et au bien-être des populations, il est inutile d'en parler. Les hommes de ce pays ne comptent que par leur nombre. On ne prend pour eux aucune mesure politique. Les lois de l'humanité, qui sont observées, ne le sont que parce que Dieu en a gravé les rudiments dans la conscience de l'homme; mais de là à élever ces lois aux considérations morales qui en Europe dominent les codes politiques, il y a un abîme que jamais le mahométisme ne comblera.

Tandis qu'on fait élever sur le rivage du Bosphore un trentième palais pour le sultan, on voit encore l'intérieur de Constantinople aussi mal pavé, aussi mal assaini qu'il l'était il y a un siècle. Tout porte dans ce pays le cachet de l'indifférence et d'une paresse qui semble fière d'apparaître dans toute sa nudité aux yeux de l'étranger. Les frontières sont sans garnisons, les forteresses tombent en ruines; tout donne à croire que la Turquie ne peut se maintenir que par l'accord des puissances européennes à défendre son territoire contre les dangers d'une invasion particulière.

CHAPITRE VI

DES HOMMES DISTINGUÉS PLACÉS PAR MAHMOUD A LA TÊTE DU GOUVERNEMENT.

Les deux premiers personnages politiques de la Turquie sont le Grand-Visir et le Cheick-ul-Islam. Le premier préside le conseil des ministres, l'autre est l'organe suprême de la religion et de la loi de Mahomet.

Mahmoud a élevé deux fois Reuf-Pacha à la dignité éminente de Grand-Visir. Il est à la tête du petit nombre de ces hommes d'élite qui font exception à l'ignorance où croupissent la plupart des pachas. Reuf-Pacha était un personnage des plus distingués; il réunissait en lui deux

qualités qu'on rencontre rarement ensemble. Il était à la fois homme de guerre et homme de lettre. La guerre de Perse témoigne de sa valeur militaire et la confiance absolue de Mahmoud dans ses lumières atteste son érudition personnelle.

Massim-Effendi était le Cheick-ul-Islam ou Mufti de Constantinople. Il dut cette dignité moins à son mérite personnel qu'à l'influence de sa famille, qui depuis bien des années occupe les premiers emplois dans l'ordre judiciaire. Massim-Effendi, plus que tout autre, raffermit l'esprit de réforme chez Mahmoud, en lui prêtant dans les *fetvas* l'appui de la religion et de la magistrature. Opposé à l'insurrection des Janissaires, il protégea Mahmoud contre le poignard des Ulémas, et acquit ainsi la plus haute importance dans les conseils du sultan.

Mais le personnage qui exerça le plus d'influence parmi ceux qui siégeaient au divan, fut, sans aucun doute, Pertew-Pacha. Il n'était âgé que de vingt ans quand il fut chargé de la correspondance du Grand-Visir durant la guerre de 1808 contre la Russie; ses notes politiques fixèrent l'attention des cabinets russe, anglais et français par la force et la logique du style. Grâce à cette éminente qualité de diplomate, il devint ministre des affaires étrangères, et quand je me trouvais à bord de *la Guerriera*, à Constantinople, il était ministre de l'intérieur.

Ahmed-Pacha était le ministre de la marine; je l'ai vu de bien près; à cette époque, il pouvait avoir trente-cinq ans. Il avait fait son éducation parmi les pages du Sultan,

et avait acquis une certaine renommée dans la guerre de l'Albanie.

Kalil-Pacha, envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, fut un des premiers à étudier et à parler la langue française. Il se distinguait par ses manières élégantes et par l'élévation de son esprit.

Au milieu de tous ces hommes, le fameux Khousrew-Pacha, dont le caractère est tout musulman, habile en intrigues, ne méprisant aucun des moyens qui pouvaient le maintenir au pouvoir, sut toujours se conserver dans les bonnes grâces de Mahmoud. Les services qu'il rendit d'ailleurs à l'état en détruisant les feudataires de l'Asie avec une patience et une finesse sans égales, l'appelèrent naturellement à un rang distingué.

Le général en chef des gardes était Saïd-Pacha, homme de mérite, quoique inférieur à Namik-Pacha, qui; en sa qualité de général des milices impériales, dépendait du premier. On raconte qu'à Londres, l'élégance de sa figure, ses manières brillantes et la perfection avec laquelle il parlait français, fixèrent d'une manière toute spéciale l'attention du monde aristocratique. Il s'était appliqué à l'étude de la langue française avec beaucoup d'ardeur quand le Sultan ne voulut plus se servir des Grecs dans la diplomatie. Jeune encore, il s'était fait remarquer comme homme de guerre, en s'appliquant à étudier les meilleurs traités français sur l'état militaire. C'est avec ces connaissances techniques qu'il seconda les vues de Mahmoud dans les réformes de la milice. Ses services et ses connaissances le

firent élever au grade de maréchal-de-camp. Envoyé ensuite dans différentes capitales de l'Europe, avec des missions d'une haute importance, il fit, entre autres, un long séjour à Londres, en qualité d'ambassadeur. Son exemple donna aux jeunes Turcs le désir d'apprendre la langue française et les sciences qui en résultent ; et s'il vint à l'idée de Mahmoud d'en envoyer à Paris pour faire leurs études, ce fut pour avoir remarqué les services que Namik-Pacha lui avait rendus avec le secours de cette langue.

En 1840, Nouri-Effendi était ambassadeur turc à Paris ; il avait pour secrétaire Talaat-Effendi, qui possédait, au dire des hommes distingués qu'il approcha, des talents remarquables et une connaissance complète de la langue française.

Quand j'étais à Constantinople, on nomma à la place de ministre des relations étrangères, avec le titre de pacha, un jeune homme qui touchait à peine à sa trentième année, mais qui, depuis quelque temps, avait attiré l'attention du Sultan. Il s'appelait Rechid-Bey. Sorti des bureaux du Reiss, il s'était rendu célèbre à Constantinople comme poète et comme littérateur. Ses poésies n'ayant pour but que l'éloge de Mahmoud, le grand réformateur de la Turquie, il s'attira la protection immédiate de son souverain qui l'employa aussitôt dans les dicastères de la section politique des affaires étrangères. Il fut nommé ensuite chef de la même section, et cela en récompense de ses heureux succès en Grèce, où il se montra aussi bon soldat qu'il était bon poète. Nommé ambassadeur à Paris en 1836, il fit preuve dans ce poste de grandes capacités.

Lorsqu'il était ambassadeur à la cour de Vienne, Ahmed-Pacha n'avait aussi que trente ans. Il parlait et écrivait bien la langue française.

Après Pertew-Pacha, qui était l'œil droit du souverain, toute la confiance de Mahmoud reposait sur le gendre du même Pertew, Wassaf-Effendi. Ces deux hommes détruisirent entièrement l'influence du célèbre Khousrew, auquel il n'est resté qu'une honorable et splendide retraite.

Mahmoud confia les fonctions de chef du pouvoir exécutif à Nedjib-Effendi. Sous le malheureux Sélim, ce dernier avait prêté son aide aux premières tentatives de réformes militaires qui provoquèrent la révolte des Janissaires. Le fait suivant donnera une preuve de son courage et de son activité. Les Janissaires, ayant appris qu'il était l'instrument principal de la volonté de Sélim, se mutinèrent, et, dans l'intention de le tuer, environnèrent la caserne de Scutari, où il se trouvait ; mais Nedjib-Effendi, ayant fait ouvrir les battants de la porte, s'élança d'un saut de son cheval au milieu des assassins, le sabre pendu à la ceinture, et déchargea sur les premiers ses deux pistolets à bout portant. Les Janissaires, surpris de tant d'audace, lui laissèrent le temps de s'échapper non sans tirer sur lui une grêle de balles qui ne l'atteignirent pas. Depuis lors, c'est à dire en 1826, il revint à Constantinople, et sous Mahmoud il se prêta avec un zèle incroyable à l'accomplissement des réformes du souverain.

Parmi les principaux ministres du gouvernement ottoman, Assad-Effendi mérite une mention particulière

comme historiographe de Mahmoud : c'est un littérateur très distingué, et son histoire sur la destruction des Janissaires est un vrai chef-d'œuvre.

GOUVERNEMENT D'ABDUL-MÉJID.

La mort de Mahmoud, survenue au moment même où les réformes qu'il avait introduites demandaient une main ferme et virile, était le plus grand malheur qui pût frapper l'Empire ottoman. La continuation de son système, qu'il n'était plus possible d'abandonner pour revenir au régime antérieur, devait subir des interprétations fâcheuses que la grande jeunesse de son successeur, son inexpérience et la nécessité de s'abandonner à la direction des ministres de Mahmoud devaient excuser.

Il est vrai que quelques-uns des personnages éclairés dont j'ai fait mention, entourèrent le jeune Abdul-Méjid de tous les soins que leur expérience rendait précieux, et l'encouragèrent à continuer l'œuvre commencée par son père.

L'éducation qu'il avait reçue l'avait disposé à favoriser les réformes et à les étendre; mais pour atteindre ce but et pourvoir à la nécessité dans laquelle l'empire ottoman se

trouvait au sortir des tâtonnements et de l'expérimentation indécise des premières tentatives, il aurait fallu un homme d'un âge mûr, consommé dans la science des affaires publiques et formé dans une longue expérience des hommes et des choses.

Les ministres de Mahmoud, qui avaient eu le secret des inspirations de ce réformateur, pouvaient, dans un certain sens, gouverner l'empire, le jeune sultan les ayant conservés autour de lui.

Mais quelqu'habiles que pussent être les conseillers d'Abdul-Méjid, par cela même qu'ils possédaient à peu près une même autorité, les luttes, les divisions, les jalousies paralysèrent l'action du pouvoir auquel, comme loi suprême, l'unité était indispensable; et, lors même que les ministres d'Abdul-Méjid, désireux d'élever la puissance de leur maître au plus haut point, se seraient entendus pour arriver à ce résultat, la jeunesse du prince était un obstacle.

Abdul-Méjid, au sein de son conseil, ne pouvait qu'écouter sans prendre, au milieu de la discussion des affaires, une décision qui la fît cesser immédiatement ou qui fît pencher la balance en faveur de celui-ci préférablement à celui-là. Dans une monarchie constitutionnelle comme l'est celle de l'Angleterre, la couronne est un principe peu délibérant de sa nature, mais les ministres qui possèdent le pouvoir exécutif ont pour les soutenir ou les combattre l'action des chambres, de la presse, et ce grand esprit de liberté qui fait le caractère du peuple anglais. En Turquie,

où rien d'analogue n'existe, le pouvoir exécutif est toujours faible et désarmé quand il n'agit pas de lui-même. Dans ce cas, de deux choses l'une : ou il confie à une seule main la direction des affaires, ou il en prend lui-même la charge. Des ministres égaux en talent, utilisés habilement et avec discernement, peuvent faire le bien de leur pays; mais ces mêmes hommes, précisément parce qu'ils se valent les uns les autres, agitent l'État de leur ambition, quand aucune autorité supérieure ne les contient.

Le premier acte qui annonça à l'Europe qu'Abdul-Méjid avait pris les rênes du gouvernement ottoman est la publicité qu'il donna à l'*Hatti-schériff* de Gulhamé, appelé par la presse française la *Charte ottomane,* dans laquelle le sultan mettait des limites à sa puissance. Comme on le pense bien, les éloges ne manquèrent pas à Abdul-Méjid à son début, parce qu'il surpassait son père en portant les mains sur un pouvoir qui, jusqu'à lui, avait été en Orient le symbole du despotisme le plus tranché, le plus brutal dans ses actes et le plus redoutable.

C'était, à vrai dire, un évènement remarquable en Europe que de voir la Sublime Porte descendre de son pouvoir absolu et confesser hautement le désir qu'elle avait, non plus seulement d'emprunter à l'Europe des moyens matériels pour consolider matériellement son empire, mais encore de lui emprunter quelque chose de son droit politique et de son droit civil.

Ce coup d'État excita chez les esprits superficiels,

amoureux des chartes, une admiration sans bornes; suivant eux, Abdul-Méjid était le seul souverain sous le gouvernement duquel la liberté pouvait aller s'abriter.

On voulait aussi que cet acte ouvrît tout d'un coup, à deux battants, les portes à l'exploitation de toutes les industries étrangères. Constantinople devait appartenir aux beaux-arts, au commerce, à l'agriculture des grandes puissances européennes plus qu'au grand-seigneur.

Mais l'illusion tomba bien vite quand la Charte, étudiée et passée au tamis de la critique de toutes les feuilles publiques de l'Europe, montra qu'au fond elle était bien moins révolutionnaire qu'elle l'avait paru tout d'abord, et qu'en définitive c'était moins la confession d'Abdul-Méjid sur la faiblesse de la Turquie que la paraphrase des réformes entamées par son père.

Ce qu'il y eut de remarquable dans l'Hatti-schériff, ce fut la divulgation des maux qui pesaient sur la Turquie. Cette divulgation a pu être ou une grande maladresse ou une pensée dictée par une politique très-habile. Je pencherais plutôt à l'envisager sous ce dernier point de vue; car en définitive si l'état moral et matériel de la Turquie, que signalait Abdul-Méjid était inconnu aux populations chrétiennes, il n'était nullement ignoré des grands gouvernements de l'Europe. Cette franchise du sultan à apporter la lumière sur des faits peu connus des masses, lui en assura la sympathie. L'Hatti-schériff montrait en outre que la Turquie, dans l'intérêt de l'équilibre euro-

péen, devait être soutenue dans son existence politique par l'intervention de toutes les puissances occidentales.

L'Hatti-schériff n'aurait-il eu d'autre résultat que de populariser la question turque en Europe, qu'il eût été une acte de haute politique. Il importait au Divan de faire savoir que son existence ne pouvait être compromise sans qu'un ébranlement général ne s'en suivît. Du moment que la Porte est impuissante à se soutenir par elle-même, on juge que sa chûte entraînerait une guerre universelle dont les suites ne sauraient être prévues, et tous sont intéressés à la défendre. Le sultan Abdul-Méjid, en ne craignant point de montrer, comme il le fit dans sa charte, tous les endroits faibles par lesquels il pouvait être attaqué, ne s'adressait plus seulement aux cabinets, mais à l'opinion publique, dont l'assentiment pèse d'un si grand poids sur les conseils des puissances européennes.

Quant à ce qui regarde les réformes intérieures, la charte d'Abdul-Méjid n'accuse que de bonnes intentions, des vœux, des promesses, des garanties. Il eût mieux valu, à notre avis, au lieu de donner à ces intentions la forme pompeuse d'une Charte, s'entourer de personnes qui auraient pu soutenir l'ordre public, conserver aux Turcs les privilèges dont ils jouissaient, ranimer leur zèle et les placer toujours au-dessus des *rayas* qui prennent facilement le caractère des nations auxquelles ils appartiennent. Puis, au lieu de se lamenter sur les abus que les pachas commettent dans leurs pachaliks, il aurait fallu tenter de les déraciner en confiant le gouvernement des

provinces à des mains intègres. Enfin, il aurait fallu pour relever le commerce, mettre à exécution les traités commerciaux conclus avec les puissances étrangères.

L'*Hatti-schériff* trouva à Constantinople une presse qui le porta aux nues. Cela est facile à comprendre. Bon nombre d'écrivains français, qui à Paris probablement n'avaient su mettre leur imagination et leur plume au service d'aucun parti, vinrent les faire fonctionner à Constantinople au profit du gouvernement turc. Mais que pouvaient leurs écrits pour mieux engager l'Europe à favoriser le gouvernement national de l'Egypte, à empêcher que la Russie ne franchît le Bosphore, et à conserver à Constantinople le pouvoir du Divan? Rien, ou peu de chose, on l'avouera.

En somme, l'Hatti-schériff est un acte de faiblesse quant à ce qui regarde les affaires intérieures de l'empire; car il n'apporte contre les maux qu'il cause aucun remède. Pour ce qui regarde les affaires extérieures il a rendu populaire en Europe la nécessité de protéger la Turquie, et le danger qu'il y aurait à l'abandonner à sa faiblesse, en mettant à jour les funestes conséquences que sa chûte pourrait entraîner pour les intérêts des sociétés modernes.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉGYPTE

ET

LES DIFFÉRENDS TURGO-ÉGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

ALEXANDRIE.

Après être resté quelque temps à Constantinople, après avoir vu et noté tout ce qui m'avait paru digne d'intérêt, j'eus le bonheur d'obtenir de l'archiduc la permission de faire partie de l'expédition d'Egypte. Nous nous embarquâmes sur un bâtiment à vapeur anglais en partance pour Alexandrie.

Quelques jours d'une heureuse traversée nous suffirent pour arriver à cette ville. Du bord du vaisseau, le voyageur chercherait en vain à découvrir où elle est située ;

il n'aperçoit qu'une longue plage, et le seul aspect de la colonne de Pompée, qui s'élance isolée vers le ciel, lui apprend qu'Alexandrie est là.

Le Nil, qui forme à Alexandrie un large canal, baigne de ses eaux les terrains environnants de la ville, et va ensuite se perdre inaperçu dans la Méditerranée, après avoir cotoyé les murs de la résidence d'Ali-Pacha.

Cette antique cité, fille d'Alexandre, s'était accrue au point d'exciter la jalousie de Rome; elle était sans contredit la deuxième ville du monde; elle renfermait, dit-on, au septième siècle, dans une enceinte d'environ quatre lieues de tour, quatre cents théâtres, quatre mille palais, quatre mille bains et douze mille boutiques.

L'ancienne enceinte avait été détruite par les soldats d'Amrou. Plus tard, les Arabes en avaient reconstruit une autre, qui existe encore, mais qui n'offrait à l'époque de l'invasion française en 1798 qu'un assemblage de chaumières sans importance.

Mais il s'était élevé au milieu de l'ancienne ville une ville moderne, que les Turcs, les Egyptiens riches et les négociants européens habitent tous aujourd'hui. Elle s'est sensiblement accrue sous le règne de Mehemet-Ali; car, d'après les documents les plus récents, la moderne Alexandrie compte environ soixante mille habitants, sans y comprendre la garnison et les matelots. Cette population est comme jadis un mélange de Berbères, d'Egptiens, de Syriens, de Juifs, de Coptes, d'Arméniens, de Turcs, de Grecs, d'Albanais et d'Européens,

Parmi les monuments de l'ancienne Alexandrie, il reste encore les deux obélisques (aiguilles de Cléopâtre) élévés jadis devant le temple de César, et la colonne de Pompée. Les obélisques furent faits sous Pline, par ordre de Mesrha, sans doute le roi Mesrha-Thothmoses de la liste de Manethon, et apportés d'Héliopolis à Alexandrie.

Ils sont en granit rouge, connu sous le nom de syenite, L'un est encore debout, il a environ soixante-dix pieds de haut sur une épaisseur d'environ sept pieds à la base; l'autre est couché tout près de son piédestal en calcaire blanc; il est un peu moins haut que l'autre, mais tout aussi épais; Mehemet-Ali en a fait présent aux Anglais; mais ceux-ci pensent que ce monument, dans l'état de dégradation où il se trouve, ne vaut pas la peine d'être transporté dans leur pays. Un peu à l'est de l'endroit où se trouvent ces obélisques, on voit les restes d'une vieille tour ronde, appelée tour *romaine*. A en juger par son architecture, elle semble remonter aux Arabes.

La colonne de Pompée est auprès du nouveau port, au sud de l'enceinte actuelle. Elle se compose du chapiteau, du fût, de la base et du piédestal qui repose sur un soubassement de petits blocs réunis par du mortier : ce sont des fragments d'autres monuments plus anciens. Wilkinson a lu sur l'un de ces blocs le mot de Psamméticus II. Beaucoup de voyageurs y ont gravé leurs noms au grand détriment du monument; l'un de ces noms, tout-à-fait obscur, recouvre de lettres gigantesque l'inscription grecque qui s'y trouve. Cette colonne, qui porte impro-

prement le nom de Pompée, a été érigée en l'honneur de Dioclétien, par Publius, préfet d'Egypte, à l'occasion de la prise d'Alexandrie, qui s'était révoltée contre cet empereur, l'an 296 après Jésus-Christ.

Quelques parties de la nécropole ou des catacombes se voient encore aujourd'hui. On y remarque surtout l'architecture élégante et la symétrie des chambres; l'entablement est dans le meilleur style dorique. Pour visiter ces catacombes, on doit se munir d'une corde et d'une échelle. Leur distance du quartier franc est de près de trois milles; on peut s'y rendre par eau et par terre. Chemin faisant, on rencontre plusieurs tombeaux à fleur d'eau; d'autres sont même au-dessous du niveau de la mer, et c'est à tort qu'on leur a donné le nom de bains de Cléopâtre.

Au nord-est du couvent grec, derrière le jardin de M. Gibarra, riche italien, à Alexandrie, se voient les débris de plusieurs grandes colonnes en granit, qui jadis ont dû faire partie de quelques beaux édifices. On en voit d'autres plus petites derrière la maison de M. Costa, au bout du quartier franc. On soupçonne que ces colonnes ont appartenu à l'ancien temple d'Arsinoé, situé près du môle. Pline place dans ce temple la statue d'Arsinoé, sœur de Ptolémée Philadelphe; cette statue en fer était, dit-on, suspendue à la voûte du temple par d'énormes aimants. Il y avait aussi un obélisque qui fut envoyé à Rome et élevé sur le Forum.

Du *phare*, considéré à juste titre par les anciens comme une des merveilles de l'industrie humaine, il ne reste

plus rien de visible. Au douzième siècle de notre ère, ce *phare* comptait encore cent cinquante coudées de hauteur sur les mille qu'on lui attribuait jadis. Il fut élevé dans l'île de Paros que Ptolémée réunit à Alexandrie par une chaussée. Le phare d'Ostie, élevé par l'empereur Claude et qu'on trouve reproduit sur plusieurs médailles, en est un petit exemplaire.

La ville actuelle d'Alexandrie n'occupe qu'une faible partie de la côte; la huitième partie environ de l'emplacement ancien. Avec son port hérissé de mâts de navires, Alexandrie ressemble de loin à un paquet d'aiguilles plantées sur une pelote jaune. Des moulins à vent couvrent les hauteurs voisines de la ville; les Français ont construit les deux premiers, tous les autres sont l'œuvre du pacha.

La côte est trop plate pour que la ville puisse se présenter avec avantage. Venise seule, bien que bâtie à ras des flots, est d'un effet admirable; elle le doit à ses clochers et à ses dômes. Alexandrie ne frappe point par son aspect; elle n'attire que par son nom et ses souvenirs.

Son enceinte, ainsi que ses portes et ses maisons, sont de construction moderne.

Les rues sont étroites, la plupart non pavées; quelques-unes cependant sont larges et tenues avec une propreté européenne.

Parmi les édifices publics on remarque l'église de Sainte-Catherine, appartenant aux Grecs; l'église de Saint-Marc, qui appartient aux Coptes; et la belle église de Saint-Athanase, qui a été convertie en un mosquée. Il y a un petit

théâtre dont les acteurs, tous amateurs, sont Européens. Au coin du quartier franc se trouve un cabinet de lecture et une librairie. Le palais du pacha, l'arsenal et quelques bazars sont des édifices qui offrent quelque intérêt.

Diodore, Strabon, Ammien Marcellin, Quinte-Curce et Celse ont vanté la salubrité du climat d'Alexandrie. Strabon l'attribue, non sans raison, à ce qu'on faisait dériver l'eau du Nil dans le lac Maréotis, qui ne pouvait ainsi se convertir en marais pestilentiel pendant l'été. A l'époque de l'occupation française les Anglais y firent passer la mer pour empêcher les assiégés de s'approvisionner d'eau douce par la voie du Caire; maintenant il est redevenu lac. A deux milles environ au-delà des catacombes, on voit les vestiges d'un ancien canal qui faisait communiquer le lac Maréotis avec le vieux port.

Une singulière coutume imposée aux prêtres, et qu'on lit dans l'inscription de Rosette, obligeait les tribus sacerdotales à faire tous les ans un voyage par eau à Alexandrie. Le nom de cette ville pourrait faire supposer que cette obligation imposée aux membres de la caste sacerdotale était une innovation introduite par les Ptolémée, en mémoire peut-être d'Alexandre, fondateur de la monarchie grecque en Egypte; mais on ne saurait trouver la preuve d'une innovation de cette importance, faite en Egypte par les Lagides. A l'exemple d'Alexandre, ils respectèrent les anciens usages de ce pays; et si sous les Ptolémée les prêtres étaient tenus de faire tous les ans un voyage à Alexandrie, c'était, sans doute, par suite

d'une ancienne loi qui obligeait les membres du corps sacerdotal à se rendre, une fois par an, dans les capitales du royaume; Thèbes, Memphis et ensuite Alexandrie; là était le grand-prêtre, le centre de l'union et de la discipline religieuses, l'autorité qui jugeait et qui conseillait, la source des promotions, des récompenses et des faveurs.

La fondation d'Alexandrie, due, comme on le sait, à Alexandre-le-Grand, dont elle porte le nom, remonte à l'année 323 avant Jésus-Christ, c'est à dire à l'époque de son voyage au temple de Jupiter Ammon.

Elle occupait l'emplacement de Rhocotis, port commode qui avait déjà quelque importance sous les anciens rois d'Egypte. En face de la côte était située l'ile de Pharos, séjour de Protée, dont parle Homère. Selon Diodore. Alexandre traça lui-même le plan de sa ville, entre le lac Maréotis au sud-ouest, et la Méditerranée, qui forme, au nord-est, un golfe profond en forme de lac.

C'est autour de Sérapium, au cœur de la vieille Alexandrie, que se heurtaient surtout, dans un conflit ardent et opiniâtre, le polythéisme et le christianisme. C'est sur les degrés qui conduisaient au temple que se tenait intrépidement Origène, mêlé aux prêtres égyptiens, distribuant comme eux des palmes à ceux qui se présentaient, et leur disant : « Recevez-les, non pas au nom des idoles, mais « au nom du vrai Dieu. » C'est là que, sous Julien, les païens traînaient les chrétiens pour immoler ceux qui refusaient de sacrifier à Sérapis; c'est encore là que, sous Théodose, les chrétiens se précipitèrent en furieux, bri-

sant les portes, renversant les idoles et remportant sur les murailles et les chapelles abandonnées cette victoire qu'Eunape, le Plutarque des philosophes alexandrins, célébra avec une ironie si amère.

Le Sérapium, élevé dans l'acropole, sur cette éminence d'où la vue domine encore la ville et la mer et qui avait dû être la citadelle de l'ancienne Rhocotis, était un magnifique édifice, comparé par Ammien Marcellin au Capitole; c'était le palladium de la religion égyptienne et de la philosophie grecque. A l'époque de sa destruction, il représentait l'alliance que toutes deux avaient fini par former contre l'ennemi commun, la religion chrétienne.

Dans une de ces extases prophétiques, à laquelle aspiraient les philosophes alexandrins, l'un d'eux, Antoninus, fils du visionnaire Sodépatra, avait prédit la chute du Sérapium, comme les prophètes de Jérusalem prédirent la ruine du Saint des Saints. Un oracle sibyllin disait: « *O Sérapis! du haut de ton rocher, tu feras une grande chute dans la trois fois misérable Egypte.* » Il fut détruit par les ordres du patriarche Théophite.

Ceci permettrait de supposer que la destruction de la bibliothèque du Sérapium, attribuée au calife Omar, aurait bien pu être accomplie par les chrétiens antérieurement à l'invasion des Arabes.

La foi religieuse des premiers musulmans n'était pas plus passionnée que ne le fut celle des chrétiens, quand, sortis des persécutions, ils purent reprendre l'offensive. Le mahométisme n'avait point traversé le martyre. Triom-

phant tout d'un coup de ses ennemis, il s'imposa par le glaive aux populations vaincues, et, dédaigneux des idées qui n'étaient pas les siennes, il pouvait bien n'avoir aucun souci des manuscrits égyptiens et grecs qui composaient cette bibliothèque. Quoi qu'il en soit, cette perte est immense, car elle nous empêche de connaître l'existence de bien des faits de l'histoire de l'antiquité, dont nous profiterions à l'avantage de notre instruction classique, pour rectifier les erreurs qui se sont glissées dans beaucoup de nos affirmations sur l'histoire religieuse et politique, les mœurs, la poésie et les arts des anciens.

Près d'Alexandrie est le village connu par la célèbre bataille navale que gagna Nelson sur les Français commandés par Brueys, et par celle non moins célèbre gagnée sur terre par Bonaparte sur Mustapha appuyé du commodore anglais Sidney Smith. Aboukir renferme un fort qui sert de prison d'État.

A deux lieues à l'est d'Aboukir est une ouverture appelée Modick, par laquelle le lac Etko communique avec la mer; on croit que c'était l'embouchure de la branche occidentale du Nil, c'est-à-dire la branche canopique formant l'angle ouest de la base du Delda.

Le canal Mahmoudieh, qui relie Alexandrie au Nil, fut commencé en 1819 par Méhémet-Ali. Celui-ci lui donna le nom de Mahmoud, alors sultan de Constantinople. Plus de deux cent cinquante mille ouvriers furent, assure-t-on, occupés à creuser ce canal, qui, suivant Mengin, la coûté 7,500,000 fr. Près de vingt mille hommes y perdirent la vie, par suite de maladies ou d'accidents.

Pendant les travaux de déblaiement on trouva une nscription dédicatoire de Ptolomée Evergète, gravée sur une mince lame de cuivre et ainsi conçue : « Le roi Pto-« lomée, fils de Ptolomée et d'Arsinoé, ses deux frères, « et la reine Bérénice, sa sœur et sa femme, ont dédié ce « temple à Osiris. » Méhémet-Ali fit remettre cette antique épigraphe à Sidney Smith, par l'intermédiaire de M. Salt, alors consul général d'Angleterre à Alexandrie.

Les bords du canal Mahmoudieh sont garnis, de distance en distance, de télégraphes qui établissent une communication immédiate entre Alexandrie et la citadelle du Kaire. On y trouve quelques fermes et des maisons de campagne appartenant à des Européens qui habitent Alexandrie.

Dans une partie de son parcours, le canal Mahmoudieh suit la direction de l'ancienne branche canopique et du vieux canal de Fouah. On rencontre çà et là des débris d'antiques cités, telles que Schedia, Chereu, près de Kariouvi, Anthylla et Archandra, *Hermopolis parva* de Strabon, entre les bords de Mahmoudieh et le lac Etko.

Certaines maladies ont, en Egypte, un caractère particulier ; les uns les attribuent aux miasmes répandus dans l'atmosphère par les eaux stagnantes des lacs où par les eaux débordées du Nil ; les autres veulent y voir l'effet de l'extrême chaleur et du rayonnement des sables qui l'augmente encore. Ceux-ci prétendent que la malpropreté et la misère du peuple sont la cause unique de ces maladies ; enfin, suivant ceux-là, les trois circonstances d'humidité,

de chaleur et de malpropreté réunies engendrent la plupart des maladies régnantes. Selon M. Pariset, il faut reconnaître que la peste est endémique en Egypte ; qu'elle y est spontanée et qu'elle s'y développerait par des causes propres, quand même le reste de la terre n'existerait pas.

Les causes dont l'effet paraît être le plus constant sont les pluies qui, pendant le trimestre de la mauvaise saison, en novembre, décembre et janvier, tombent dans la Basse-Egypte et dans sa capitale. Plus dangereuses que l'inondation, non-seulement ces pluies dégradent et ouvrent les sépultures, mais encore elles détrempent ces amas prodigieux d'immondices qui ceignent les villages ; et lorsqu'elles s'arrêtent, pour peu que l'air soit calme et le soleil ardent, tous ces éléments de putréfaction fermentent, et chaque village devient un cloaque d'émanations pestilentielles. Ces émanations, retenues par les brouillards, stationnent avec eux sur le sol ; elles pénètrent par toutes les voies de l'économie, et se déposent soit sur les matières textiles, soit sur les tissus fabriqués.

L'unique foyer de peste qui soit au monde, toujours selon M. Pariset, c'est le Delta, parce que nulle part dans le monde vous ne rencontrerez ce que vous rencontrez dans le Delta : une terre étendue, égale, unie, chaude, humide et saturée de matière animale. Où l'homme ne peut rien sur la chaleur, il ne peut presque rien sur l'humidité ; mais il peut tout sur la matière animale, et une fois cette matière soustraite, la peste serait chassée pour jamais.

A Alexandrie, le chiffre des morts s'éleva pendant longtemps à dix-sept par jour, sur une population de soixante-dix mille âmes, ce qui fait une moyenne annuelle de neuf à dix sur cent. Cette effrayante mortalité a diminué un peu depuis qu'Alexandrie n'est plus un lieu de grande concentration de troupes. Néanmoins le climat des côtes septentrionales de l'Egypte ne serait pas plus meurtrier que celui de la Nouvelle-Orléans, de Batavia, etc., etc... A Londres, la mortalité annuelle moyenne de toutes les classes réunies présente une proportion de vingt à vingt-deux sur mille. A Ceylem, parmi les troupes anglaises, la proportion la plus considérable ne s'élève pas au-delà de trente sur mille, et au cap de Bonne-Espérance, où la mortalité atteint un véritable minimum, on ne compte que neuf à dix décès sur mille européens.

CHAPITRE II.

L'ISTHME DE SUEZ.

Cette langue de terre sablonneuse, qui sépare la Méditerranée de la mer Rouge depuis les temps les plus reculés, s'est trouvée l'objet des recherches les plus actives de l'antiquité, et de nos jours elle attire plus que jamais l'attention de l'Europe moderne.

Le moyen d'établir une communication entre ces deux mers est un problème à la solution duquel on tient en raison de son grand intérêt. Effectivement, si l'isthme qui sépare la Méditerranée de la mer Rouge pouvait être tra-

versé par un canal sur lequel la navigation à vapeur pût être établie, un navire venant de Marseille ou de Londres n'aurait besoin que de trente-cinq à quarante-cinq jours pour arriver à Bombay, et si, à défaut du canal on pouvait construire le chemin de fer projeté entre Suez et Faramah, à l'embouchure Jynech, le voyage ne serait pas plus long par cette voie qu'il ne le serait par le canal; car la perte de temps occasionnée par le transbordement des marchandises serait compensée par la rapidité du voyage à travers le désert.

L'isthme qui sépare les deux mers n'a pas plus de cent vingt mètres de largeur entre Suez et la rive septentrionale de Faramah, à côté de l'antique Péluse; et comme les terres d'alluvion s'étendent à cinq milles environ, il en résulte que la distance la plus courte entre les deux points est de cent quinze mètres environ.

Le sol de l'isthme est légèrement élevé au-dessus du niveau des deux mers. Il se distingue du reste de l'Egypte par l'absence de verdure et d'eau vive, et par le manque absolu de toute espèce d'habitation.

Suivant l'opinion de plusieurs écrivains, anciennement la Méditerranée entrait plus avant dans l'intérieur des terres d'Egypte, et joignait presque la mer Rouge. Les lacs salés qui se trouvent entre les deux mers semblent donner un grand poids à cette opinion. Quoi qu'il en soit, on tenta, dans la suite, malgré ces obstacles, de rétablir une communication que l'on croyait naturelle.

La jonction de la Méditerranée et de la mer Rouge

peut se faire de deux manières : ou directement de Suez à Peluse au moyen d'un canal creusé à travers les montagnes entre Suez et les lacs salés; ou au moyen d'un autre canal entre les extrémités de ces lacs et la Méditerranée. Dans le premier projet, en tirant parti de la vallée de Sabalh-Byer, on devrait commencer le canal sur le Nil à un point quelconque de la branche pélusienne; dans le second, on devrait l'ouvrir au-dessus de la branche du Delta. Ce dernier projet était celui sur lequel les anciens avaient fixé leur idée. Mais cette voie ne pouvait leur offrir qu'une navigàtion incertaine et temporaire dépendant des débordements du fleuve. Ce fut dans la supposition que le niveau de la mer Rouge était plus élevé que celui de la Méditerranée qu'ils suivirent ce tracé.

Les Français, après une longue étude, ont, dans ces dernières années, résolu la question en déterminant la différence du niveau à trente pieds et six pouces. Nous ne nous étendrons pas sur ce fait; il suffit de savoir qu'il existe et qu'il serait probablement la cause de grands inconvénients, parmi lesquels celui de former un courant très-rapide qui rongerait en peu de temps les bords du canal, et qui, se jetant avec impétuosité dans la Méditerranée, en élèverait le niveau, et par suite submergerait les basses terres du Delta.

Venons maintenant à ce que les Grecs, les Romains et les Arabes ont fait en différentes époques, afin d'atteindre ce but aussi difficile que désiré.

L'opinion que Sésostris a été le premier à entreprendre

un grand canal, paraît n'être pas fondée, surtout si l'on considère qu'à cette époque le commerce maritime n'était pas assez avancé pour qu'on pût penser à entreprendre un tel travail. Il est plus probable que cette idée a pris naissance à l'époque de l'établissement des Ioniens sous la conduite de Psamméticus, quand leurs institutions commerciales durent faire sentir à ce prince la nécessité de la jonction des deux mers. Du reste l'idée de couper l'isthme de Suez doit être regardée comme une idée venue plutôt à l'esprit des Grecs qu'à celui des Égyptiens, si l'on considère que la tentative de couper l'isthme de Corinthe avait dû nécessairement suggérer la pensée d'en faire autant à celui de Suez.

Mais au dire d'Hérodote cette dernière entreprise fut interrompue sous Nechos. Ces prêtres qui, du fond de leurs temples, conduisaient à leur gré les affaires publiques, furent cause que d'énormes dépenses et le travail de plus de cent vingt mille hommes n'eurent aucun résultat. Les craintes de quelques-uns de ces derniers se manifestèrent par un oracle, qui affirmait que l'ouverture de ce canal aplanirait le chemin de l'Égypte aux barbares, et causerait la ruine totale de ce pays; elles suffirent pour vaincre la résistance énergique de Psamméticus.

Darius, fils d'Hystaspe, s'inquiétant peu de l'oracle, reprit les travaux interrompus par Nechos, et, d'après le témoignage d'Hérodote, on peut considérer comme certain que le canal fut exécuté et rendu navigable. Il était d'une largeur assez considérable pour permettre un passage fa-

cile à deux trirèmes. Des historiens plus modernes, qui n'étaient pas, comme Hérodote, témoins oculaires, racontent, dans l'intention peut-être d'attribuer tout l'honneur de l'entreprise à Ptolémée, que le canal complètement négligé par les anciens rois persans, n'avait jamais servi à la navigation. Cette assertion est détruite toutefois par le témoignage de l'historien.

Le canal, quoique continué par Philadelphe, resta toujours navigable durant la domination des Lagides. Diodore parle d'une manière expresse des moyens employés alors pour que les vaisseaux pussent entrer dans la mer Rouge. Ptolémée continua le canal, et y fit exécuter une écluse construite de manière à pouvoir être ouverte et fermée au besoin. Diodore en affirmant ce fait n'a pas l'air de soupçonner un moment qu'on puisse mettre sa bonne foi en doute.

Les hommes de l'art, dans leurs conjectures sur la manière dont était construite cette écluse, pensent qu'elle était semblable à nos écluses actuelles, et que par conséquent l'usage des nôtres est bien plus ancien qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Il reste néanmoins aux ingénieurs italiens du quinzième siècle, et principalement à Lidisardo, le mérite d'avoir inventé ce qui, à leur insu, avait été déjà fait par les anciens.

Les Romains ont donné une grande importance aux canaux. Sous le règne d'Auguste, l'excellente administration de l'Égypte ne les laissa pas péricliter, surtout à une époque où le commerce entre l'Erythrée et les Indes leur donnait

une grande importance. Pline conservait encore à ce canal le nom de Ptolemæus-Amnis (1), ce qui porte à croire que, sous les quatre premiers Césars, il n'y a pas été fait de réparations importantes ni de travaux d'autre sorte.

Le nom de fleuve Trajan, qu'on lui donnait au temps du géographe Ptolémée, prouve que, sous le règne de cet empereur, ce fameux canal avait de nouveau fixé l'attention générale, et qu'on y avait fait d'importantes réparations. Ces réparations, qui avaient été ordonnées, selon ce géographe, par Trajan, furent exécutées dans la partie avoisinant l'Érythrée, et dans le lit d'un autre canal, près d'Hydropolis et de Babylone, à 60 kil. au dessus de Bubaste, opération qui avait pour but de rendre le canal navigable en adoucissant la pente du sol.

Dans les premières années d'Antonin, ce canal était encore dans toute son activité. Lucien parle d'un jeune homme qui, s'étant embarqué à Alexandrie, remonta le Nil, et navigua jusqu'à Clymé, port situé à l'extrémité du canal sur la mer Rouge; cette assertion est digne de foi. Lucien alors demeurait en Égypte, et y occupait des emplois d'une haute importance.

Depuis cette époque l'histoire ne dit plus rien à ce sujet. Il est impossible de se rendre un compte bien exact du temps pendant lequel ce canal a été navigable. Il paraît pourtant que, sous le règne des Antonins, les moyens de transport n'ont pas été négligés; la sollicitude de ce siècle

(1) Fleuve de Ptolémée.

si heureux et si fertile pour la paix et le bonheur du monde, s'attachait à augmeuter toutes les sources de la richesse de l'empire romain.

Mais à quelle époque ce fameux canal, comblé par les sables, a-t-il disparu sous les pieds du voyageur? Comme Trajan s'en servait principalement pour faire transporter les marbres précieux tirés des carrières du mont Abereh, on peut croire que l'encombrement du canal correspond au temps où l'on abandonna cette carrière pour exploiter celles de granit qui étaient plus près du Nil.

Wilkinson, qui a fait des recherches exactes sur les lieux mêmes, a trouvé précisément dans quel temps ces carrières de Djebel-Falieh ont été abandonnées.

Des tronçons de colonnes, des chapitaux, des bases et d'autres débris de monuments, qui ne se trouvaient là que pour être transportés ailleurs, et qui y gisaient depuis des siècles, semblent prouver que la communication des deux mers fut interrompue tout d'un coup, et qu'on ne put les transporter aux lieux auxquels ils étaient destinés. Il devint nécessaire d'aller chercher d'autres carrières pour les constructions romaines, et une inscription, découverte à Syène, prouve qu'au commencement du troisième siècle après Jésus-Christ, sous Septime-Sévère, on trouva des carrières suffisantes pour fournir des colonnes de grande dimension.

Le canal resta hors d'usage jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Musulmans, en 639. Les extraits de divers auteurs arabes, cités par Mc'Rizy, donnent des détails

circonstanciés sur le rétablissement de cette voie par le calife Omar. En moins d'un an, disent ces auteurs, des bateaux chargés de grains arrivèrent à Colzoum (Clysma des anciens), et portèrent l'abondance sur les marchés de Médine et de la Mecque. La navigation subsista sans interruption jusqu'au calife El-Mansor, qui ordonna de combler le canal pour empêcher qu'on ne portât des vivres au rebelle Mohamed-ben-Abdallah, ce qui eut lieu en 762 ou 767 de notre ère; depuis ce moment, le canal n'a pas été rétabli.

Il n'est pas inutile de dire ici, à propos de Suez, ce que Bonaparte fit pour retrouver le canal; cette recherche fut couronnée de succès, mais elle faillit toutefois lui coûter la vie.

Bonaparte, après avoir réorganisé le divan d'Egypte, avait adressé aux habitants de cette ville une proclamation puissante d'habileté et de raison, comme il savait les faire, partait le 15 décembre 1798 pour Suez. On sait que Suez est une petite ville avec un port, située sur la côte septentrionale de la mer Rouge, à vingt-cinq lieues environ du Caire, à même distance de la Méditerranée.

Le désert qui l'environne était peuplé de tribus assez nombreuses et assez redoutables pour que les caravanes qui se rendaient à la Mecque fussent obligées de leur payer un droit de passage. Ces mêmes tribus avaient inquiété plus d'une fois nos généraux jusque dans la province de Charkieh, et, quoique rudement repoussées

chaque fois, elles continuaient encore leurs excursions sur la lisière de la vallée du Nil. La possession du port de Suez intéressait à un tel point la réussite des vastes desseins de Bonaparte sur l'Inde, qu'il avait, depuis plus d'un mois déjà, envoyé une assez forte colonne pour s'emparer de ce point important et tenir en échec les Arabes d'alentour. Dans le courant de novembre, il partit donc avec deux bataillons de la trente-deuxième demi-brigade, une compagnie turque formée au Caire, un petit détachement de sapeurs, une pièce d'artillerie et dix matelots; il n'avait eu à livrer, chemin faisant, que de légères escarmouches avec les Arabes, et, arrivé en quelques jours à sa destination, il occupait la ville et le port.

Ce n'était pas du reste une expédition, c'était une simple reconnaissance scientifique que Bonaparte avait résolue; ce n'était pas le général en chef, mais le membre des Instituts de France et d'Egypte qui allait lui-même avec plusieurs de ses collègues explorer les restes du canal par lequel la mer Rouge communiquait autrefois avec la Méditerranée, exploration non moins utile sous le rapport de la géographie ancienne et moderne qu'importante surtout sous celui des grands résultats politiques et commerciaux qu'elle pouvait produire.

Bonaparte ne prit donc avec lui qu'une faible escorte de chasseurs à cheval et deux de ses généraux, Dommartin et Berthier; mais par contre il emmena une partie des membres de l'Institut d'Égypte, notamment Berthollet, Monge, Costaz, Dutertre, Lepère et Bourienne. En tout,

la petite caravane ne comptait pas trois cents personnes.

On alla camper le soir du 25 sur la limite du désert, en un lieu que les indigènes appellent Bisket-el-Halgi, c'est-à-dire Lac-des-Pèlerins, et non loin duquel se voient encore quelques vestiges de l'ancienne Héliopolis.

Le lendemain 26, on bivouaqua à dix lieues dans le désert même, et l'on atteignit Suez le 27.

Bonaparte, pendant la journée du 28, s'occupa de reconnaître la ville, le port, la côte avoisinante, et d'ordonner tout ce que les besoins de la place exigeaient sous le rapport de la défense, de la marine et du commerce. Ainsi, après s'être convaincu que les barques seules ont accès dans le port, mais que les frégates peuvent mouiller auprès d'une pointe de sable qui s'avance à une lieue dans la mer, il arrêta de faire construire sur cette pointe, que la marée basse laissait à découvert, une batterie qui protégeât le mouillage et défendît la rade. Le jour suivant il établit un nouveau tarif de douane, plus favorable au commerce de l'Arabie; enfin il prit diverses mesures par suite desquelles les marchandises débarquées à Suez devaient s'acheminer plus promptement et plus sûrement sur le Caire ou sur Belbeis.

Le 30 il traverse la mer Rouge, où les Hébreux l'ont traversée trois mille trois cents ans auparavant, et il le fait comme eux à pied sec. Les flots ne se sont pas écartés devant lui par un nouveau miracle, les flots ne lui ont pas livré passage comme entre deux murailles, il est vrai, mais les gens du pays lui ont indiqué en face de Suez

même un ensablement que la marée basse rend guéable. Il passe donc, et va visiter, à trois quarts de lieue du rivage, l'endroit saint qu'on appelle toujours en arabe les *sources* de Moïse, et où se trouvaient, suivant la tradition, les rochers que le conducteur du peuple de Dieu frappa d'une baguette pour en faire jaillir des eaux vives et limpides.

Les rochers ont disparu, mais les sources existent encore. Elles sont au nombre de cinq, et s'échappent en bouillonnant du sommet de petites montagnes de sable; leur eau, qui est potable quoiqu'un peu saumâtre, coule, par un petit aqueduc moderne à demi ruiné, vers les citernes creusées au bord de la mer et destinées sans doute à servir d'aiguade aux bâtiments qui naviguent dans ces parages.

En retournant à Suez, Bonaparte et les autres Français coururent les plus grands périls. Bien peu s'en fallut qu'ils n'éprouvassent le sort de Pharaon et de l'armée égyptienne à la poursuite des tribus d'Israel. Le gué qu'on avait franchi facilement le matin se trouva couvert le soir par la marée haute; on dut alors remonter vers le fond du golfe; mais l'Arabe qui dirigeait la marche avait dérobé la gourde d'eau-de-vie d'un de nos chasseurs, et, se trouvant à moitié gris, il calcula mal la hauteur du flux sur cette côte qui est extrêmement basse.

Bientôt les chasseurs qui étaient en tête de la colonne crièrent que leurs chevaux nageaient; on se rapprocha donc de la côte, et, après avoir préalablement relevé la

position de Suez, on s'achemina dans la direction de cette ville; mais, la nuit survenant, on ne tarda pas à s'égarer et à s'apercevoir que, plus on avançait, plus la marée montait.

On ne savait plus si l'on marchait vers l'Afrique ou vers l'Asie, vers le rivage ou vers la pleine mer; que faire ! Qu'on avance davantage, qu'on perde cinq minutes à délibérer, et l'on va périr.

Mais Bonaparte a trouvé, pour le salut de tous, un de ces moyens prompts et simples qui ne font jamais défaut à un esprit calme. Il se fait le centre d'un cercle, place autour de lui sur plusieurs rangs de profondeur et comme autant de rayons tous ceux qui partagent son danger, numérote les chefs de file de ces petites colonnes rayonnantes, leur ordonne de marcher devant eux, et les fait suivre successivement à dix pas de distance par les autres cavaliers de leur colonne. Quand un des chefs de file crie que son cheval nage, Bonaparte le rappelle sur le centre ainsi que tous ceux qui le suivent, et leur fait reprendre la direction d'une autre colonne dont le chef de file n'a pas encore perdu pied. En quelques instants tous les rayons lancés dans des directions où on perdait pied ont été rappelés tour à tour et mis à la suite de celui dans la direction duquel on ne le perdait pas. On retrouve ainsi le bon chemin; mais on n'arrive à Suez que vers minuit, et lorsque déjà les chevaux ont de l'eau jusqu'au dessus du poitrail; car dans cette partie de la côte la marée monte jusqu'à vingt-deux pieds.

Bonaparte quitta Suez le 31 ; mais tandis qu'une partie de ses compagnons se rendait directement au Caire, il côtoya avec ses collègues de l'institut, la mer Rouge vers le nord. Parvenu à deux lieues et demie de Suez, il eut l'honneur de reconnaître le premier les vestiges du canal de Sésostris.

Radieux de sa découverte, il se mit à la tête des savants qui l'accompagnaient, galopa avec eux pendant l'espace de quatre heures dans le lit même du canal, et en vérifia ainsi la direction jusque dans le voisinage des lacs-Amers. En cet endroit toute trace semblait disparaître.

Il alla donc rejoindre la caravane au village d'Hladjeroth ; mais le lendemain, au lieu de poursuivre sa route vers le Caire, il voulut achever la reconnaissance qu'il avait commencée la veille, et dans ce but il gagna Belbeis.

Aux environs de cette ville se trouvent les restes d'un autre canal qui va aboutir au Nil, et l'on serait tenté d'y voir la continuation ou plutôt l'extrémité du canal de Suez, qui en effet ne communiquait à la mer Méditerranée que par le fleuve.

Mais cette hypothèse offrait-elle quelque fondement? La partie du canal dont il s'agit servit-elle jamais à la communication des deux mers? C'est une question que nos savants, malgré l'examen le plus attentif des localités et malgré l'étude la plus minutieuse du mode d'exécution des travaux, n'ont pas cru devoir trancher. Aujourd'hui elle est encore indécise.

Les seuls vestiges certains qu'on paraît avoir retrouvés du canal de Suez commencent à deux lieues et demie au nord de la petite ville de ce nom, se prolongent sans interruption pendant environ cinq lieues, et après s'être perdus dans les sables immenses et toujours mouvants du désert, ne reparaissent plus que dans l'oasis d'Honareb, à quelques lieues de Belbeis.

Quoiqu'il en soit, Bonaparte, rentré au Caire le 3 janvier 1799, ordonna à l'ingénieur en chef des ponts-et-chaussées Lepère de retourner à Suez, d'y prendre une escorte suffisante et de lever géométriquement tout le cours du canal des Ptolémée.

Bonaparte songeait-il à rouvrir ce canal? Pourquoi non, puisque le calife Omar l'avait bien rouvert une fois déjà, et que, grâce à lui, les Arabes y avaient encore navigué pendant plus d'un siècle. Dans tous les cas il tenait à ce que l'existence d'un des plus grands ouvrages qu'aient accomplis les hommes civilisés ne pût désormais être mise en doute par personne; et il y a réussi.

M. Letrouvé, qui a publié un travail remarquable sur Suez dans la Revue des Deux Mondes, le 15 juillet 1841, paraît penser que jamais les anciens n'avaient creusé, pour faire correspondre les deux mers, un canal perçant l'isthme, mais que cette communication avait lieu indirectement par l'intermédiaire du Nil qu'il traversait.

Voici comment s'explique l'illustre archéologue : « Ils « ont eu, dit-il, d'excellentes raisons pour agir ainsi : « la première est la nécessité de faire profiter le Delta de

« cette grande communication, car l'un des principaux
« objets du canal a dû être l'exportation des denrées pour
« l'Arabie; il fallait donc le mettre en rapport avec une
« branche du fleuve; la seconde est l'impossibilité d'éta-
« blir un port durable sur la côte de Péluse, non seu-
« lement à cause de la disposition de la côte, mais sur-
« tout à cause de l'existence du courant continu de l'ouest
« à l'est, qui règne le long de la côte septentrionale de
« l'Afrique, courant qui, en entraînant le limon du Nil,
« comblerait en peu de temps tout port qu'on voudrait
« établir sur un point du rivage à l'orient des bouches
« de ce fleuve; la troisième raison qui a pu influer sur le
« choix des anciens, c'est l'opinion qu'ils ont eu que le
« niveau de la mer Rouge surpasse celui de la Méditer-
« ranée. Cette différence déjà remarquée par Aristote,
« niée par Strabon et quelques modernes, a été mise hors
« de doute par les opérations précises des ingénieurs fran-
« çais en Égypte, sous la conduite de M. Lepère; il est
« établi que cette différence est au maximum de trente
« pieds six pouces, — neuf mètres neuf cent sept milli-
« mètres. »

Maintenant est-il possible de reprendre les travaux des anciens et des Arabes, et de rétablir la navigation par la même voie qu'ils avaient suivie? On ne peut en douter, puisque les conditions sont les mêmes, sinon plus favorables encore qu'elles l'étaient autrefois. C'est là l'opinion de M. Letrouvé que nous partageons sans réserve.

Mais ce n'est pas cette voie qui attire le plus l'attention

des ingénieurs modernes. Si l'on se décide, ce sera probablement pour le percement même de l'isthme et par conséquent pour la communication directe de la mer Rouge avec la Méditerranée, ou un chemin de fer d'un tracé aussi direct. Par le percement, on atteindrait la communication directe à toutes les époques de l'année, sans crainte de la voir entravée par la baisse du Nil.

Si les modernes voulaient renouveler les travaux des anciens, on peut être assuré qu'ils réussiraient, surtout si on considère, d'une part, toutes les forces que la science a recueillies dans une période si longue, et d'autre part, les conditions qui ont amélioré le terrain sur lequel on veut opérer. Il ne s'agirait presque que de revenir sur ce qui a été déjà fait. M. Lepère, après une étude longue et consciencieuse faite sur les lieux, a démontré en effet dans un de ses mémoires, qu'avec la somme de trente à quarante millions on pourrait facilement opérer la jonction des deux mers.

Un corps d'ingénieurs très-éminents s'était engagé vis-à-vis de Méhémet-Ali à obtenir la communication des deux mers en ouvrant un nouveau cours d'eau. Les accidents naturels du terrain, à leurs yeux, devaient faciliter les travaux. Voici comment le *Journal des Débats,* alors que ce projet semblait devoir réussir, s'exprimait : « Les ob-
« stacles les plus sérieux, nous devons les rechercher dans
« les intérêts qui se rattachent à la situation politique et
« commerciale de toutes les puissances, et ce sont ces in-
« térêts mêmes qui, à la veille de la solution de cet im-

« portant problème, nous font redouter encore de nouvelles « difficultés. »

Lorsqu'on parla de détruire cette langue de terre qui entrave l'industrie et le commerce de tant de peuples, il n'y eut pas un homme qui n'applaudît à ce projet. Quand on voulut passer à l'exécution, on vit s'élever une opposition très-vive qui, combattant tantôt l'un, tantôt l'autre des systèmes, suscita de tels embarras que le vice-roi effrayé ne voulut plus qu'on donnât suite à l'entreprise.

Toutefois, Méhémet-Ali, désireux d'attacher son nom à une si grande œuvre, proposa de former une compagnie qui représentât les trois grandes puissances de l'Europe auxquelles cette entreprise devait directement profiter. Elle fut divisée en trois sections, et eut à chaque section un ingénieur. Le corps des ingénieurs autrichiens eut pour directeur l'italien Negrelli ; celui des Anglais, M. Stephenson ; celui des Français, M. Talabot.

Cette compagnie établit quel devait être le moyen de communication des deux mers le plus avantageux au commerce. Elle approuva le projet de faire creuser un canal navigable dans toutes les saisons, et d'une profondeur suffisante pour recevoir un vaisseau à trois ponts. Les travaux furent distribués de cette manière : M. Stephenson devait diriger ceux du port de Suez ; M. Talabot, ceux du canal depuis Suez jusqu'à l'ancien Péluse, et M. Negrelli, ceux du port qui devait être construit de Péluse à la Méditerranée. Mais la mort du pacha et mille autres causes encore empêchèrent que cette grande entreprise ne se

poursuivît. A cette heure, ce qui est à l'ordre du jour sous l'administration de son fils Abbas-Pacha serait l'exécution d'un chemin de fer sous la direction de l'ingénieur Stephenson. Jusqu'à présent des difficultés politiques se sont présentées assez sérieuses pour faire hésiter le nouveau vice-roi à octroyer à l'Angleterre la commandite de cette œuvre si importante. Nous croyons être utile à nos lecteurs en donnant le devis des dépenses qu'il faudrait faire pour la construction d'un chemin de fer sur l'isthme.

Double voie avec tout le matériel solide : à 300,000 fr. par kil..	33,000,000
Cent locomotives à 50,000 fr. . . .	5,000,000
Stations, bureaux, magasins à 45,000 par kil.	4,000,000
Établissements, mécaniques, éclairage, frais d'administration à 20,000 par kil.	2,000,000
Télégraphe électrique à 1,400 par kil.	154,000
Puits artésiens et transport du matériel et du personnel de l'Europe sur l'isthme.	1,000,000
Pour frais extraordinaires.	846,000
Total. . . .	46,000,000

Après le calcul de la dépense que coûterait un chemin de fer, nous allons donner le compte de celle qu'occasionnerait probablement la construction d'un canal.

La voie pour tracer un canal sur cet isthme devrait

nécessairement être conduite de manière à rencontrer les lacs Amers, bien différente en cela de celle qu'on devrait tracer s'il s'agissait d'un chemin de fer. Ce canal serait certainement plus long de 20 kil. que celui qui irait du Caire à Suez; devant suivre les lacs, il décrirait une courbe vers l'Occident, mais il serait d'une construction très-facile. La dépense pour le creusement de ce canal de 500 à 600 mètres de large peut être évaluée ainsi :

Creusement du canal de Suez du côté de la mer Rouge jusqu'aux lacs Amers dans la longueur de 60 kilom. à 100,000 fr. le kil.	6,000,000
Creusement du canal des lacs Amers à la Méditerranée ou à Péluse, 20 kil. à 150,000 fr. le kil.	10,000,000
Grand port à Péluse.	25,000,000
Écluses diverses, chaussées, etc. . .	9,000,000
Lazarets, citadelles, ateliers, etc. . .	10,000,000
Frais imprévus.	10,000,000
Total	70,000,000

Quoique la dépense pour la construction d'un canal dépasse celle du chemin de fer, les avantages du premier l'emportent de beaucoup sur ceux du second. Un canal ne demande pas les réparations et l'entretien d'un fort matériel comme un chemin de fer. Son personnel est trois fois moins coûteux, et si le trajet par la vapeur est quatre-vingt-dix-huit fois plus rapide que par eau, le canal l'em-

porte pour le transport d'un gros volume au point de vue commercial et au point de vue économique.

La raison décisive en faveur du canal est surtout qu'il permet aux navires de passer d'une mer à l'autre sans transborder leur chargement.

Que ce soit un chemin de fer ou un canal qui mette en communication la Méditerranée avec la mer Rouge, il est certain qu'on réalisera l'entreprise devant laquelle les anciens avaient reculé par des considérations qui, grâce aux progrès faits dans la science de la physique générale du globe, nous paraissent aujourd'hui dénuées de fondement.

SUR LA NÉCESSITÉ D'UNE FACILE COMMUNICATION ENTRE LA MER ROUGE ET LA MÉDITERRANÉE.

Pour montrer la nécessité et l'utilité immense d'une route facile à travers l'isthme de Suez, pour les communications de l'Europe avec l'Orient, il suffit de comparer la distance d'Europe aux Indes par le Cap, à celle qu'on aurait à parcourir si le nouveau canal était construit. Le tableau suivant en donnera une idée exacte; il indique les distances (en lieues de quatre kil.) des ports européens et américains à ceux d'Orient, prenant Bombay pour point d'arrivée et l'isthme de Suez pour direction comparée à celle de l'Atlantique :

DISTANCE ENTRE LES PORTS DE L'EUROPE ET DE L'AMÉRIQUE.	BOMBAY par le canal DE SUEZ.	par L'ATLANTIQUE.	DIFFÉRENCE.
	Lieues.	Lieues.	Lieues.
Marseille	2,374	5,650	3,276
Constantinople	1,800	6,100	4,300
Trieste	2,340	5,960	3,620
Sicile	2,068	5,806	3,738
Cadix	2,224	5,200	2,976
Lisbonne	2,500	5,350	2,850
Bordeaux	2,800	5,658	2,850
Havre	2,824	5,800	2,976
Londres	3,100	5,950	2,850
Liverpool	3,050	5,900	2,850
Amsterdam	3,100	5,950	2,850
Saint-Pétersbourg	3,700	6,550	2,850
New-York	3,761	6,200	2,439
Nouvelle-Orléans	3,724	6,450	2,726

Pour connaître quelle serait l'importance d'une communication directe entre la Méditerranée et la mer Rouge, par la voie de Suez, il suffit de suivre le mouvement commercial de l'Europe avec l'Orient, et l'on remarquera qu'en 1844 la valeur des marchandises exportées des Indes à travers l'Egypte monta à 5,755,810 fr., et que le nombre des passagers s'éleva environ à 4,000. En 1846, les marchandises transportées en Europe par cette voie, furent d'une valeur de 6,000,000 de fr., et les passagers étaient au nombre de 7,000. Il est évident qu'une fois le passage ouvert, le commerce de l'Europe avec les Indes, la Chine et le Japon, au lieu de suivre la longue voie par le cap de Bonne-Espérance, passerait par Suez, qui deviendrait ainsi la seule voie de communication entre l'Europe, l'Asie et les Iles. Ce commerce est évalué en moyenne, à 1,020,000,000 de fr., et il faut remarquer que les

frais de transport, les risques et les avaries seraient infiniment moindres en ne doublant pas le Cap.

Mais, pour ne pas froisser les intérêts politiques des puissances de l'Europe, il conviendrait que le canal devînt la propriété des principales puissances maritimes de l'Europe, la Turquie et l'Egypte comprises. Ces puissances seraient : l'Angleterre, la France, l'Autriche, l'Italie, la Russie, la Turquie et l'Egypte ; chacune d'elles, au prorata de ses affaires commerciales avec l'Inde et de son intérêt, concourrait à la dépense générale du percement.

Ceux des États européens qui auraient concouru à l'exécution du canal de Suez, pourraient percevoir un droit de transit, et feraient les frais de l'entretien et de la conservation dudit canal.

Le droit de transit sur les marchandises pourrait, pendant les cinquante premières années, n'être que de *un pour cent* sur la valeur des marchandises ; mais, ces premiers cinquante ans passés, la recette se réduirait à la moitié, soit à un demi pour cent.

Or, le mouvement commercial maritime entre l'Europe, les Indes et la Chine est évalué à quatre cent mille kilos de marchandises représentées par une valeur de un millard cinq millions de francs ; un pour cent sur cette somme produirait donc dix millions, et, en déduisant de ces dix millions trois millions pour frais d'administration et conservation du canal, il reviendrait sept millions aux parties intéressées.

Ainsi les puissances qui auraient rendu un si grand ser-

vice à leur commerce et à leurs rapports maritimes, non seulement verraient s'accroître sensiblement ces rapports, mais encore s'assureraient des profits importants pour le transit des marchandises qni prendraient cette voie.

La propriété du détroit ne pourrait et ne devrait être qu'un passage neutre et pacifique; il ne devrait appartenir à aucune puissance exclusivement; mais à toutes les nationalités reconnues. Le commerce et l'industrie des peuples les plus développés feraient de ce canal une route sacrée et commune; on devrait y défendre le passage des navires de guerre, de même qu'on les interdit dans le Bosphore.

Chacun des Etats qui aurait concouru au percement de l'isthme serait représenté sur les lieux par un agent; ces agents réunis formeraient le conseil d'administration du détroit. Tout en sauvegardant, bien entendu, les intérêts de leurs nationaux, ils veilleraient à la police du passage.

Ces agents pourraient être appuyés d'un nombre égal de soldats qui, casernés dans une forteresse, seraient employés à garder le détroit contre les Arabes, et commis à la visite des arrivages par cette voie.

CHAPITRE III

LES PYRAMIDES.

Tout le monde a entendu parler des pyramides de l'Egypte; mais peu de personnes savent que, sur l'espace de quelques lieues, il existe, dans les environs de Memphis, plus de quarante de ces monuments et que la Nubie en possède un nombre beaucoup plus grand encore.

Les dimensions exactes de ces pyramides, sont en général ignorées. Ce ne fut qu'à la suite de la fameuse expédition d'Égypte que quelques savants ont pu les déterminer exactement, parce qu'ils étaient munis de tout ce qui était nécessaire pour faire cette vérification.

Ces mesures, confirmées par celles que le colonel Howard Wyse vient de relever, donnent à la plus grande pyramide, c'est-à-dire à celle qui est placée au nord du groupe de Giseh et qui se voit du Caire, les dimensions ci-dessous en pieds anglais et en mètres :

Côté de la base dans son état primitif. . .	764	232m75c
Hauteur verticale primitive.	480	146m00c
Longueur de l'apothème primitif.	611	184m72c
Angles des quatre façades prises sur la base.	50°	50

Or, comparaison faite de ces dimensions avec celles des plus grands monuments connus en Europe, soit de l'antiquité, soit du moyen-âge, il résulte que l'aiguille de la cathédrale si renommée de Strasbourg n'atteindrait pas le sommet de la pyramide et que le Colisée de Rome pourrait tourner dans l'intérieur de sa base sans en toucher les parois. La quantité de matériaux que l'on y employa dépasse tous les calculs que l'imagination peut faire. Ces matériaux auraient été suffisants pour bâtir une grande ville, comme la ville de Thèbes. Dans ce qui nous reste des monuments romains, il n'y en a pas un qui puisse leur être comparé, tant pour la grandeur que pour la perfection du travail.

C'est avec justice que les anciens avaient mis les pyramides au nombre des sept merveilles du monde.

Tacite rapporte que Germanicus, frappé d'étonnement à la vue de ces colosses de pierre, grava sur un de leurs côtés, à la base, des paroles qui exprimaient énergiquement son admiration.

Leur aspect produit sur tous les voyageurs un effet qu'on ne saurait exprimer. L'armée française, avant de livrer la célèbre bataille des Pyramides, en salua avec enthousiasme les cimes dorées par les rayons d'un soleil tropical.

Un seul monument du genre des pyramides serait déjà capable de nous étonner au suprême degré; mais quand on en compte jusqu'à quarante dans un espace peu étendu, l'imagination reste confondue.

Quelle ne devait pas être la puissance d'un peuple capable d'opérer de tels prodiges!

Et quand on pense que le pays était sillonné par des canaux sans nombre et couvert de temples gigantesques de la plus grande magnificence; quand tout ce qui reste de ces ruines ornées de sculptures nous apparaît ,comme le témoignage de la civilisation la plus avancée à une époque où le monde était encore dans son enfance, que de réflexions ne se présentent pas alors à notre esprit sur l'origine, sur l'état politique et sur la croyance de cette antique société.

Jusqu'à ce jour on n'a considéré, selon Hérodote, les pyramides que comme d'orgueilleuses tombes, funèbres monuments de la vanité humaine. Pour la construction de l'une d'elles, il a fallu deux cent mille bras employés pendant trente années. Mais à quoi sert l'orientation qu'on remarque dans leurs façades et dont l'exactitude ferait honneur à l'astronome le plus érudit? Pourquoi sont elles placées dans une situation tout-à-fait particulière, si elles

n'ont été affectées qu'à une destination exclusivement funéraire? Pourquoi ne les rencontre-t-on que dans les environs de Memphis? Pourquoi Thèbes, où l'on admire encore tant et de si importantes ruines, Thèbes aux cent portes, ne nous offre-t-elle rien de semblable? Pourquoi alla-t-on chercher au-delà du Nil les pierres qui servirent à leur construction, tandis qu'on pouvait les tirer des monts voisins? Comment toute une nation put-elle se soumettre pendant tant de siècles aux rudes travaux que l'élévation de masses si énormes nécessitaient?

Pour répondre d'une manière satisfaisante à toutes ces questions, il faut admettre qu'on attachait un grand intérêt à l'existence de ces monuments, et que, bien loin d'être destinés à la conservation des corps des rois égyptiens, ils devaient satisfaire à des nécessités de premier ordre, pour engager un peuple entier à se soumettre à un travail aussi gigantesque que l'était l'édification des pyramides. Des savants honorables, M. de Persigny en tête, pensent que les pyramides d'Egypte et de Nubie ont été élevées pour arrêter l'irruption des sables du désert.

Cette idée si neuve, mais qui s'accorde si bien avec la grandeur du sujet, est discutée par M. de Persigny avec beaucoup d'intelligence dans un mémoire qu'il soumit à l'académie des sciences en 1844. Il nous explique comment on a pu se proposer pour but dans l'élévation des pyramides de préserver la vallée du Nil de la fureur de cet océan de sable qui la menace continuellement.

« Étant prisonnier politique, dit M. de Persigny, je

m'étais appliqué à différentes études historiques et scientifiques, lorsqu'un détail de ces mêmes études attira mon attention sur les dégâts causés par les sables du désert : des villes entièrement ensevelies, des rivières absorbées ou détournées de leurs lits, de vastes contrées submergées enlevées à l'agriculture par les flots errants de cet océan singulier.

« Surpris à la présence de phénomènes si extraordinaires, je compris la lutte que la civilisation européenne a dû soutenir contre ce terrible fléau quand elle est venue s'établir sur les limites des déserts de l'Afrique, et il me sembla intéressant de rechercher les moyens à opposer à un fléau si peu connu en Europe.

« Après les premières recherches, un doute s'éleva dans mon esprit. Je n'ignorais pas qu'un grand nombre de villes du littoral occidental de l'Afrique, exposées aux terribles irruptions du *Sahel* (sable), avaient en vain tenté de mettre un frein au fléau en élevant les plus hautes murailles. Les sables poussés par les vents du désert s'amoncelaient au pied de ces murailles, et, abrités ainsi par les vents opposés, y formaient tranquillement, et sans nul obstacle, des dépôts qui s'élevaient quotidiennement sur un plan incliné et finissaient par dépasser la muraille. Le problème à résoudre était sans doute celui d'arrêter les sables transportés par les vents du désert, sans les mettre à l'abri des vents opposés qui devaient les repousser dans ce même désert. Or, comment pouvait-on résoudre ce problème? A la place des murailles, des digues et des obstacles pro-

longés et continus, il fallait concevoir des corps isolés, d'une forme particulière, et disposés d'après certaines données basées sur l'expérience, qui brisassent dans leur course furieuse ces vents et avec eux ces masses énormes de sable qui s'abattent immédiatement comme des montagnes sur le sol, quand elles ne sont plus soutenues par eux. La destination des pyramides est entrevue dans ces quelques mots.

« Et puisque, continue M. de Persigny, je ne connaissais pas la situation bien exacte des pyramides, je pensais qu'avec des calculs de probabilité j'arriverais à connaître leur position géographique et topographique. En effet, il était évident que, si les pyramides devaient préserver la vallée du Nil contre les irruptions des sables, elles devaient correspondre à certaines conditions géographiques et topographiques naturellement indiquées et dépendantes de la question du désert :

« 1° Ces monuments devaient être placés sur les confins du désert ;

« 2° L'Egypte étant placée entre deux chaînes de montagnes, la libyque et l'arabique, qui la séparent l'une de la mer Rouge, l'autre de la mer africaine, les pyramides devaient être opposées au désert libyque, évidemment le plus formidable ;

« 3° La montagne libyque étant celle qui défend l'Egypte des sables, lorsqu'on a pensé à ajouter à cette ligne naturelle de défense, avec des moyens artificiels, on a dû employer ces moyens là où les monts laissent des interval-

les, c'est-à-dire à l'entrée des défilés et des vallons qui débouchent à travers la plaine du Nil;

« 4° La chaîne libyque ne présente, dans toute son étendue, que trois grandes vallées qui viennent déboucher sur la plaine du Nil : Le Fayoum, province riche et assez bien cultivée; les tours des lacs de Natron et la rivière sans eau, tous les deux déserts;... c'est là qu'il faut chercher les pyramides;

« 5° Si les pyramides sont destinées à défendre le débouché des défilés des montagnes, quelle que soit la manière par laquelle elles résistent à l'irruption des sables, elles doivent, et par leur nombre et par leur masse, être proportionnées à la grandeur du péril, et par conséquent groupées ou isolées suivant la largeur des débouchés;

« 6° Dans chaque groupe, la plus grande des pyramides doit être placée sur le point le plus bas du lieu, et la plus petite sur le point le plus élevé; enfin,

« 7° On connaît que beaucoup de pyramides ont été démolies, et que toutes, qui plus, qui moins, ont été endommagées par les Arabes. Cette digue, cet obstacle une fois affaibli, la plaine du Nil dut en éprouver les effets, et se couvrir insensiblement de sable sur les points qui correspondent aux pyramides détruites. »

De cette manière, dans la plus complète ignorance de la situation géographique et topographique des pyramides, M. de Persigny établissait, appuyé seulement de la connaissance des directions du désert, une série de conjectures auxquelles devaient nécessairement correspondre ces

monuments mystérieux, en supposant qu'ils eussent été élevés pour être opposés au fléau des sables.

Après cette introduction, qui montre assez clairement la route que M. de Persigny s'était proposé de suivre dans ses recherches, il traite du système de défense contre les sables, en faisant d'abord une description complète de cette partie de l'Egypte dans laquelle on trouve les pyramides, de cette chaîne de montagnes qui sépare la grande vallée du Nil du grand désert, du désert lui-même et des terribles phénomènes qui firent croire aux anciens égyptiens que là séjournait le génie du mal. Il démontre ensuite que là où les anciens négligèrent d'adopter des mesures satisfaisantes contre les sables dans la direction des vents qui y règnent plus habituellement, des sources tarirent, des fleuves disparurent. Les côtes occidentales de l'Afrique sont celles qui attestent surtout ces dégâts. Les Portugais, qui les possédèrent pendant longtemps, tentèrent en vain de s'opposer à cette invasion des sables en élevant de hautes montagnes du côté du désert; ces constructions, quoiqu'assez considérables, n'étaient pas suffisantes pour empêcher l'irruption ; car les sables, s'amoncelant sans cesse derrière ces obstacles, ne tardèrent pas à les surmonter.

Il fallait donc des obstacles bien plus grands que ceux-ci et bien différents, c'est-à-dire des obstacles assez élevés pour dépasser les régions de l'air, dans lesquelles les parcelles les plus légères du Sahel étaient transportées par les tourbillons, et qui laissassent des ouvertures assez larges, pour que les vents opposés pussent repousser dans le dé-

sert les sables que la résistance de l'obstacle aurait fait amonceler à quelque distance de ses bases.

Les Egyptiens, placés dans ces localités de manière à pouvoir étudier continuellement la direction des sables, et intéressés à se préserver de leur invasion, durent découvrir ce qu'il y avait de mieux à faire pour arriver à un tel but; et c'est parceque leurs frontières n'étaient accessibles à ce fléau que sur certains points, qu'ils pouvaient entreprendre l'exécution de digues qui, toutes colossales qu'elles soient, sont néanmoins en nombre limité.

Elles sont toutes placées à l'entrée des vallées transversales. On n'en rencontre aucune là où la chaîne libyque présente une défense contre les vents de l'ouest les plus dangereux à la plaine du Nil, laquelle s'étendant du nord au sud et sur une faible largeur, serait bientôt encombrée de sable, si rien n'en arrêtait l'irruption. M. de Persigny pense que les Egyptiens, ayant reconnu cette nécessité, avaient construit, à l'aide de frais immenses et dans un long espace de temps, ces pyramides, dont l'origine, à ses yeux, se perd dans la nuit des temps.

Cette opinion nouvelle et hardie est assez justifiée par l'intérêt immense qu'une nation puissante et industrieuse avait à se préserver d'un fléau si formidable. Les pyramides sont en général disposées par groupes et dans un périmètre de cinq ou six lieues. On remarque surtout celles de Giseh, d'Aboukir, de Saquirah et de Dahchoua. Le groupe de Giseh est le plus considérable par le nombre et par la grandeur de ses pyramides. Il y en a cependant

dans celui de Dahchoua, qui ne cèdent pas aux premières par leurs dimensions gigantesques. Tous ces groupes sont placés aux débouchés des vallons qui traversent la chaîne libyque et qui forment une communication entre le Nil et le désert. Ce qu'il y a de plus remarquable à Giseh, c'est que l'élévation de ces monuments dans un même groupe, comparée à ceux qui s'élèvent sur la première ligne, est calculée de manière que leurs sommets soient à peu près au même niveau. Il est difficile d'attribuer cette circonstance au hasard. On y voit au contraire le résultat d'un calcul, une combinaison non sans importance pour la solution du problème que les Egyptiens s'étaient proposé. La même chose s'applique à l'orientation. La grande pyramide est orientée avec calcul; chacun de ses quatre angles fait face à l'un des quatre points cardinaux; aujourd'hui ce n'est encore qu'avec de grandes difficultés qu'on réussirait à tracer une méridienne d'une aussi grande étendue sans dévier; et de cette orientation de la grande pyramide on a tiré ce fait d'une haute importance pour l'histoire physique du globe, à savoir : que depuis plusieurs milliers d'années la position de l'axe terrestre n'a pas varié d'une manière sensible. La grande pyramide est le seul monument sur la terre qui, par son antiquité, puisse fournir l'occasion d'une semblable observation.

Toutes ces pyramides, une seule exceptée, ont leurs façades exactement tournées vers les quatre points cardinaux, de manière que l'une d'entre elles soit en face du désert, et directement opposée aux vents d'ouest qui pous-

sent les sables dans les vallées transversales, comme celles des lacs de Natron, ou le fleuve sans eau de la vallée du Nil. C'est de cette circonstance que M. de Persigny tire son principal argument lorsqu'il prétend que les pyramides étaient destinées à retenir les irruptions sablonneuses du désert.

Depuis l'entrée de Farsoum, à seize lieues du Caire, jusque dans la Nubie, on ne trouve plus de pyramides. La superbe carte de l'Institut démontre en même temps que la chaîne de la Libye n'est plus entrecoupée dans toute son étendue. Il y a pourtant trois autres systèmes de pyramides dans la Nubie supérieure; ce sont les pyramides de Napate, de Kouri et de Méroé, bien plus petites, mais plus nombreuses que celles de l'Egypte.

Après avoir exposé ces faits qui se rapportent aux lieux où les pyramides sont placées et à la manière dont elles y sont disposées, arrivant aux preuves historiques et archéologiques, M. de Persigny donne d'autres détails.

Selon cet écrivain, l'histoire des pyramides présente trois époques distinctes : la première est celle des auteurs grecs et romains, qui recueillirent les traditions sur le sol même de l'Egypte, avant que la société égyptienne fût détruite; la seconde est celle des Arabes, témoins de la violation de ces monuments sous les califes et les mamelouks; la troisième, enfin, est celle des études archéologiques modernes, qui commencent à l'expédition française en Egypte et qui finissent avec les travaux du colonel Howard Wyse.

Les écrivains, depuis Hérodote et Pline, affirment tous

que ces monuments gigantesques servaient de sépulture aux princes qui les avaient fait élever. Nous savons aussi, par les auteurs arabes, qu'on y trouva des momies d'hommes et d'animaux, et que, selon certains historiens de cette nation, on aurait autrefois recueilli une grande quantité d'objets précieux dans ces pyramides, même beaucoup de monnaies d'or; mais cette tradition est bien nouvelle pour mériter quelque confiance, et la présence des Arabes en Egypte est trop récente pour qu'ils aient pu apprendre ce que ne sait aucun des anciens Grecs, qui étudièrent ce pays avec la plus attentive curiosité.

Les Arabes, un seul excepté, Abdallatif, ont parlé si légèrement et avec tant d'enthousiasme des antiquités de l'Egypte, qu'il est impossible de leur accorder la moindre foi, si ce n'est quand des observateurs sérieux nous certifient que les faits énoncés sont vrais, quoique les Arabes les aient racontés. Il est certain qu'il ne reste dans la pyramide qu'un sarcophage en granit, sépulture ordinaire des rois. Toutefois, plusieurs écrivains de cette nation ont dit et affirment qu'il y avait plusieurs puits et galeries souterraines dépendants de la grande pyramide; qu'on trouvait dans la tête du sphinx une ouverture qui menait à ces galeries et à la pyramide, ce qui explique pourquoi on ne pouvait y entrer par une porte extérieure. Ils ont dit aussi comment les galeries indiquées étaient extérieurement fermées par des blocs de granit. Enfin, les fouilles que l'on a faites à grands frais prouvèrent que toutes les

pyramides contiennent une chambre funéraire creusée dans le roc, et que plusieurs furent agrandies aux dépens de la masse de ces pyramides. On y a découvert des sarcophages endommagés, et il semble que les corps en aient été enlevés à des époques plus ou moins éloignées; car on trouve de tous côtés des traces de profanations attribuées aux Arabes. Il n'est pas inutile de donner ici un détail descriptif des chambres funéraires des pyramides ainsi que des souterrains et des galeries qui y conduisent.

La face nord-est de la grande pyramide est celle où se trouve l'entrée actuelle, au niveau de la quinzième assise et à quarante-cinq pieds environ d'élévation au dessus de la base. Le hasard l'a fait découvrir. A l'époque où l'on a cherché à pénétrer dans la pyramide, l'enlèvement du parement aura mis à découvert une construction différente de tout le reste; c'était celle qui formait l'entrée de l'étroite galerie du canal incliné. Ce premier canal a douze toises trois pieds de longueur; il aboutit à un autre de mêmes proportions (trois pieds cinq pouces de haut sur autant de large), mais ascendant, et de cent deux pieds de longueur. Un gros bloc de granit le ferme hermétiquement vers le coude de jonction des deux canaux, et pour y pénétrer, il a fallu tourner cet obstacle en brisant les pierres plus tendres qui forment le massif sur la droite du canal et parallèlement à sa direction.

A l'extrémité de ce second canal on rencontre un pallier et on a à sa droite l'entrée d'un puits profond taillé dans le roc; là aussi commence un canal horizontal de dix-neuf

toises et demie d'étendue; il conduit à une chambre qu'on a nommée chambre de la reine, qui a dix-sept pieds dix pouces de long sur seize pieds un pouce de large; elle est vide.

En retournant à l'entrée du canal horizontal, on monte dans une nouvelle galerie longue de cent vingt-cinq pieds et qui en a vingt-cinq de hauteur et dix et demi de largeur. De chaque côté sont des banquettes de vingt et un pouces sur six et demi de profondeur; sur chaque banquette huit assises de pierre en corbellement forment les murs de cette galerie, et donnent l'aspect d'une voûte à son sommet. A l'extrémité on arrive sur un pallier; de là dans un vestibule qui conduit à une ouverture de trois pieds cinq pouces de hauteur sur sept pieds dix pouces de longueur; c'est l'entrée de la chambre supérieure, nommée la chambre du roi, entrée primitivement fermée et cachée par des blocs de pierre.

Cette chambre est entièrement construite en larges blocs de granit, parfaitement dressés et polis. Voici ses dimensions :

Hauteur		18	pieds	0	pouces	5	lignes.
Largeur	N.	32	d°	2	d°	8	d°
d°	S.	32	d°	2	d°	10	d°
d°	O.	16	d°	1	d°	5	d°
d°	E.	16	d°	0	d°	4	d°

A l'extrémité ouest de la chambre on voit le sarcophage, aussi en granit, de sept pieds un pouce de long sur trois pieds un pouce de large et trois pieds six pouces de haut;

il est placé dans la ligne du nord au sud. On n'a pas trouvé son couvercle. Un vide de trois pieds de haut existe au-dessus de cette chambre sépulcrale; les pierres qui le forment, également en granit, sont dressées sans être polies, et celles du plancher qui forme le revers du plafond de la chambre royale, sont brutes et d'une hauteur inégale; il résulte de ce vide un double plafond pour la chambre royale, propre à la préserver des effets de la surcharge supérieure.

Le puits déjà indiqué à l'entrée de la galerie horizontale est en grande partie creusé dans le rocher, dans des dimensions tellement étroites (vingt-deux pouces sur vingt-quatre) qu'un homme peut s'y accroupir, mais non pas s'y coucher; c'est cependant un travail de main d'homme. En le sondant on est parvenu jusqu'à deux cents pieds de profondeur.

Des entailles irrégulières pratiquées dans les parois rendent la descente moins pénible et moins périlleuse. On n'est point parvenu au fond, mais dans la partie reconnue on est descendu jusqu'à cinquante pieds au-dessous du niveau du Nil. Il est probable que ce puits était en communication avec les souterrains des pyramides, et qu'il n'était si étroit et si long que pour donner au courant d'air qui le traversait le plus de rapidité possible.

La partie de la chaîne lybique, qui s'avance à l'est vers la plaine, possède la figure du Sphinx; c'est dans une des faces de la section de la chaîne qu'il a été taillé. Il adhère au sol, et son élévation de quarante pieds au-

dessus de ce sol donne la mesure de la quantité de pierres enlevées à la superficie pour dresser cette partie de la plaine. La longueur totale du Sphinx monolithe est de trente-neuf mètres; contour de la tête au front, vingt-sept mètres; depuis le ventre jusqu'au sommet de la tête, dix-sept mètres. Une excavation de quelques pieds a été pratiquée sur la tête; elle servait à y fixer les insignes de la royauté qui déterminaient l'expression symbolique de ce Sphinx. Nous avons déjà dit que dans la tête de ce Sphinx il y avait une ouverture qui menait aux galeries conduisant dans l'intérieur de la pyramide.

Tous ces faits tendraient à prouver la destination funéraire des pyramides, sans cependant en exclure un but plus utile. Les momies qu'on y a découvertes prouvent, plus que toute autre chose, que ce ne fut pas la seule vanité des Pharaons qui fit élever ces masses énormes, et qu'en construisant ces monuments l'idée religieuse dominait l'idée monarchique.

Or, tout ceci conduit nécessairement à une hypothèse plus importante. Si les pyramides sont de grands ouvrages d'utilité publique, elles durent, chez un peuple essentiellement religieux, être consacrées par la religion; mais si on considère aussi l'esprit général de la civilisation de cette nation, on comprend que les rois qui eurent la gloire de faire élever ces monuments aient aspiré à l'honneur de s'en faire des mausolées. Faire concourir l'orgueil des souverains et le sentiment religieux de la nation à l'élévation de ces monuments extraordinaires, était une idée si

naturelle qu'il semble inutile d'en faire ressortir la sagesse. Quant à ce qui regarde l'opinion des anciens auteurs qui attribuaient l'érection des pyramides à des motifs de vanité, ou à des calculs d'une politique personnelle, il suffit de dire, pour renverser cette allégation, que ces auteurs, ne pouvant être initiés aux secrets de ces monuments mystérieux, n'eurent que de fausses opinions, et que la véritable tradition était déjà perdue à l'époque même où Théodate visita ce pays.

Les anciens Arabes firent entrer, comme nous l'avons dit, tant de merveilleux dans leur récit, qu'il n'est pas possible de leur accorder le moindre crédit. La plupart des auteurs modernes n'y voient que des tombeaux, et les nouvelles découvertes du colonel Wyse semblent justifier cette opinion suivie par le savant archéologue Letrouvé; car les recherches nouvelles ont confirmé que chacune des Pyramides renferme une chambre sépulcrale. Plusieurs savants ont essayé de donner à ces constructions prodigieuses une destination plus importante, et d'autres ont cru y reconnaître un but religieux et même scientifique. Pour les uns les Pyramides ne sont que des temples consacrés au culte d'Osiris et aux cérémonies religieuses; pour d'autres elles servaient aux prêtres à inscrire et à léguer à la postérité les éléments de leurs connaissances lorsqu'ils étaient privés du secours de l'écriture. Enfin il en est qui vont jusqu'à croire que les pyramides servaient d'immenses observatoires. Cette opinion se détruit d'elle-même; car indépendamment de la difficulté, pour ne pas

dire de l'impossibilité de monter jusqu'au sommet, les parties extérieures étant revêtues de pierres lisses, pourquoi aurait-on élevé à de si grands frais un si grand nombre d'observatoires dans la même localité?

Un mémoire de M. Jomard, inséré dans le grand ouvrage de l'Institut, prouve, à ce qu'il semble, que les Égyptiens ont voulu réunir là certaines marques particulières; en effet, les proportions de la plus grande des pyramides sont en rapport avec les degrés du méridien, et donnent la mesure exacte du stade de six cents au degré et du plèthre, qui étaient des mesures égales. Cette pyramide d'ailleurs est, ainsi que les autres, comme nous l'avons fait remarquer, parfaitement orientée. Il est surprenant que la galerie par laquelle on descend dans la partie intérieure de la plus grande pyramide suive la direction de l'axe du globe, de manière à découvrir du fond de la galerie l'étoile polaire. On conçoit que toutes ces circonstances ne sauraient être l'effet du hasard; mais depuis que les dernières recherches ont fait découvrir des hiéroglyphes dans un des cinq caveaux qui sont au-dessus de la chambre du roi, et dans laquelle, depuis quatre mille ans, personne avant le colonel Wyse n'avait pénétré, on ne pourrait plus soutenir que l'écriture fût inconnue à l'époque reculée où les pyramides furent élevées.

Wyse, sans nier que les pyramides servissent de tombeaux, et qu'un esprit essentiellement géométrique prouvant les connaissances avancées des Égyptiens eût présidé à leur construction, combat victorieusement l'idée que ces

monuments aient été érigés dans le but unique de servir de tombeaux ; ils avaient évidemment une destination plus utile, et ce n'est qu'accidentellement, pour ainsi dire, qu'ils servirent de tombeaux aux souverains qui eurent la gloire de les faire élever. Si une des pyramides présente les rapports géométriques qui ont produit une si grande surprise lorsqu'ils furent découverts, c'est que les architectes voulurent que leur construction réunît plusieurs objets d'utilité. Il semble d'ailleurs que les anciens Égyptiens avaient un goût très-prononcé pour les proportions exactes, ainsi que cela est prouvé par beaucoup de leurs temples, dont l'intérieur est déterminé par le stade et ses parties. M. de Persigny a entrepris de démontrer la grande différence qui existe entre les souterrains et la pyramide, par rapport aux tombeaux. Recueillir les dépouilles des rois était la seule destination des hypogées, dont les murailles et les routes étaient couvertes de peintures retraçant la vie des souverains. Les pyramides eurent évidemment un autre but; leur construction dura la vie de plusieurs souverains, mais elles furent toutes achevées. Au contraire, la construction des souterrains commençait avec leur élévation au trône, continuait durant leur règne, et cessait à leur mort. Beaucoup sont achevés d'une manière remarquable, d'autres sont à peine tracés; de sorte qu'ils peuvent indiquer à l'observateur attentif la durée du règne du souverain qui y était enseveli.

La construction des souterrains avançait peu à peu, proportionnellement à la largeur et à la longueur qu'on

voulait leur donner. L'érection des pyramides, au contraire, commençait par la partie qui exigeait le plus de travail, c'est à dire par la base, sans avoir égard aux éventualités de la vie humaine; de là, il suit qu'il n'y a aucune espèce de rapport entre la durée d'un règne et la construction de ces monuments gigantesques, qui furent tous achevés, et qui, par conséquent, ne pouvaient avoir pour but unique de mettre à couvert de toute profanation une momie si précieuse qu'elle fût.

Arrivant au but politique qui, d'après quelques auteurs, aurait décidé les Pharaons à élever ces monuments pour faire travailler une nation inquiète et l'éloigner de toute idée de révolte, on peut répondre que le despotisme royal et le caprice d'un seul homme pour des travaux aussi gigantesques n'eussent pas rencontré tant de fois la nation disposée à les satisfaire. On ne peut vraiment penser, au point où les sciences physiques et morales sont parvenues, à faire cette supposition; elle ne mérite pas un examen sérieux; car si certaines institutions permettent de soumettre un peuple à des sacrifices lourds et humiliants, il est incontestable aussi que le despotisme a ses bornes. Il existe toujours autour du trône des classes élevées, intermédiaires entre le prince et le peuple. Ces classes forment l'opinion publique des états despotiques. Dans un état tel que celui qui nous préoccupe, cette opinion publique était plus dangereuse pour la personne royale qu'elle ne le serait dans un état libre. De ce que l'Égypte était soumise à une monarchie despotique, il ne

s'en suit pas que cette nation, qui condamnait à la réprobation universelle un roi après sa mort, quand ce roi, de son vivant, ne s'était montré ni soucieux du bonheur du peuple, ni soumis à la religion, se laissât gouverner sous une suite de rois par le caprice d'un despotisme sans nom.

Pour qu'il en eût été ainsi, il faudrait supposer aux principaux citoyens de ce pays quelqu'intérêt puissant à se soumettre aux exigences d'une vanité qui devait les humilier à ce point. Avant toute autre chose, il faudrait prouver qu'un despotisme aussi absurde a existé.

Mais pourquoi parler du despotisme dans l'histoire d'un peuple chez lequel on ne voit les rois périr de mort violente que sur les champs de bataille! Pourquoi parler de despotisme quand tout ce que nous connaissons de ce peuple nous démontre l'existence d'un gouvernement sage, modéré et occupé sans cesse des intérêts religieux et économiques de la nation! Tout semble prouver au contraire que le véritable pouvoir social de l'Egypte émanait du corps sacerdotal, dépositaire en même temps des traditions religieuses et de celles de la politique, des arts et des sciences. Le souverain n'était que le délégué de ce corps, et sa puissance ne représentait qu'un pouvoir exécutif.

On ne trouve pas dans la longue succession des rois d'Égypte ces monstres abominables que le pouvoir absolu engendre si souvent. Les rois d'Égypte étaient ou des hommes sans capacité ou des princes éminents; ils pouvaient se signaler par des actions magnanimes, mais

jamais par des crimes. On ne peut nier que l'autorité royale y fût très-bornée.

Comment donc supposer qu'avec une telle organisation politique, l'orgueil ou l'intérêt ait pu suffire à imposer des sacrifices si forts à un pays constamment en lutte avec une nature ingrate, et dans lequel le travail du peuple était si honoré et avait une si grande valeur? Est-il possible d'admettre que la classe sacerdotale eût autorisé un tel abus de la force humaine, et qu'elle se fût prêtée à une folie en opposition avec les plus grands intérêts religieux et matériels de la nation?

Plus on étudie l'histoire de ce peuple, plus on est convaincu que tout ce qu'il fit de grand fut le résultat de la volonté des hommes d'État, des savants et des prêtres. Les trois classes réunies, en une seule, étant sans rivales, y furent aussi sans passions. Si elles exaltèrent le sentiment religieux avec des monuments gigantesques, elles accomplirent aussi, à l'aide de ce sentiment, les plus grandes entreprises dont l'histoire ait parlé. Abritées par le trône contre toute séduction d'un pouvoir étranger, du fond de leur sanctuaire elles s'appliquèrent, avec cette ardeur sublime que donnent l'inspiration des sciences et de l'amour du bien, au perfectionnement de la nation entière.

Des ténèbres épaisses ont couvert pendant longtemps les traces innombrables des travaux exécutés par cette classe; mais à mesure que ces ténèbres se dissipent, sa gloire brille avec plus d'éclat, parce que toutes ces créations révèlent un sens profond et une utilité importante.

Est-il permis de croire après cela que les pyramides n'ont eu ni signification ni utilité?

Si les causes de la construction des pyramides jusqu'à présent formulées ne sauraient être admises, il faut en conclure qu'elles furent élevées dans le but de retenir les sables. Cette assertion est appuyée par la situation de ces masses, par leur position relative dans chaque groupe, et enfin par leur nivellement qu'on n'a pu obtenir qu'à la suite de travaux immenses qui durent précéder la formation de ce plan général.

D'après l'emplacement des pyramides, suivant la direction des irruptions des sables, il faut reconnaître que les plus modernes sont celles qui s'élèvent au nord, et par conséquent que les pyramides d'Aboukir, de Saquirah et Dahchour sont antérieures à celles du groupe de Giseh.

Une preuve qui vient à l'appui de la nouvelle opinion, c'est que les matériaux employés pour la construction des pyramides ont été tirés des montagnes du côté du Nil, malgré les fortes dépenses et les travaux immenses qu'on a dû supporter, et non point de la chaîne libyque, qui formait un rempart naturel contre les sables. Cette circonstance justifie particulièrement les inductions de M. de Persigny; elle prouve que les Egyptiens tirèrent de la chaîne libyque seulement ce qu'on en pouvait extraire sans danger, et en même temps elle fait disparaître tout doute sur la nécessité d'aller chercher si loin, et avec une dépense si forte, les matériaux pour élever ces montagnes artificielles.

La plupart des pyramides d'Egypte ont beaucoup souffert ; il y en a même qui sont complétement détruites. Si donc elles furent construites dans le but d'être opposées à l'irruption des sables, il s'ensuit que là où la barrière fut détruite ou abaissée, les irruptions durent être plus ou moins violentes. Ceci résulte en effet d'un examen attentif de la belle carte topographique de l'Egypte, publiée par les savants qui suivirent l'armée.

La plus grande irruption existe devant les deux pyramides de Kegyala et Kébir, dont il ne reste que des débris, tandis que la vallée est riche en végétation là où elle est défendue par les pyramides de Giseh. Ces faits, joints aux autres, mettent hors de doute le but pour lequel les pyramides furent élevées. Mais la carte dont nous venons de parler, levée pendant la guerre même, est-elle assez exacte dans ses détails pour servir de base à ces inductions ? Il y a quelques raisons pour en douter. Enfin, les archéologues qui sont en train d'examiner cette question, pourront pousser leurs recherches sur ce point essentiel, facile à être vérifié, mais négligé jusqu'à présent.

Tout ceci nous donne l'explication de ce passage d'Hérodote. « Chéops, dit cet auteur, fit d'abord fermer tous les temples, défendit toute espèce de sacrifices, et obligea tous les Egyptiens sans distinction à des travaux publics. Les uns furent forcés de tailler des pierres qu'on transportait au-delà du fleuve, sur des bâtiments, les autres de les charrier dans les montagnes, dans la Libye. Cent mille hommes qu'on changeait tous les trois mois étaient occupés sans cesse à ces travaux. »

Quel était donc l'important intérêt qui mettait en mouvement tout un peuple? Céops fait fermer les temples et il défend les sacrifices. Doit-on regarder un acte pareil comme un acte d'impiété? Le prince qui veut exiger des efforts semblables commence-t-il par se moquer des croyances religieuses de son peuple? Ce serait la plus grande absurdité. Cette interdiction imposée à tout un royaume ne serait-elle pas au contraire un grand acte religieux? Diodore n'a-t-il pas dit qu'après la mort d'un bon roi, l'Egypte entière prenait le deuil et que, durant soixante-douze jours, les temples étaient fermés et les sacrifices suspendus? Or, Céops obtint après sa mort ces honneurs. La manière triste et solennelle avec laquelle on commence les travaux des pyramides est le spectacle d'une grande expiation publique. La colère divine a frappé l'Egypte: un fléau terrible plane sur ce pays; il faut conquérir l'esprit malin, et avec des monuments les plus gigantesques garantir le corps d'Osiris de la fureur de Tiphon. Ainsi s'explique et la nécessité de ces travaux immenses, et l'intérêt public et religieux à garder le secret de ces travaux avec tant de mystère.

Récapitulons maintenant ce que nous venons de dire. Il est hors de doute que les souterrains des pyramides servaient de tombeaux; mais ce n'était là ni la principale ni la seule destination de ces monuments; l'histoire ne nous offre, à ce sujet, qu'incertitude et confusion. Les pyramides ne sont pas des monuments funéraires et moins encore des observatoires astronomiques. Il est absurde de

prétendre qu'elles aient été élevées dans une vue politique, pour occuper des bras oisifs et des esprits inquiets, dans un pays comme l'Egypte; mais une fois admis qu'elles étaient destinées à servir de rempart contre les irruptions des sables, on comprend pourquoi les Egyptiens, menacés incessamment par ce fléau, ont fait de si persévérants efforts pour s'en garantir. Après ces considératious, l'admiration que les pyramides réveillent n'est plus troublée par la sensation pénible de leur inutilité et des fatigues qu'elles durent coûter à un peuple entier. Au contraire, on se sent pénétré de la plus profonde vénération pour ceux qui concoururent à l'exécution de ces monuments, dont la grandeur, malgré les ravages du temps, étonne l'imagination.

Que le génie de l'homme veille religieusement à la conservation de ces ouvrages merveilleux! ils sont des témoignages de son existence, de sa puissance et de son antiquité; ils sont antérieurs à toutes les traditions de l'histoire, et les témoins les plus irrécusables de la grandeur de l'intelligence humaine!

CHAPITRE IV.

LA RELIGION.

La religion dominante en Egypte est la religion de Mahomet que les Sarrasins y apportèrent vers le milieu du VII[e] siècle.

Les dissensions religieuses, les disputes des théologiens, et les haines politiques entre les dominateurs et les sujets contribuèrent plus que toute chose au changement de foi en Egypte. L'unité dogmatique que semblait renfermer la religion musulmane fut d'un très-grand secours pour attirer dans son sein les mille sectes religieuses qui

existaient lors de la conquête d'Amrou. Les Egyptiens, qui avaient d'ailleurs de fortes tendances vers la secte des jacobites, et qui ne voulaient nullement reconnaître les décrets de l'Eglise de Constantinople, aimèrent mieux se soumettre au joug des musulmans. Ils les appelèrent d'abord, puis leur facilitèrent les moyens d'achever la conquête de leur patrie.

Quel résultat pouvait-on espérer d'un pareil débat? On ne pouvait que prévoir l'horrible pillage d'Alexandrie et l'embrâsement de sa bibliothèque (1). Amrou ayant demandé au calife Omar ce qu'on devait faire de cette quantité immense de manuscrits renfermés dans la bibliothèque, le Calife répondit avec le barbare dilemne du fanatisme et de l'ignorance: « Si ces livres ne contien-« nent que ce qui est dans le livre de Dieu (*le Coran*), « ce dernier nous suffit; s'ils contiennent quelque chose « de contraire au saint livre, ils sont pernicieux; dans les « deux cas, brûle-les. »

L'ordre du Calife fut exécuté à la lettre, et ce trésor immense de l'antiquité fut détruit par les flammes.

A cette courte notice sur l'introduction de l'islamisme en Egypte j'ajouterai que ce qui m'engage à parler rapidement de son dogme, de sa morale et de son culte, c'est que l'on n'en a pas une idée assez exacte.

Toutes les religions en Egypte jouissent non pas d'une

(1) Nous rapportons ce fait quoiqu'il ne soit pas complétement prouvé.

faveur égale; mais d'une paix assez constante et d'une liberté que la conscience a souvent réclamée en vain dans les pays que l'on regarde comme beaucoup plus civilisés. Ce résultat est dû à la politique de Méhémet qui, arrivant au pachalik d'Egypte, eut soin de développer les germes de la tolérance laissés par l'invasion française. Les chrétiens devaient être utiles à ses desseins; il les protégea dans son œuvre de réforme. Méhémet-Ali eut d'abord à combattre le fanatisme des ulémas et des cheiks. Tantôt il employa le despotisme pour détruire des préjugés religieux, tantôt il feignit de se soumettre aux représentations des chefs du culte musulman, éludant ensuite par une négligence calculée l'exécution des mesures qu'il était forcé de prendre. Ce fut ainsi qu'il gagna du temps, et, le temps créant l'habitude, les musulmans s'accoutumèrent peu à peu à voir des chrétiens porter des turbans semblables aux leurs, des pantoufles rouges ou jaunes, et à les rencontrer à cheval dans les rues.

L'Egypte a subi successivement l'influence des trois religions principales qu'on y retrouve encore aujourd'hui. Sans jamais avoir été juive, ses rapports avec le peuple de Dieu ont dû avoir une influence sensible sur ses mœurs et sa morale religieuse. L'Egypte entière fut chrétienne sous la domination romaine et sous l'empire d'Orient; mais, quoique si voisine de l'Eglise d'Afrique, l'Eglise égyptienne n'eut jamais la ferveur et l'éclat du berceau des Ambroise et des Augustin. La religion musulmane est la religion des vainqueurs; elle n'est pas absolument la

dominante, car les coptes jacobites y ont une grande influence; mais elle est le culte officiel.

La religion des musulmans est fondée, comme chacun sait, sur le Coran. A leurs yeux, ce livre est un chef-d'œuvre de style et de poésie; les Arabes prétendent même qu'il n'existe dans leur langue aucun ouvrage mieux écrit; selon eux personne au monde ne pourrait ni le surpasser ni même l'égaler en beauté, en élégance et en concision. Ils le lisent ou ils en écoutent la lecture cinq fois par jour. Il y en a qui l'apprennent par cœur, et d'autres qui n'en retiennent que les articles fondamentaux.

Le Coran, comme la Bible, l'Evangile et les Vèdas de l'Inde, renferme les préceptes d'une morale pure; mais ils y sont entremêlés de fictions assez ridicules, sur lesquelles la philosophie ne pourrait jeter qu'un regard de pitié si elle ne considérait en même temps que c'est justement ce mélange combiné de vérités et de rêveries qui assura le triomphe de l'*Apôtre de Dieu*, dont la politique, éclairée par l'étude du cœur humain et par la connaissance du caractère de ses contemporains, vit bien qu'il fallait parler le langage obscur et inintelligible des prophètes, à ceux qui se montraient sourds à sa voix lorsqu'il leur prêchait des vérités trop simples pour eux.

Le style du Coran varie suivant les divers objets qu'il traite : tantôt, s'il peint le bonheur destiné aux fidèles, il déploie une richesse d'images, une magnificence d'expressions qui éblouit par sa variété; tantôt, s'il s'adresse aux

ennemis de l'islamisme, c'est un feu terrible qui embrase, une foudre qui pulvérise tous les obstacles.

Du reste, il se ressent du génie de sa langue; les phrases pourraient peut-être nous sembler un peu trop heurtées, trop dépourvues de transitions. Il est rempli de métaphores que nous pourrions trouver outrées, hyperboliques, et qui ne sont que hardies pour les Arabes. Mais il est réellement sublime lorsqu'il parle de la Divinité, lorsqu'il l'invoque, lorsqu'il lui adresse des prières exprimées d'une manière noble et éloignées de toute affectation superstitieuse et mystique.

Les principes de l'islalisme sont très-simples, et on peut les réduire à deux principes élémentaires : la croyance à l'unité de Dieu et la foi dans la mission de Mahomet. Ce dogme de l'unité divine rallia autour du prophète les tribus errantes de l'Arabie qui, avant lui, avaient été plongées dans l'idolâtrie la plus grossière. Mahomet établit ainsi entre elles la nationalité la plus puissante.

En prêchant l'islamisme, il annonçait qu'une seule religion dont il se disait le prophète inspiré, avait été révélée au monde; il ajoutait que toutes les fois que cette religion fut négligée ou corrompue dans son essence, Dieu avait envoyé du ciel, à des époques différentes, certains livres et plusieurs prophètes. Le Pentateuque à Moïse, les psaumes à David, d'autres écrits à d'autres croyants, et enfin l'Evangile à Jésus-Christ. Ces livres, disait-il, sont tous vrais, mais le Coran, comme le dernier descendu du ciel, doit servir de règle immuable et doit-être observé jusqu'au jour du jugement universel.

Du reste il n'est pas étonnant que Mahomet, ayant emprunté beaucoup de choses au Christianisme, ait suivi les traditions bibliques sur la création et la chute de l'homme placé par Dieu sur la terre pour travailler à sa propre sanctification, et mériter, par ses bonnes œuvres, le séjour des bienheureux. C'est aussi pour dissimuler les emprunts faits à la religion judaïque qu'il écrit dans le Coran : « Tu trouveras que les plus violents ennemis des vrais « croyants sont les Juifs et les idolâtres; et tu trouveras « que les plus portés à aimer les vrais croyants sont ceux « qui disent : « Nous sommes Chrétiens. »

Les musulmans croient à l'existence d'anges dont les uns veillent aux actions des hommes et les autres recueillent leurs derniers soupirs. Les uns sont les ministres des vengeances célestes, les autres feront entendre les sons de la trompette pour la résurrection universelle, qui sera immédiatement suivie du jugement dernier.

En ce moment terrible, malheur aux méchants, malheur à ceux qui pendant leur vie n'auront pas expié leurs fautes par la prière et les aumônes ! Engloutis dans les enfers, ils y endureront des tourments dix fois plus forts que ceux qu'ils firent endurer aux autres. Un sort meilleur attend les observateurs fidèles de la loi. Leur séjour est fixé dans le jardin des délices. Là ils seront couchés et reposeront sur des lits dorés et étincelants de pierreries; là de jeunes garçons, dont les grâces et les charmes ne vieilliront jamais, leur présenteront dans des coupes d'une beauté éblouissante des vins délicieux dont la vapeur ne

troublera jamais leur raison. D'après leurs désirs on leur servira les fruits les plus savoureux et le gibier le plus rare, tandis que des houris aux grands yeux noirs et au teint candide, luisantes comme des perles, se tiendront toujours à leur côté.

Ceux pourtant qui s'imaginent que le paradis des musulmans ne procure que des jouissances sensuelles sont dans la plus grande erreur. Le Coran dit que la vision de Dieu produira une satisfaction sans égale et supérieure à toute autre, et que ce trésor éternel est destiné seulement aux croyants qui auront placé leur confiance en Dieu; qui auront évité l'iniquité et le péché; qui auront réprimé leur colère en pardonnant; et qui enfin se seront consacrés exclusivement à la prière et aux actes de prudence et de libéralité.

Pour ce qui regarde la morale, Mahomet emprunta beaucoup au Christianisme. Il voulut que la bienfaisance fût la première des vertus. Le musulman doit disposer en faveur des pauvres de la dixième partie de ses revenus, et éviter surtout de montrer de l'ostentation dans la pratique de ses bonnes œuvres. L'usure est défendue par le Coran. La générosité, l'oubli des injures, la modestie, la patience et la franchise sont particulièrement recommandés. Toute action qui n'est pas accompagnée de piété, quelle que soit son importance, ne peut être agréable à Dieu; mais pour arriver à lui il faut préserver de tout péché cinq parties du corps : les oreilles, les yeux, la langue, les mains et les pieds.

C'est en vue de cette injonction que le musulman doit s'abstenir de prêter l'oreille aux instruments de musique, fût-ce même le chant du Coran et de la prière, ainsi qu'au mensonge, à la médisance et aux discours obscènes. C'est en vue de cette injonction qu'il doit détourner ses regards des choses défendues, et de certaines parties du corps, que sa langue doit se garder du mensonge, de la calomnie et de ses propres louanges. Violer ses promesses et blasphémer sont des péchés qui détruisent le mérite de toutes les bonnes actions précédentes, et que les lois civiles doivent punir de mort.

Il est aussi défendu au musulman de frapper son prochain et de le priver de nourriture sans permission; il ne peut entrer ni pénétrer dans la propriété d'autrui. Il doit se garder des mets prohibés par la loi. La gourmandise et tout excès de table lui sont très-rigoureusement interdits. Enfin, parmi tous les péchés contre la chasteté, celui qui est puni par les peines les plus terribles, c'est la fornication.

Pour achever cet examen rapide de la morale des musulmans, il faut que je parle de deux choses plus ou moins connues, les rapports de l'homme avec la femme et le fatalisme.

Et d'abord je remarquerai que bien que le Coran autorise la polygamie, ce code restreint néanmoins à quatre le nombre des femmes légitimes. Si le mari prévoit, ou s'il craint quelque inconvénient d'un tel nombre de femmes libres, on lui recommande alors d'en prendre une seule, ou de remplacer les épouses légitimes par des esclaves.

Grâce au code de Mahomet, la condition de la femme s'est un peu améliorée en Orient; car il est écrit que personne ne peut épouser une femme sans lui fixer d'avance une dot en cas de répudiation.

Les sœurs sont égales aux frères dans le partage des biens paternels. L'esclave une fois mère devient libre. Le mariage est permis avec des femmes juives et chrétiennes, mais il est défendu avec des femmes idolâtres. Enfin, quoique le Coran proclame la supériorité de l'homme sur la femme, il veut néanmoins que cette suprématie consiste spécialement dans une affectueuse protection.

Malgré la croyance des musulmans au dogme de la prédestination ou fatalisme, cette croyance profonde n'a pourtant pas l'influence qu'on lui attribue sur les actions et les sentiments des musulmans. Le fatalisme peut, il est vrai, leur inspirer une résignation constante et inaltérable au milieu des vicissitudes les plus accablantes de la vie; mais il n'éteint pas en eux tout penchant à la sensibilité.

Le croyant n'est pas enchaîné par une immobilité stupide à la lettre d'un principe, et si le Coran l'avertit que ce serait inutilement qu'il voudrait soustraire à Dieu ceux qu'il a désignés, il lui dit en même temps : Ta maison brûle, cours éteindre l'incendie. Est-elle menacée de tomber en ruines? éloigne-toi. Sauve-toi aussi du débordement des fleuves et des rivières, et tiens-toi bien sur tes gardes contre toute espèce de disgrâce; en un mot, prends toutes les précautions dictées par la sagesse humaine.

Le culte, dans la religion musulmane, tient une place importante. De toutes les pratiques de ce culte, la prière est la principale; les ablutions viennent ensuite. Elle doit se faire cinq fois par jour; une avant le lever du soleil, une à midi, une entre midi et le soir, une au coucher du soleil, et une à l'entrée de la nuit. Des anges descendent du ciel et écrivent le nom de ceux qui l'ont faite. Malheur à qui l'omettrait, car il est écrit :

Révèle la gloire du Très-Haut, et avant l'aurore, et durant la nuit, et au déclin du jour, afin que ton cœur soit content.

Lorsque tu récites ta prière, tourne ton front du côté de la Caoba, le temple qu'Abraham, aïeul d'Ismael, consacra au Seigneur. En quelque lieu que tu sois ton regard doit être toujours dirigé vers cet auguste sanctuaire.

Les heures de la prière varient suivant les saisons.

Celle de l'aurore, par exemple, doit se faire au moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir. Ceux qui n'ont point acccompli leurs dévotions dans la première partie de la journée peuvent effacer leur faute en priant plus que les autres pendant le reste du jour. Les heures de la prière sont toutes annoncées par les muezzins, dont la voix grave et solennelle appelle les fidèles du haut des minarets. Les prières peuvent être faites en particulier, dans la maison, ou en plein air, ou bien en commun dans une mosquée, sous la direction d'un iman. L'assemblée suit scrupuleusement les mouvements

du pontife, et répond *amen* à la récitation de chacun des versets qui font partie de la prière. Le *salat et gouma* (la prière du vendredi) se fait toujours sous la conduite d'un iman.

Pour que la prière soit efficace, la loi musulmane exige :

1° L'état de propreté; 2° la décence dans le vêtement; 3° la direction du corps vers le temple de la Mecque, l'éternelle Caaba; 4° la volonté ou l'intention.

Le musulman qui veut être dans la première de ces conditions doit faire des ablutions nombreuses avec de l'eau pure, chaque fois qu'il se dispose à prier. Ces ablutions sont très-détaillées, très-précises et très-minutieuses.

Les docteurs musulmans, qui sont entrés dans des détails minutieux à l'égard des prières, ont établi un certain nombre de règles disciplinaires.

Ainsi, tant que l'on est debout, on ne doit regarder que le tapis; dans la position du *tahyetan*, on ne doit jamais mouvoir le pied droit, lors même qu'on veut accomplir le *sidjoud* ou prosternation. En faisant les salutations, le regard ne doit pas s'étendre au-delà des épaules; enfin, on doit éviter soigneusement de bâiller pendant la prière, parceque le démon en profiterait pour s'insinuer dans le corps du croyant.

Indépendamment de ces prières quotidiennes que tout musulman doit faire isolément, les croyants doivent s'assembler le vendredi pour prier en commun, et assister à une cérémonie hebdomadaire appelée *kholbach* : c'est, à proprement parler, une espèce de sermon qui se fait dans

les mosquées principales de chaque ville et dans celles qui ont été fondées par les califes. Ce sermon prend régulièrement place après les prières ordinaires de midi; en le prononçant l'iman loue Dieu, célèbre la mémoire de Mahomet; et du temps des califes, qui réunissaient à la fois les fonctions de souverain pontife et d'empereur, on y ajoutait des vœux, des prières et des acclamations pour la prospérité de celui qui régnait, pour la longue durée de sa puissance, ainsi que pour le bonheur et la gloire du prince désigné comme devant hériter de l'empire.

La croyance ou l'attachement du musulman à sa religion est tellement enracinée en lui que son esprit n'est jamais troublé par aucun doute. Il en a une idée si élevée qu'il ne peut pas comprendre le motif qui empêche toutes les nations d'embrasser l'islamisme. Pour lui, aucun respect humain ne peut l'empêcher de confesser sa foi ni d'en suivre les pratiques; et si sa croyance est attaquée par quelque étranger, il la défend de toute sa puissance. Tout lieu lui est bon pour prier, et souvent on voit le mahométan s'agenouiller dans les rues, dans les places publiques, dans sa maison, dans sa boutique, qu'il soit seul, qu'il soit en compagnie, même de personnes étrangères à son culte.

Une autre pratique très-importante de la religion musulmane est la purification. La loi ne permet pas au croyant l'exercice d'un acte religieux quel qu'il soit, si avant de l'accomplir il ne s'est pas purifié, avec un soin extrême, de

toutes souillures. Il y a trois espèces de purifications, le lavage, l'ablution et la lotion. La première est prescrite pour les souillures; la seconde consiste à se laver le visage, la bouche, les narines, la barbe, les mains, les bras jusqu'au coude et les pieds jusqu'à la cuisse. Pendant cette opération il faut toujours prier. La lotion, enfin, est ordonnée pour certaines impuretés spéciales.

L'usage des purifications est un des plus sages réglements que l'islamisme ait établis; car c'est sous le prétexte d'un acte religieux qu'on impose aux Orientaux certaines mesures de propreté et d'hygiène fort utiles dans les climats chauds.

Les cérémonies religieuses des musulmans égalent le nombre des fêtes qu'ils célèbrent avec pompe et solennité. Les mosquées d'une rare propreté n'ont ni décorations, ni ornements, ni chaises, ni bancs. Le parquet est caché en été par des nattes, et en hiver par des tapis; les musulmans s'y asseyent sur leurs talons. Avant d'entrer dans leurs mosquées, ils se déchaussent; les gestes qu'ils font en priant expriment le fanatisme; mais leurs regards sont modestes et leurs poses graves. Dans les grandes mosquées on voit quelquefois des personnes qui causent ensemble, qui mangent, dorment, et souvent travaillent; mais, même au milieu de ces occupations, elles gardent pour ces enceintes sacrées le plus grand respect. Les femmes entrent assez rarement dans les mosquées. Le prophète leur conseilla de prier dans leurs maisons; mais ce conseil devint une défense expresse par la suite, sous le prétexte que leur

présence dans les temples réveillait des idées profanes chez les assistants.

Avant l'expédition française en Égypte, il n'était pas permis aux chrétiens et aux juifs de passer à cheval devant les mosquées privilégiées. Bonaparte obtint que cette défense cessât, et de nos jours la tolérance est telle que les Européens peuvent même entrer dans les mosquées sans obstacles et sans courir de danger.

Les temples sont très-nombreux en Egypte. Au Caire on en compte quatre cents, tous anciens et d'une très-belle architecture. Aux mosquées les plus riches sont annexés d'autres établissements, tels que hospices, écoles publiques et colléges où l'on enseigne à la jeunesse la religion, les lois, le culte et le droit. Chaque mosquée est desservie par plusieurs personnes qui ont un grade dans la hiérarchie religieuse.

Avant l'établissement de l'islamisme, le jeûne religieux existait déjà chez plusieurs peuples, entre autres chez les juifs et les chrétiens, et, s'il n'était point une pratique religieuse pour les anciens habitants de l'Egypte, il était au moins chez eux une mesure hygiénique généralement usitée. Mahomet dénatura cette institution en la rendant trop sévère. Le jeûne du Ramadan, pendant lequel on doit s'abstenir de tout aliment depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, sans qu'il soit permis même de fumer ou de prendre un verre d'eau, dure un mois lunaire. Une abstinence gardée aussi rigoureusement pendant si long-temps peut affecter la santé des individus qui sont forcés

de se livrer à des travaux pénibles. Les plus scrupuleux n'avalent pas même leur salive. Les femmes enceintes sont dispensées du jeûne, de même que les voyageurs et les malades. Néanmoins, bien peu profitent de cette dispense que la religion leur accorde, et certains dévots voyageant dans le désert, au milieu d'une chaleur brûlante et des plus fortes souffrances, refusent à leurs lèvres desséchées une goutte d'eau. Un médecin qui a demeuré longtemps en Egypte nous a raconté qu'il a vu des malades attaqués d'une fièvre ardente refuser pendant le Ramadan toute médecine, et mourir pour ne pas violer l'observation du jeûne prescrit par la loi.

Comme les musulmans ne font usage que du calendrier lunaire, il arrive que le Ramadan tombe successivement dans chaque mois de l'année pour revenir tous les trente-trois ans à son point de départ.

A ce long jeûne succède une fête qui dure trois jours pendant lesquels les fidèles se dédommagent amplement, selon la mesure de leurs moyens, des privations qu'ils se sont imposées. Cette fête s'appelle le *Petit-Baïram.* Le *Grand-Baïram* ou *Courbam-Baïram* a lieu soixante-dix jours après le petit, et dure quatre jours. Le *Courbam-Baïram* a été institué en mémoire du sacrifice d'Abraham.

Le pélerinage à la Mecque et les cérémonies pratiquées autour de la Caaba étaient des dévotions suivies par les Arabes longtemps avant Mahomet. Tout musulman fidèle observateur de la loi du Coran doit, au moins une fois dans sa vie, visiter la ville sainte.

Chaque année, des milliers de pélerins se réunissent pour accomplir ensemble ce pieux voyage. La caravane part du Caire le 27 du mois de *Chewal*, quelques jours après la procession du *Mahmil*. Le mahmil est une caisse en bois qui contient le voile de la Caaba, et quelquefois deux exemplaires du Koran destinés au temple de la Mecque; cet envoi se fait régulièrement tous les ans. La sainte caravane emporte avec elle, outre le *Mahmil*, le trésor envoyé par le sultan à la Mecque et les divers dons faits par les princes, les villes ou les particuliers.

Les pélerins se partagent en trois troupes : l'une suit la route du désert, ce voyage par terre dure environ quarante jours; les deux autres troupes s'embarquent à Suez ou à Kosséir. C'est pendant les fêtes du Courbam-Baïram que les pélerins, venus de tous les points de l'Orient, doivent se trouver rassemblés dans la ville qui a vu naître leur prophète.

Autrefois la ville sainte était visitée par de nombreuses caravanes venues de tous les points de l'Orient pour déposer de pieuses offrandes; mais aujourd'hui la ferveur religieuse s'est fort attiédie, même en Arabie, et, soit indifférence, soit la crainte qu'ont inspiré les brigandages des Vahabites, les pélerinages et surtout les dons deviennent de plus en plus rares; toutefois les *hadjis* (pélerins) sont toujours fort considérés, et ce titre confère une sorte de sainteté. Les musulmans de l'Asie-Mineure et les Persans se réunissent à Damas.

L'objet principal de leur dévotion est la *Caaba*, petit

édifice qui a cinquante pieds de longueur sur quarante-huit de largeur et quatre-vingts de hauteur. Les Arabes prétendent qu'il a été bâti par Ismaël avec l'aide d'Abraham et de l'ange Gabriel. Ce fut cet ange, disent-ils, qui confia au patriarche la fameuse pierre noire qu'on conserve depuis des siècles à la Caaba.

Le Turc ne croirait pas avoir accompli son pélerinage s'il ne montait sur le sommet d'Urafal, qui est à la distance de six lieues de la Mecque et où le sacrifice d'Abraham eut lieu, suivant la tradition, pour assister à la prière solennelle qu'on y récite pendant une nuit déterminée. Le lendemain, les pèlerins doivent se rendre à la plaine de Mocène pour accomplir, par de nombreux sacrifices de chèvres, de chevreuils et de chameaux, les pratiques ordonnées. On fait monter à trente ou quarante mille le nombre des bêtes à cornes immolées à cette occasion.

L'époque du retour de la Mecque étant bien connue au Caire, les parents et les amis des pèlerins se portent au-devant d'eux, et les emmènent avec une joie extrême à la maison, où ils mêlent à une musique triomphale les cris de leur douleur s'ils viennent à apprendre que les personnes qu'ils espéraient revoir ont succombé à la fatigue et aux privations dans le voyage.

Un des mérites de la religion musulmane est d'avoir transformé en devoirs sacrés une quantité de précautions et de mesures hygiéniques de la plus indispensable nécessité.

Dans le Coran, on ne s'est pas occupé seulement de la

propreté extérieure; mais on a pensé encore à la nourriture et à la boisson, objets d'une grande importance dans les pays orientaux. On y défend l'usage du vin, des liqueurs spiritueuses et de certains aliments réputés immondes, tels que la viande de porc, de cheval, de mulet, d'âne, de tortue et d'éléphant. On y regarde encore comme immondes tous les animaux carnassiers, les oiseaux de proie et les reptiles. La même défense existe pour les parties naturelles, les reins et les entrailles de tous les animaux. Quant à l'usage du sang comme aliment, la loi le défend d'une manière absolue. Aussi veut-elle que l'on coupe la tête et tous les artères des animaux, et qu'on fasse sortir jusqu'à la dernière goutte de leur sang. C'est cette prescription absolue qui fait que les musulmans sont très-indifférents au plaisir de la chasse.

La haine implacable des musulmans contre les chrétiens n'est que trop connue en Europe. Cette haine est venue beaucoup plus de ce que le mahométisme s'est trouvé arrêté dans ses développements territoriaux par les chrétiens, que du Coran qui prêche la tolérance envers les sectateurs du Christ en disant : « Les chrétiens seront « condamnés d'après l'Evangile; ceux qui les jugeraient « différemment commettraient un péché.

« Fidèles, votre religion est une. Je suis votre Dieu; « adorez-moi! les juifs et les chrétiens sont divisés dans « leur foi; ils reviendront à nous.

« Nous avons prescrit à chaque peuple son rite sacré; « que chacun l'accomplisse sans discuter sur la religion.

« Tâchez de les gagner à Dieu, en leur disant : Tu ne
« marches pas dans la bonne voie. Avec les juifs et les
« chrétiens, ne disputez jamais qu'en termes honnêtes et
« modérés. »

Malgré ces idées de tolérance imposées au musulman, il professe un extrême mépris pour les chrétiens. Les tribunaux les appellent infidèles tant qu'ils sont vivants, et damnés dès qu'ils sont morts. Un chrétien ne peut pas témoigner contre un musulman.

L'islamisme a vu s'élever beaucoup de sectes dans son sein ; cependant les docteurs musulmans affirment que leur nombre n'a jamais atteint *soixante-treize*. Les deux principales, celles qui partagent encore les musulmans de nos jours, sont celles des *Sonnites* ou orthodoxes, et des *Schyytes* ou hérétiques. Cette séparation s'est produite peu de temps après la mort du prophète.

Les *Sonnites* reconnaissent l'infaillibilité d'Aboubekir, d'Omar et d'Osman ; ils admettent toutes les explications théologiques, toutes les décisions légales de ces différents chefs. Pour eux, la *Sonna*, vaste compilation de traditions qui sert de complément au Coran, a la même autorité que la loi orale chez les Juifs ; de là leur nom de *Sonnites*.

Les *Schyytes*, au contraire, prétendent que le véritable successeur de Mahomed est Ali, son gendre et son fils adoptif, désigné par lui comme héritier de l'empire. Toutes les explications du Coran données par d'autres sont autant d'hérésies pour eux. Ils nient la prédestination ab-

solue, et ne veulent point admettre l'incréation du Coran. Les *Schyytes* révèrent Hussein et Ali comme des saints; quelques-unes des divisions de cette secte importante, les *Nonairis* et les *Mitualis*, qui habitent une partie des hauteurs du Liban, sont persuadés qu'Ali a été revêtu d'un caractère divin, et lui rendent une sorte de culte.

Les habitants du désert, *Arabes nomades* ou *Bédouins*, forment une autre catégorie de musulmans; on ne les regarde point comme dissidents quoiqu'ils s'exemptent de toutes les pratiques minutieuses, et s'inquiètent peu des subtilités dont les docteurs ont enveloppé les dogmes de l'islamisme.

Au milieu des populations chrétiennes et musulmanes, il existe une autre secte dont on ignore la véritable origine; ce sont les *Vésidis*, qui habitent les montagnes voisines de la ville de Singar. Ces sectaires, dont quelques dogmes présentent de l'analogie avec ceux du christianisme, reconnaissent un bon et un mauvais génie; mais, persuadés que le mauvais génie n'est qu'un ange déchu et qu'un jour il doit rentrer en grâce auprès de Dieu, ils redoutent sa vengeance, et c'est à lui surtout que s'adressent leurs prières et leurs hommages.

Ce fut au commencement du dix-huitième siècle de l'ère chrétienne et du deuxième de l'hégire qu'Ad-el-Vahad commença à prêcher une doctrine nouvelle dans les mêmes lieux où Mahomet avait établi sa religion. Il voulait ramener l'islamisme à sa pureté primitive, et le purger de toutes les superstitions. A ses yeux, le Coran n'est point un

livre créé par l'inspiration divine, ou apporté par l'ange Gabriel. Jésus-Christ, Mahomet et les autres prophètes, suivant lui, ne sont que des sages aimés du Très-Haut; c'est à Dieu seul que doit s'adresser la prière.

Cette secte, dont la doctrine semble si sage, fit couler des flots de sang dans l'empire ottoman. Le fanatisme le plus féroce animait les Vahabites; ils attaquaient, ils égorgeaient sans pitié les musulmans qui refusaient d'admettre leurs réformes, et brisaient les chapelles sépulcrales élevées en l'honneur des Chéiks et des Imans réputés saints parmi les croyants. Leur nombre étant devenu considérable, ils s'emparèrent d'une partie de la Mésopotamie, prirent Médine, la Mecque et Djedda, pillant, rançonnant les caravanes. Leur puissance s'accrut si rapidement qu'elle menaça un instant de changer la face du monde oriental. Ce fut alors que Méhémet-Ali, chargé par le Sultan de leur faire une guerre d'extermination, envoya contre eux son fils Ibrahim, qui finit par les refouler dans leurs déserts et s'empara de leur chef, qui fut décapité à Constantinople, le 17 décembre 1818, sur la place de Sainte-Sophie.

En Egypte il y a encore d'autres religions ou sectes, telles que celles des Juifs, des Arméniens, des grecs schismatiques et orthodoxes, et de catholiques latins ou unis.

Autour des catholiques latins viennent se ranger tous les Européens qui demeurent en Egypte. Les églises des catholiques sont desservies par les religieux franciscains de la Terre-Sainte, qui existent là depuis le règne de Fran-

çois I[er], sous la protection immédiate et spéciale de la France.

Les Coptes jacobites ou schismatiques, nom que l'on donne ordinairement aux sectateurs de l'Eglise d'Alexandrie, forment la classe la plus nombreuse parmi les chrétiens. On en compte environ cent soixante mille répandus dans les provinces de la Haute et de la Basse Egypte ; au Caire, ils occupent deux des quartiers les plus populeux. Attachés aux anciens usages, observateurs rigides des préceptes de leur Eglise, les Coptes obéissent sans contrainte aux commandements de leur patriarche, qui réside au Caire quoiqu'on lui donne le titre de *Patriarche d'Alexandrie et de Jérusalem*.

Outre le baptême des enfants qui doit avoir lieu à l'église, ils pratiquent aussi la circoncision ; mais c'est plutôt pour eux une coutume nationale et une mesure de propreté qu'une cérémonie religieuse. Les Coptes admettent la confession auriculaire et communient sous les deux espèces. Le clergé copte élit son patriarche et lui confère un pouvoir illimité. Nul ne peut recevoir la prêtrise s'il n'est marié. Tout prêtre devenu veuf quitte sa paroisse et embrasse la vie monacale. Les offices sont célébrés en langue copte, bien que les prêtres, excessivement ignorants, ne comprennent pas un mot de cette langue antique ; ils lisent l'Evangile dans un idiôme qui est pour eux lettre close et que le plus souvent ils défigurent. Le dernier membre du clergé copte qui ait possédé la connaissance de la langue dans laquelle sont écrites la parole divine et la

liturgie est mort dans le courant du dix-huitième siècle.

Les Coptes possèdent encore cent églises ou couvents, dont la plupart ont été placés dans des lieux d'un accès difficile et à l'abri des invasions des Bédouins, toujours disposés au pillage et à la destruction. Ils ne s'allient qu'entre eux, et forment, au milieu de la population égyptienne, une nation à part, ayant ses mœurs et ses usages particuliers. Le nom de Jacobites leur vient de *Jacob* Bara *daï* ou *Zauzalus*, moine syrien, qui, au sixième siècle, parcourut la Syrie et la Mésopotamie pour réunir en une seule Eglise les monophysites dispersés.

Ces diverses sectes chrétiennes, jalouses les unes des autres, ont souvent offert aux musulmans le spectacle de déplorables conflits, et cela pour les causes les plus futiles. Ainsi les Grecs purs, les Arméniens et les Coptes s'entr'égorgeaient parce que les premiers faisaient le signe de la croix avec trois doigts. les Arméniens avec deux et les Coptes avec un seul.

Aujourd'hui que la vice-royauté d'Egypte, depuis Méhémet-Ali, protége toutes les religions sans distinction et ne permet pas qu'une d'elles opprime les autres, ces haines intestines n'ont d'autre effet que d'augmenter le mépris que le musulman professe héréditairement pour les hommes qui n'appartiennent pas à sa foi.

Ici doivent maintenant trouver place quelques aperçus sur Méhémet-Ali, le régénérateur de l'Egypte.

CHAPITRE V.

MÉHÉMET-ALI.

Ce n'est pas sans étonnement que l'Europe, après avoir été bouleversée dans ses fondements, a vu, elle qui croyait avoir épuisé toutes les commotions, un homme diriger en Egypte, pendant un quart de siècle, les mouvements politiques ; en accélérer ou en suspendre l'activité sociale ; en augmenter ou en diminuer l'importance industrielle, commerciale et agricole ; en transformer à son gré la puissance militaire ; en être le nerf, le cœur et la pensée, et attacher son nom à celui d'une contrée dont la connaissance des

traditions religieuses fût restée l'arcane de la science moderne. Cet homme fut Méhémet-Ali.

Suivant la version la mieux fondée, il est né en 1768 ou 1769 (1182 de l'Hégire), à Cavala, ville maritime de la Turquie d'Europe, dans la partie occidentale de la Roumélie. Très-jeune, il perdit son père, Ibrahim-Aga, qui était garde de sûreté des routes ; et, peu de temps après ce premier malheur, le seul parent qui lui restât, Tousson-Aga, son oncle, *mutesellein* de Cavala, fut décapité par ordre de la Porte.

Privé de famille, le jeune Méhémet fut recueilli par un ancien ami de son père, capitaine des Janissaires de Praousta, qui le fit élever avec son propre fils. Cet homme, réservé à de si brillantes destinées, passa sa première jeunesse dans d'obscures fonctions militaires, où il trouva l'occasion de déployer beaucoup de sagacité et de bravoure dans la perception des impôts, opération toujours difficile en Turquie ; il remplaçait son bienfaiteur, chargé, comme chef d'un poste militaire, d'en faire le recouvrement.

Jaloux de récompenser les services que Méhémet lui rendait, le vieux Tchorbadji le maria avec une de ses parentes qui venait de divorcer, et qui possédait quelque bien. Ce fut le commencement de la fortune du jeune homme ; il avait alors dix-huit ans.

Ses dispositions pour le commerce et l'industrie commencèrent à se développer. Des relations qu'il avait liées avec un négociant français de Cavala lui avaient donné le goût du commerce ; il s'y livra dès lors entièrement, et fit

quelques opérations heureuses, notamment dans les tabacs, la plus riche production de son pays. Cette époque de sa vie n'a pas été sans influence sur l'Egypte; car on sait combien Méhémet-Ali s'efforça, dans son gouvernement, d'étendre les ressources industrielles et commerciales.

L'invasion française le surprit au milieu de ses occupations paisibles. La Porte ayant fait alors une levée en Macédoine, le Tchorbadji de Praousta reçut ordre de fournir un contingent de trois cents hommes. Le vieux capitaine des Janissaires confia le commandement de cette petite troupe à son fils et lui donna pour lieutenant Méhémet-Ali, dont il connaissait l'adresse, l'expérience et le courage. Ces recrues macédoniennes joignirent l'escadre du Capitan-Pacha, et débarquèrent avec le grand visir sur la presqu'île d'Aboukir, où bientôt se livra cette bataille si glorieuse pour la France et si désastreuse pour l'armée du Sultan. Après cette défaite, démoralisé comme beaucoup de chefs turcs, Ali-Aga laissa sa troupe sous la conduite de Méhémet-Ali, et quitta l'armée. Avec cette petite troupe, faible débris de la bataille d'Aboukir, Méhémet va conquérir successivement les grades de chef de mille hommes et celui plus important de *serchimé*, qui le mit à la tête de trois à quatre mille Albanais.

Méhémet-Ali, qu'une ambition intelligente poussait en avant, comprit tout d'un coup, après la défaite de l'armée turque, le rôle qu'il pouvait jouer dans l'armée du vice-roi d'Egypte, vassal de la Porte. Les mamelouks, épuisés

par leurs luttes contre l'armée française, ne pouvaient plus se recruter dans la Circassie et dans la Géorgie ; la Porte, qui voulait changer le gouvernement de l'Egypte en vice-royauté, empêchait ces contrées de leur fournir des soldats. Ils avaient une autre cause aussi de destruction : leurs deux beys principaux Osman-Bordissy et Mohamed-l'Elfi, au lieu de doubler leur force en partageant franchement le pouvoir comme l'avaient fait Mourad et Ibrahim avant l'occupation française, se laissèrent absorber entièrement par une rivalité qui détermina leur ruine et celle de leur corps.

Le premier pacha investi de la vice-royauté de l'Egypte après le départ de l'armée française fut Mohamed-Khosrew qui avait mission de détruire le reste de puissance que les mamelouks conservaient encore. Le vice-roi servit la Porte avec fidélité; son administration fut ferme et zélée ; mais les mesures qu'il prit contre ses fiers antagonistes manquèrent de cette intelligence qui est indispensable dans une mission aussi délicate et aussi difficile. A peine arrivé au pouvoir, Khosrew s'était empressé de combattre les mamelouks ; mais cette entreprise téméraire n'avait eu pour résultat que la défaite des troupes que Méhémet commandait en sous-ordre.

Les mamelouks qui, dans une boucherie horrible, devaient être détruits par Méhémet, lui servirent de premiers auxiliaires pour attaquer en Egypte le pouvoir de la Porte. N'ayant pu, à cause de l'éloignement du champ de bataille, prendre part au combat, le général, honteux et mé-

content de cette défaite, imagina d'en rejeter la responsabilité sur son lieutenant Méhémet, et l'accusa auprès du vice-roi, qui résolut de le perdre.

Dans ce but, le vice-roi, sous prétexte d'avoir à faire une communication importante au Serchimé, le manda près de lui au milieu de la nuit. Méhémet-Ali, pénétrant aisément les intentions de Khosrew, se garda bien d'obtempérer à cette injonction. Du reste, depuis longtemps il était préparé à une rupture ouverte avec son chef immédiat dont il ambitionnait le pouvoir. Il fallait une occasion pour ne point sembler lever, aux yeux de la Porte, trop ouvertement l'étendard de la révolte.

L'insuccès de la lutte avec les mamelouks offrit cette occasion, et il s'empressa d'en profiter en faisant cause commune avec eux; il leur ouvrit les portes du Caire, et, se joignant à Osman Bardissy, il accula le vice-roi dans Damiette, s'empara de cette ville, et conduisit son prisonnier au Caire, où il le confia à la garde du nestor des mamelouks, le vieil Ibrahim-Bey.

La nouvelle de ces événements ne fut pas plutôt arrivée à Constantinople que le Sultan dépêcha en Egypte Ali-Gezairly-Pacha, .pour remplacer Khosrew et châtier les auteurs de sa chûte.

La confiance de la Porte coûta cher au nouveau vice-roi. Il avait essayé la ruse, mais impuissant à réprimer les mamelouks et les Albanais, il tomba dans les mains de ses ennemis, qui, indignés de sa duplicité, le mirent à mort. Le succès de cette révolte ne fit que hâter

la fortune de Méhémet. Les deux beys des mamelouks, Mohammed et Bardissy, se jalousèrent mutuellement. Méhémet prit le parti de ce dernier et, après avoir annihilé la puissance de Mohammed, il suscita une révolte des soldats contre son allié. Au milieu de ces luttes, Méhémet gagnait en pouvoir. Il se montra, autant que son rôle le lui permettait, respectueux envers la Porte, et, devant l'impuissance où se trouvaient les deux beys de lui résister, il se borna à exiger que la vice-royauté fût conférée à un pacha turc, quand il pouvait demander cette place pour lui-même. Il fut désigné par les cheiks et les chefs des troupes pour remplir les fonctions de Kaimakhan. Ces deux nominations, ratifiées par le Sultan en 1804, révélèrent à Méhémet-Ali la haute influence qu'il exerçait déjà sur les affaires d'Egypte.

Nous allons maintenant parcourir plus rapidement toutes les phases de son existence. Pendant les prétentions rivales du corps des mamelouks et de la Porte, Méhémet-Ali, loin d'embrasser ouvertement l'un ou l'autre de ces partis, se contenta d'entretenir leur rivalité. Le grade de chef albanais qui lui donnait l'air d'un subalterne, facilitait beaucoup le rôle à double face qu'il voulait jouer.

Il travailla dans l'ombre avec une persévérance et une souplesse infinies, flattant l'ambition des uns, nourrissant le ressentiment des autres, gagnant les faibles par ses caresses, imposant aux forts par son autorité, présidant à toutes les révolutions du Caire, s'attachant à la cause des pachas quand il fallait soutenir les mamelouks, et, quand

les pachas acquéraient une certaine force, prenant parti avec les mamelouks contre ses alliés de la veille ; du reste, ne négligeant rien pour trouver dans le peuple un appui et se servant pour l'obtenir des Cheiks et des Oulémas qu'il se conciliait, les uns par des dehors religieux, les autres par son amour apparent du bien public. Il se maintint ainsi pendant les nombreux changements qui transformèrent le pouvoir.

Cependant il fallait arriver à une solution. Le système de bascule, si habilement qu'il fût employé, ne pouvait pas toujours lui être favorable. Méhémet-Ali prit donc un parti. En mars 1805, sûr des Oulémas et voyant le peuple fatigué des commotions et des excès dont il avait été l'âme, il fomenta une révolte, assiégea le vice-roi dans la citadelle, se rendit maître du Caire dans l'espace de quelques jours et compléta son œuvre en chassant les mamelouks.

Il fut aussitôt proclamé pacha par les Albanais et les Oulémas qu'avaient séduits sa valeur et ses artifices. Mais, fidèle à son système de prudence, et pour se créer un nouveau titre aux faveurs de la Porte, Méhémet feignit de refuser. Après bien des hésitations qui cédèrent devant de magnifiques présents ou peut-être devant la considération des difficultés rencontrées jusqu'alors pour établir régulièrement l'autorité des pachas en Egypte, le gouvernement turc se détermina à sanctionner le choix du peuple égyptien. Méhémet reçut le firman d'investiture le 9 juillet 1805; mais pendant les sept années qui suivirent il ne commanda que dans la Basse-Egypte ; encore

Alexandrie demeura-t-elle tout ce temps soumise à un officier délégué du Sultan. Quant à la Haute-Egypte, elle est restée l'apanage des beys mamelouks, qui avaient su se maintenir dans le Saïd.

Arrivé au pouvoir, Méhémet-Ali trouva devant lui Mohammed l'Elfi, qui avait reformé son parti dans la Haute-Egypte. Celui-ci offrit d'abord à l'ancien vice-roi son alliance pour l'aider à reprendre son poste; il promit sa soumission à la Porte si elle voulait chasser Méhémet-Ali du poste qu'il occupait, puis il se tourna vers l'Angleterre à laquelle il promettait de livrer les principaux ports de l'Egypte. M. Drovetti, consul de France à Alexandrie, pour empêcher Méhémet de tomber sous l'influence de l'Angleterre, fit échouer une première fois la négociation auprès du capitan-pacha, en dépit des menaces d'invasion proférées par les agents anglais. Elle fut reprise plus tard sous l'influence de l'ambassadeur d'Angleterre, qui demanda, au nom de son gouvernement, le rétablissement des mamelouks, prenant sous sa responsabilité la fidélité de l'Elfi. La Porte envoya aussitôt une flotte en Egypte porter à Méhémet-Ali un firman qui le nommait au Pachalik de Salonique.

Le vice-roi, se sentant soutenu par les cheiks et par les beys mamelouks du parti Bardissy qui par haine de l'Elfi oubliaient leurs griefs personnels, par vingt-cinq mamelouks français de l'Elfi gagnés par M. Drovetti, enfin par l'ambassadeur français à Constantinople, temporisa le plus longtemps qu'il lui fut possible jusqu'au moment où la

Porte, voyant que la scission des mamelouks les mettait dans l'impossibilité de reconquérir leur ancienne puissance, lui concéda un firman qui le rétablissait dans sa vice-royauté à la seule condition de payer un tribut annuel de 4,000 bourses (5,000,000 fr. environ.)

La mort presque simultanée d'Osman-Bardissy et de Mohamed consolida la puissance de Méhémet-Ali et semblait lui promettre une certaine tranquillité pour l'avenir. Mais les Anglais, mécontents de sa réconciliation avec la Porte, débarquèrent en Egypte sept ou huit mille hommes, dans l'intention de réveiller les mamelouks qui s'endormaient dans des divisions de famille et de palais, et de leur prêter main forte. Une partie des troupes anglaises, sous la conduite du général Frazer, s'empara d'Alexandrie où les Anglais demeurèrent six mois sans avoir pu tenter aucune entreprise; le reste de la petite armée, dirigé sur Rosette, fut taillé en pièces par une poignée d'Arnautes. C'est dans cette campagne que le vice-roi donna des preuves d'une cruauté orientale en envoyant au Caire plus de deux mille têtes anglaises pour orner la place de Koumyeh. Mais il termina la guerre par un acte de générosité européenne en rendant ses prisonniers sans rançon.

Le plan de défense adopté par le pacha avait été dressé par M. Drovetti auquel revient une part de l'honneur d'avoir fait échouer l'expédition, dont le succès eût compromis l'équilibre européen et les intérêts de la France.

Méhémet n'ayant plus à s'occuper des Anglais, commença à donner essor à ses idées d'ambition; mais la po-

litique ombrageuse de la Porte trouva prudent d'envoyer l'astucieux pacha contre les Vahabites, sectaires qui voulant ramener la religion mahométane à la simplicité du Koran, menaçaient alors d'envahir les saints lieux. Le vice-roi ne refusa pas cette difficile mission comme s'y attendait la Porte. Cette expédition avait un caractère religieux et par conséquent national, qu'il eût été souverainement impolitique de battre en brèche. Seulement, avant de l'entreprendre, et pour ne pas être la victime de la ruse du divan à son égard, il résolut d'exterminer entièrement les mamelouks. Le 1er mars 1811, sous le prétexte d'une fête qu'il avait à leur donner en l'honneur du départ de Toussoun-Pacha pour la Mecque, il réunit leur corps dans son palais construit sur un roc, accessible seulement par des chemins qui montent entre des rochers à pic. Après les avoir reçus avec un luxe royal et une cordialité faite pour dissiper leurs soupçons, il les fit massacrer au moment du départ, par ses Albanais et par les soldats de la citadelle, qu'il avait embusqués derrière les murs. Pas un seul n'échappa à cet horrible carnage.

Pendant que ce drame se passait au Caire, des scènes analogues complétaient l'œuvre de destruction dans les diverses provinces, dont les gouverneurs égorgeaient jusqu'aux derniers mamelouks disséminés sur la surface de l'Egypte. Ils périrent presque tous, excepté les mamelouks français qui se trouvaient dans la capitale, et qu'on n'avait pas les mêmes raisons de redouter.

Ainsi, cette série de combats, de vengeances et de re-

présailles fut couronnée par un de ces grands forfaits que la politique excuse souvent malgré l'extrême horreur qu'ils inspirent toujours. Telle fut aussi la fin tragique du puissant corps des Janissaires ; seulement Méhémet-Ali sembla prononcer et exécuter sa terrible sentence avec hésitation, tandis que Mahmoud présida en personne à l'accomplissement de ses ordres avec l'impassible sang-froid d'un héros.

On a dit que pendant cette épouvantable scène de meurtre Méhémet-Ali s'était placé sur une terrasse d'où il pouvait tout voir, et qu'assis sur de somptueux tapis, au milieu de ses confidents dévoués, il fumait tranquillement son riche narguileh ; ces détails sont inexacts. Méhémet-Ali n'avait mis dans le secret que Méhémet-Bey-Lazouglou, son intime ami, et Saley-Koch, chef des Janissaires. Au moment de l'exécution il s'enferma dans le divan, où il avait reçu les principaux chefs des mamelouks ; il y demeura seul.

Pâle, défait, silencieux, le regard fixe, il avait quitté son chiché. Au plus fort de la fusillade son émotion fut si profonde qu'il sentit son cœur défaillir et demanda un peu d'eau.

On a dit aussi que les mamelouks furent tués au milieu d'une vaste cour, il n'en est rien ; ils furent assaillis dans un chemin étroit où ils ne pouvaient se défendre.

En détruisant les mamelouks, Méhémet ne détruisait pas, comme Mahmoud, des rebelles qui tenaient constamment la couronne à la merci de leur rapacité, de leur jalousie et de l'ambition de leurs chefs. Méhémet frappait

une milice rivale de sa puissance ambitieuse et tout aussi hostile à la Porte que l'ambition de ses Beys.

L'impassibilité de Mahmoud assistant au massacre des Janissaires, la perplexité fébrile de Méhémet-Ali entendant la fusillade qui décime les mamelouks, montrent, dans Mahmoud le souverain oriental punissant ceux qui ont mérité sa colère, dans Méhémet-Ali l'ambitieux orient se défaisant de ceux qui peuvent le gêner dans le but qu'il se propose d'atteindre.

Cet acte aaccompli, Méhémet-Ali, qui ne s'était aucunement mépris sur les intentions qui avaient suggéré à la Porte l'expédition contre les Vahabites, s'empressa de faire les préparatifs de cette longue guerre, pendant laquelle Toussoun et Ibrahim-Pacha, ses deux fils, ne parvinrent en plusieurs années qu'à affaiblir les redoutables sectaires qui désolaient l'Arabie et interrompaient les pèlerinages. Lui-même commandait une armée dans le Hedjaz, lorsque Latif-Pacha arriva suivi d'un firman d'investiture au Pachalik d'Egypte. Heureusement Méhémet-Ali avait laissé, à son départ, un homme dévoué à sa cause : Méhémet-Bey. Le fidèle ministre feignit de favoriser les prétentions de l'envoyé du Divan, s'empara de sa personne, et le fit publiquement décapiter.

C'est de ce moment que date véritablement le règne de Méhémet-Ali. Paisible gouverneur d'un pays fertile, il avisa promptement aux moyens de réparer le mauvais état des finances, et comprit toutes les ressources qu'on pouvait tirer de l'agriculture et du commerce pour la réalisation de ses vues ambitieuses.

Il fallait tout mener de front dans le gouvernement d'un pays qui avait été pendant tant d'années le théâtre d'une guerre incessante; il fallait ramener le paysan qui avait abandonné le soin des terres pendant les troubles; fonder un ordre politique et civil pour rassurer les habitants, et faire reprendre les travaux depuis longtemps interrompus et délaissés. La chose la plus importante était de réprimer les courses déprédatrices des Bédouins. Méhémet-Ali réussit dans cette entreprise. Il retint leurs cheiks en ôtage et imposa un frein salutaire aux malversations des Coptes, entre les mains desquels se trouvait, de temps immémorial, l'administration des terres.

A l'aide du tribut payé en nature, il organisa le commerce d'exportation, et par cette mesure il régularisa la rentrée des impôts sans gêner les opérations financières des particuliers déjà assez entravées par la rareté du numéraire. En cela, du reste, il ne faisait qu'appliquer le système des impôts des anciens Pharaons, tel que nous le montre l'inscription de Rosette si bien expliquée par Champolion le jeune.

Méhémet-Ali mit dans les premiers jours de son pouvoir tous ses soins à entretenir des relations suivies avec les négociants européens. Un Français, M. Jumel introduisit en Egypte la culture du coton à longue soie. De son côté, M. Drovetti, resté l'ami du Pacha, par des conseils intelligents et expérimentés lui facilitait l'établissement des manufactures, et l'aidait de son expérience sur les hommes et les choses.

Le peu de succès que Méhémet-Ali, à la tête de ses troupes irrégulières, avait obtenu dans son expédition contre les Vahabites, le décida à réaliser l'idée d'une organisation militaire. Ce fut dès lors l'occupation unique de l'audacieux Pacha et le but exclusif de sa persévérance.

Le Niram-Djedyd fut proclamé au mois de juillet 1815, et toutes les troupes reçurent l'ordre de s'organiser sur le modèle de l'armée française.

Cette innovation qui, en 1807, avait coûté la vie à Sélim III, faillit aussi être fatale à Méhémet-Ali, tant il est vrai que les Orientaux se montrent rebelles au progrès.

Les mécontentements partiels qui éclatèrent à la promulgation des ordres du vice-roi ne firent que le rendre plus inébranlable dans ses projets de réforme. Une insurrection terrible éclata parmi tous les étrangers mercenaires qui composaient l'armée. Les troupes furieuses marchèrent contre le tyran, contre le *ghiaour* ; le palais fut pillé, et le Pacha eut à peine le temps de s'enfermer dans la citadelle.

Devant une pareille insurrection, pour sauver sa vie et ressaisir son autorité, il fut obligé d'ajourner l'accomplissement de ses projets sur l'organisation militaire de son armée. Seulement il se réserva d'en faire l'essai sur les indigènes ; quant aux étrangers, il trouva l'occasion, dans sa guerre en Arabie, de s'en défaire en les envoyant, sous le commandement de son fils Ibrahim-Pacha, dans le Hedjaz.

Un succès vint consoler Méhémet-Ali. Le chef des Vahabites fut fait prisonnier par Ibrahim qui l'envoya au

Caire avec une partie des bijoux enlevés au temple de la Mecque.

Le Sultan ne put, en cette circonstance, que faire, d'accord avec les orthodoxes musulmans, beaucoup d'honneur à Ibrahim. Il lui envoya une pelisse d'honneur qui lui donnait rang parmi les visirs et l'éleva à la dignité de khan, distinction la plus insigne qui pût être accordée à un pacha, puisqu'elle était auparavant réservée exclusivement aux souverains de la Crimée.

Le succès obtenu par Ibrahim-Pacha sur les Vahabites, la destruction de Darych, capitale de Nedj, fit penser à Méhémet qu'il pouvait étendre ses possessions dans l'intérieur de l'Afrique, et soumettre le pays des noirs où il espérait trouver de grandes ressources.

Stimulé, de plus, par l'envie de posséder les riches mines d'or dans les environs du fleuve Bleu, il organisa, sous le commandement d'un de ses fils, Ismael-Pacha, une armée d'expédition formée de cinq mille hommes de troupes irrégulières, dix pièces de canon et un mortier. Cette expédition eut un malheureux résultat.

Un soir les habitants de Fazogl, sous le prétexte d'apporter à Ismael du fourrage pour ses chevaux, avaient accumulé derrière et autour de son habitation une grande quantité de paille et de tiges sèches de koura; ils y mirent le feu alors qu'Ismael et sa suite y étaient. Ce fut en vain qu'à la tête de ses mamelouks et de ses serviteurs, celui-ci s'efforça de se frayer un passage au milieu des flammes. Tous périrent étouffés et brûlés aux cris de joie d'une foule im-

mense qui, ne pouvant se rassasier de vengeance, continua pendant trois jours d'insulter à leurs corps défigurés. En même temps la révolte s'organisait à Métama, où l'oncle de Nemz massacra le reste de la suite d'Ismael. Mais la punition fut sanglante. Le bruit de cette nouvelle fit accourir le defterdar du Kordofan, Ahmed-Bey, l'époux de Zohra fille de Méhémet-Ali. Il parut avec sa petite armée, et ce fut assez pour vaincre des peuplades que nulle discipline, nulle tactique ne pouvaient défendre contre un homme que le vainqueur de la Porte, Méhémet-Ali lui-même, ne voyait pas toujours d'un œil tranquille.

Ismael fut vengé. Vingt mille têtes furent tranchées, et ce châtiment barbare assura le silence autour du defterdar, si bien qu'il devint un objet de terreur, non-seulement pour les naturels, mais encore pour les propres soldats d'Ahmed. Les armes de ce conquérant farouche ruinèrent l'agriculture et le commerce dans le Sennaar et le Kordofan. Depuis qu'elles sont rangées sous la domination du grand pacha, ces deux provinces ne sont plus guère que le marché central où les Turcs s'approvisionnent d'esclaves.

Ces expéditions servirent toutefois la politique du vice-roi ; elles l'avaient débarrassé d'une soldatesque factieuse à laquelle toute idée de discipline devait être insupportable. Il n'avait pas oublié ses projets d'organisation militaire ; il voulut encore essayer des moyens qui pouvaient le mieux les faire réussir. Il envoya donc à Assouan, sur les frontières d'Egypte, quelques centaines de mamelouks faisant partie, tant de sa maison que de celles de

quelques grands de la cour, et là un oficier français nommé Sère, depuis Soliman-Pacha, fut chargé de leur éducation militaire.

Après avoir surmonté des difficultés et bravé des dangers de tout genre, Sère parvint à former avec ses mamelouks les cadres de plusieurs régiments que des fellahs et des nègres vinrent aussitôt remplir. Pendant que ces nouveaux régiments apprenaient les manœuvres à l'européenne, l'œuvre d'organisation se poursuivait à la fois sans perte de temps, sur tous les points du royaume et sous toutes les formes.

A Alexandrie, on formait et on instruisait une marine; au Caire, un Français montait une fabrique de fusils et une fonderie de canons, tandis que l'hôpital d'Abourabel, l'école d'état-major de Kanka et l'artillerie égyptienne s'organisaient simultanément par les soins de trois autres Français.

Mais tous les efforts intelligents du Pacha pour doter son pays d'une organisation militaire complète ne pouvaient s'accomplir sans de grandes difficultés à surmonter. Il lui fallait agir avec des procédés qui, en Europe, révolteraient la conscience la plus débonnaire. Toutes ces innovations exigeaient des dépenses inouïes et contraignaient Méhémet-Ali à augmenter de beaucoup les impôts, malgré les murmures de la population. Les Fellahs, arrachés à leur famille, à leur champ pour peupler les tentes ou les fabriques, maudissaient ces institutions des infidèles qui les opprimaient sans leur apporter ou leur faire entrevoir aucune compensation, aucun avantage immédiat.

Dans ces dispositions d'esprit, le mécontentement étant général, une émeute éclata en 1824. Un chef marabout de Deraveh harangua le peuple à la prière du vendredi et fanatisa toute l'assemblée. Le hasard voulut que plusieurs bataillons des nouvelles troupes, expédiées au Sennaar pour remplacer le reste des milices irrégulières, se rencontrassent avec les mécontents. Ce fut un puissant renfort pour les insurgés ; leur parti, encore grossi par une centaine de Fellahs, se trouva bientôt fort d'environ vingt mille hommes.

Cette insurrection, qui pouvait devenir formidable, n'eut pas les suites fâcheuses qu'on craignait et fut au contraire favorable aux vues du Pacha. Conduite par un chef incapable, après divers égarements elle rentra dans l'ordre, et les Fellahs qui y avaient pris part furent soumis pour jamais.

L'insurrection des Grecs contre Mahmoud était bien autrement dangereuse : appuyés qu'ils étaient par les sympathies européennes, il fallait les vaincre surtout avec des ressources nouvelles, sans quoi, aux yeux des populations égyptiennes, les réformes tentées par Méhémet-Ali n'étaient plus que le résultat des caprices d'un tyran ; la Porte, espérant porter un coup à la puissance du Pacha, lui avait ordonné de marcher contre les rebelles, en même temps qu'elle demandait le secours de sa flotte.

Trop faible encore pour imiter les Grecs, et comprenant fort bien qu'il se rendrait odieux parmi les musulmans s'il refusait de mettre une partie de ses forces à la disposition

du sultan, Méhémet-Ali s'empressa d'obéir ; il comptait d'ailleurs par cet acte de soumission, faire prendre le change à la Sublime Porte sur les idées d'indépendance dont il se berçait déjà.

Dix-sept mille hommes, huit cents chevaux, quatre compagnies de sapeurs, et l'artillerie de siége et de campagne partirent d'Alexandrie, en juillet 1824, sur l'escadre du pacha, forte de soixante-trois vaisseaux et de cent bâtiments de transport de toutes nations. L'expédition était commandée par Ibrahim-Pacha. Ce chef, en qui le développement de véritables talents militaires n'avait point étouffé les instincts cruels, viola en maintes occasions toutes les lois de la guerre. En peu de temps la Candie fut pacifiée, et la Morée fut, sinon soumise, au moins momentanément réduite à l'impuissance par les massacres qu'on y fit et le grand nombre d'esclaves qu'on envoya en Egypte.

Le succès de cette expédition avait fait comprendre à Méhémet-Ali tout ce qu'il pouvait attendre de ses troupes. Il pensait déjà à s'emparer de la Syrie, lorsque la bataille de Navarin vint, du même coup, anéantir sa flotte et celle de la Turquie, et le forcer d'ajourner l'exécution de ses plans de conquête.

Pendant la guerre de Morée toutes les réformes administratives ou agricoles n'avaient plus d'autre but que d'entretenir l'armée et la flotte et de payer les subsides que la Porte demandait impérieusement.

Le vice-roi dépeuplait les champs pour peupler les tentes,

et pressurait le pays pour enrichir les chefs et nourrir les soldats. Seulement il avait bien soin de faire savoir que tous ces sacrifices lui étaient demandés par la Turquie, et il détournait ainsi les murmures du peuple égyptien sur la Porte. Cette tactique le servait admirablement en cela qu'elle trompait le sultan par son ardeur à le servir, tout en minant sourdement son pouvoir.

Le vice-roi ne craignit plus alors d'aborder les seuls moyens qui, selon lui, pouvaient servir à la réalisation de ses projets. Au mépris du Koran qui défend le monopole, afin de tout accaparer pour réaliser le plus de capitaux possibles, les productions de l'Egypte furent déposées dans les magasins de l'Etat; le pouvoir s'attribuait le droit exclusif de les vendre.

Mais, forcé souvent de placer les marchandises à crédit et sans garanties, le pacha ne retira pas de cette mesure tout le bénéfice qu'il en avait espéré. Il monopolisa ainsi l'industrie en forçant à travailler exclusivement pour lui les ouvriers de toutes les classes, assujétis tyranniquement à se charger d'apalte. De là le découragement des travailleurs et la mauvaise qualité des produits. Il voulut aussi que ses manufactures l'affranchissent de toute dépendance vis-à-vis de l'Europe; mais ses opérations lui devinrent beaucoup plus dispendieuses que l'achat des produits étrangers auxquels elles étaient substituées, et elles eurent l'inconvénient d'enlever à la terre des bras dix fois plus productifs dans les champs que dans les ateliers.

Comme ces ressources ne suffisaient pas encore à ses dé-

penses personnelles, réunies aux sommes que lui coûtait la guerre de la Morée, le pacha se jeta dans toutes les voies de l'arbitraire pour en créer de nouvelles ; il soumit chaque fellah à une contribution extraordinaire de huit piastres, sous prétexte de pourvoir aux frais de la guerre contre les infidèles. Sous le même prétexte, il frappa chaque maison de l'Egypte d'une taxe dont le produit total s'éleva à cinq millions six cent vingt mille francs. Au moyen de la perception de l'impôt en nature, la majeure partie des produits du sol était déjà en sa possession. Ces augmentations d'impôt enlevèrent au fellah les faibles bénéfices qui lui restaient sur la récolte des champs cultivés péniblement par ses mains ; cette récolte appartint tout entière au vice- roi. Il prescrivait le genre de culture qui lui était utile et agréable pour acheter ensuite la récolte au prix qu'il fixait arbitrairement lui-même.

Le pacha étant l'unique propriétaire de l'Egypte, les habitants, placés dans l'alternative de payer les contributions ou de mourir sous le bâton, vendirent ce qu'ils possédaient ; enfin, se trouvant complétement dépouillés, ils quittèrent une patrie où le soleil ne mûrissait plus les moissons pour eux, et des familles entières émigrèrent en Syrie.

En moins de cinq ans, malgré les postes établis dans le désert, dix à douze mille fellahs avaient quitté l'Egypte.

L'expédition très-coûteuse de Morée, qui avait enlevé en numéraire à l'Egypte vingt millions de francs, et plus de trente mille hommes, força Méhémet d'assembler un grand

divan extraordinaire pour délibérer sur les expédients capables de réparer ou d'atténuer les conséquences ruineuses d'une guerre soutenue pour les intérêts de l'empire ottoman.

Une seule délibération eut lieu dans ce conseil ; on résolut d'abandonner dorénavant aux spéculateurs européens l'exportation des produits nationaux, mesure bien tardive, mais incontestablement sage, qui rendit au commerce une immense activité et apporta quelques améliorations dans les finances du pacha. Quant aux autres questions, soit ignorance ou peur de heurter Méhémet-Ali, il ne fut pris que des résolutions insignifiantes et tout-à-fait anodines.

Méhémet-Ali était de taille moyenne, il avait le front saillant et découvert, les arcades sourcilières très-prononcées, les yeux noirs et enfoncés dans leur orbite, la bouche petite et souriante, le nez gros et coloré.

L'ensemble de ses traits aurait pu former une physionomie commune, si une grande mobilité d'expression et un mélange harmonieux de finesse et d'amabilité n'eussent prêté à ses traits cette distinction que donne l'intelligence. Une barbe blanche extrêmement soignée encadrait son visage et couvrait presque entièrement sa poitrine. Il avait la main parfaitement bien faite, genre de beauté auquel les Orientaux attachent beaucoup de prix ; sa constitution était vigoureuse, sa tournure élégante, et son allure fière et ferme avait quelque chose de la précision militaire.

Comme Bonaparte, dont probablement il a voulu copier une habitude, il aimait à se promener dans ses apparte-

ments les mains derrière le dos. Il était rarement vêtu avec faste. Il portait d'abord le costume des anciens mamelouks, auquel il substitua le tarcouche militaire au large turban dont l'effet est si noble et si pittoresque. Ses vêtements ont toujours eu une telle simplicité, qu'on l'a plus fréquemment pris pour quelqu'un de la suite du pacha que pour le pacha lui-même. Ses manières étaient dignes et bienveillantes.

Il ne s'entourait jamais d'une forte suite. Un seul factionnaire veillait à sa porte ouverte à tout venant. Les jeux d'échecs, de billard et de dames lui plaisaient beaucoup. Il ne se faisait aucun scrupule de prendre pour adversaires des officiers subalternes et quelquefois même de simples soldats; mais le plus communément c'étaient les consuls ou des voyageurs étrangers qu'il choisissait, pour le billard surtout.

Il était très-vif, très-impressionnable, et il parvenait difficilement à cacher ses émotions. Sa générosité était peu commune. Il aimait passionnément les femmes.

Il est inutile de dire ici que toutes ses actions tendaient à s'entourer de la plus brillante renommée.

A-t-il réussi à donner à son nom l'éclat des grandes et solides réputations que certains individus ont acquises parmi les hommes, et que les siècles consacrent en augmentant? Nous ne le croyons pas.

Méhémet-Ali est un homme d'un grand talent, d'une nature virile, mais peu soucieux des moyens qu'il emploie. Mahmoud, son adversaire, lui est supérieur sur bien des

points. Moins heureux que lui par les armes, il a des idées de civilisation plus arrêtées. Il est vrai que, né sur les marches du trône, il n'eut point à s'élever de la plus ordinaire condition à la plus haute, comme Méhémet; mais sa fortune le préserva de la turbulence des Janissaires, turbulence d'autant plus dangereuse qu'en Orient les ambitieux trouvent des moyens faciles pour arriver à leurs fins.

Le grand mépris de la vie qu'ont généralement les Orientaux, mépris qui vient certainement de l'absolutisme qui les gouverne, fait que, ni le meurtre, ni le manque de parole, ni les trahisons les plus indignes ne les effraient. Les peuples esclaves sur lesquels pèsent leurs pouvoirs s'inquiètent peu des changements de personnes sur le trône, puisqu'ils doivent en exécuter sans réplique les moindres ordres. Ils se révoltent ou se taisent : quand ils se révoltent, on les massacre sans pitié; quand ils se taisent, ils exécutent servilement ce qu'on exige d'eux.

En Europe, chez les civilisations avancées, l'opinion des masses pèse toujours d'un certain poids dans la décision des gouvernements. Un ambitieux ne pourrait certainement pas arriver chez nous au pouvoir par les mêmes moyens qu'emploient les Orientaux. Le bonheur, la fortune, le succès pourront un moment lui sourire; mais si le respect de la loi chrétienne, qui régit nos lois politiques et civiles, n'est pas observé par lui, il ne peut espérer de rester longtemps au pouvoir. A défaut de conviction, il est contraint à l'hypocrisie.

L'opinion publique lui imposera des devoirs à remplir, des vertus à observer, et il lui sera toujours mille fois plus difficile de gouverner un pays qu'aux Orientaux, pour lesquels l'ambition est sans scrupule. Cette facilité fait que souvent un homme vulgaire, avec beaucoup d'audace, de courage et du sang-froid, réussit là où, chez nous, il échoue tôt ou tard. Les Orientaux, pour arriver à certaines positions du pouvoir, ne sont arrêtés ni par les liens de famille, ni par le respect de la propriété, ni par la vie des hommes, ni par l'opinion publique, toutes choses dont, parmi nous, on ne peut impunément se jouer longtemps.

Méhémet doit sa célébrité aux réformes qu'il a introduites dans ses propres domaines, aux améliorations apportées à l'agriculture, aux canaux qu'il fit creuser, aux rues qu'il fit percer dans la plupart des principales villes de l'Egypte, ainsi qu'aux routes qu'il fit ouvrir.

Méhémet a le caractère qui distingue le grand agriculteur et l'habile commerçant, avec toutes les qualités et les défauts inséparables de ces deux professions. Devenu seul propriétaire de tout ce que produit le territoire de l'Egypte, il en était nécessairement le vendeur. Ce serait chose monstrueuse qu'un pareil pouvoir dans la civilisation européenne, où chaque jour la propriété tend à se morceler de plus en plus. Mais, en Orient, les principes adoptés au sujet de la propriété ne sont pas les mêmes qu'en Europe. D'après le dogme musulman, les terres conquises n'appartiennent pas aux individus, mais à Dieu, ou, pour

mieux dire, à l'État; car, suivant la doctrine de l'islamisme, Dieu a dit : « L'Etat, c'est moi. »

Les Moullessims, qui occupaient l'Egypte avant Méhémet-Ali, n'étaient pas propriétaires du sol, mais de simples fermiers.

Méhémet-Ali, sans porter atteinte en aucune manière aux idées musulmanes en invoquant le nom de Dieu ou de l'État, rentrait pour ainsi dire dans son droit en enlevant l'Égypte à ses propriétaires et en leur accordant une indemnité. Telle fut la situation des Fellahs sous Méhémet-Ali. La propriété individuelle n'existe pas en Orient; quand on la rencontre parfois, elle disparaît devant la propriété de l'État et celle du souverain qui le représente.

Ainsi considéré, le monopole territorial et commercial exercé par le vice-roi, ne paraîtra pas si extraordinaire si l'on observe, d'après les idées mises en pratique par les Turcs, que l'Égypte pour lui n'est qu'une terre étrangère dont il est le dominateur. En effet, il n'a jamais parlé la langue du pays ni voulu s'écarter en rien des coutumes Turques (antipathie religieuse qui tient toujours séparés les Turcs Arabes, et rend leur fusion presque impossible). Les emplois furent occupés par la nation conquérante, et quand le vice-roi essaya d'y nommer les indigènes, il échoua dans ses tentatives.

Ce qui mérite surtout d'être remarqué dans le vice-roi comme innovateur, et ce qui le rend si différent de Mahmoud, c'est qu'après avoir introduit en Egypte les arts, les sciences, l'industrie et la discipline européenne, il a

trouvé le moyen de rester Oriental, ou, pour mieux dire, Musulman.

Ce n'est pas toutefois par sentiment de nationalité qu'il agit ainsi, mais parce qu'il reconnut que le meilleur moyen de dompter le peuple égyptien était de conserver le caractère que la conquête d'Amrou imprima à cette contrée. Entre les vainqueurs et les vaincus en Orient, on ne se fait pas de concessions, et surtout dès les premiers jours d'un pouvoir nouveau. D'ailleurs, Méhémet-Ali comprenait trop bien la différence qui existe entre les Arabes et les Turcs pour abandonner aux premiers l'exécution de son autorité.

L'Arabe est enthousiaste, capricieux sous des apparences très graves, mobile à l'excès et, par conséquent, sujet à se laisser entraîner à tous les vents qui traversent ses déserts. Le Turc est sérieux, grave, plongé dans une rêverie presque continuelle, patient et opiniâtre; il ne change que très difficilement alors qu'il a mis sa confiance dans une idée et placé son avenir dans un homme.

En élevant les Turcs aux premiers rangs, Méhémet montra qu'il savait utiliser les hommes et qu'il les connaissait. Voici ce qu'il disait des Turcs et des Arabes : « J'ai fait en Égypte ce que les Anglais ont fait dans les « Indes où les troupes indiennes sont commandées par des « officiers anglais. Le Turc est bien plus propre au com« mandement que l'Arabe. Le premier se sent né pour « commander, le second pour obéir. Une fois, j'ai envoyé « un de mes officiers avec trente Turcs contre trois mille

« Arabes soulevés, et la révolte fut immédiatement étouf-
« fée. »

Tout Turc, précisément parce qu'il est né selon l'expression de Méhémet pour commander, est naturellement porté à l'obéissance. Aussi, malgré ses guerres contre le Sultan et tout le désir qu'il éprouva durant sa vie de rendre son gouvernement indépendant de la Porte, Méhémet se trouvait porté instinctivement à l'obéissance à ses ordres. Il était ambitieux ; mais il ne niait pas l'autorité du souverain.

Tout ce qui a été fait par Méhémet-Ali pour l'agriculture est incontestablement utile à l'Egypte. Sous ce point de vue, le gouvernement égyptien est d'une activité admirable comparé au gouvernement turc, si stationnaire.

Le code qu'il promulgua et dont on a tant vanté la sagesse et la portée libérale n'a jamais eté mis en pratique. Ce fut un sacrifice fait à sa renommée, aux investigations et à l'exigence de ses prôneurs par Zalem-Pacha, (ce surnom, qui veut dire oppresseur, fut donné à Méhémet-Ali par les Fellahs). Aussi ce code a-t-il été abandonné dès son adoption, et si quelquefois ses dispositions ont été appliquées, ce fut lorsque les intérêts directs ou indirects du pacha n'en devaient pas souffrir. Hâtons-nous cependant de le dire, si le vice-roi avait des caprices de despote, il fit preuve, en plusieurs circonstances, de beaucoup de loyauté et d'une parfaite noblesse de sentiment. Ce serait pourtant une complète erreur d'inférer de ces démonstrations accidentelles que le pacha ait eu des notions raison-

nées et un amour vrai de l'équité et qu'il se soit jamais préoccupé sérieusement de faire respecter les droits naturels de l'homme dans ses Etats. Le code dont je viens de parler est de l'élucubration européenne, voilà tout. Donner à ses sujets indistinctement une législation protectrice et la tutelle d'une administration régulière de la justice, est au-dessus des bonnes volontés d'un souverain asiatique.

C'est à tort qu'on dit l'Egypte civilisée ; elle ne peut l'être si subitement. La civilisation est le produit d'une série d'opérations successives ; elle ne peut s'improviser en un quart de siècle. Si l'on n'envisage d'ailleurs que les résultats, la civilisation engendre un bien-être dont l'Egypte est malheureusement loin de jouir.

L'Egypte est un Etat très-misérable, bien qu'il rapporte un impôt de près de cent millions de francs, qu'on appelle *miri* ; c'est à peu près ce qu'elle donnait aux Romains quand elle était quatre fois plus peuplée qu'elle ne l'est actuellement. Les privations des Fellahs sont horribles, et déchirent le cœur de tout voyageur appelé à les visiter. La mauvaise administration de Méhémet-Ali est pour beaucoup dans cet état ; mais leur sort était loin d'être brillant sous celle des mamelouks. Méhémet a pour excuse que ses réformes devaient plus tard adoucir leur condition.

Les chrétiens doivent quelque reconnaissance à Méhémet-Ali pour avoir aboli dans ses états toute distinction de secte. Avant lui il y avait un signe extérieur qui désignait chaque culte. Il le fit disparaître, et la liberté re-

ligieuse qu'il introduisit mit les chrétiens à l'abri des insultes et leur permit de donner un plus grand développement à leur religion.

L'instruction publique est un objet auquel Mehémet-Ali a donné une attention particulière; mais en beaucoup de cas elle a été instituée dans un but purement militaire.

L'école polytechnique, dirigée par Lambert, celle d'équitation, sous la conduite de Varen, et l'école de traduction des langues, qui est florissante, méritent une certaine attention. Cependant il est sorti de ces écoles peu de sujets capables. La raison en est simple. Il n'existait pas d'éléments préparatoires et il fallait élever d'emblée, jusqu'aux sciences les plus abstraites, les élèves dont l'intelligence n'avait pas même reçu cette culture première qui, dans nos contrées, se transmet d'une génération à l'autre pour ainsi dire avec la vie

Il y a dans le caractère de Méhémet-Ali un je ne sais quoi de puéril qui entache beaucoup sa réputation. C'est d'avoir trop couru après cette gloire qui consiste à produire beaucoup en peu de temps, à la manière napoléonienne. Mais Napoléon frappait du cachet de l'Europe et d'une civilisation avancée ses improvisations les plus rapides. Ce n'était pas au pur hasard qu'il dut son apparition, comme Méhémet, qui n'est qu'un accident dans l'histoire de l'Egypte.

Content d'avoir fait retentir son nom dans les feuilles européennes, d'avoir soumis les peuples qui l'entouraient

et fait trembler le grand-seigneur au milieu de Stamboul, Méhémet-Ali a trouvé sa renommée assez grande, et ne s'est occupé de la prospérité de l'Egypte que d'une manière secondaire et par des vues exclusivement ambitieuses. Il n'a pas eu la parfaite conscience de ses actes et de leur portée ; il est venu instinctivement apporter sa pierre à l'édifice oriental, et, subissant à son insu les idées de l'Europe, il sera un des premiers qui aura tenté d'arracher l'orient au *statu quo* dans lequel il dort depuis des siècles.

Toute la conduite de Méhémet-Ali porte le cachet d'une action temporaire et égoïste en même temps qu'une sorte d'empreinte fatale de l'inspiration. Il n'a point protégé l'agriculture dans le véritable sens du mot, ni multiplié et étendu les irrigations; l'espoir du lucre semble seul l'avoir engagé à donner à l'Orient l'utile exemple des procédés européens dans la culture et l'industrie, et cependant on se demande comment le soldat macédonien a embrassé cette voie nouvelle, et comment cet esprit inculte a pénétré la nécessité de chercher hors de la routine ses ressources et sa grandeur ?

On voit dans tous les actes de sa vie le prince avide de gloire, et nulle part le législateur jetant les fondements d'un bien-être qui doit lui survivre; nulle part le régénérateur qui s'occupe de la justice, qui forme des citoyens aux travaux bienfaisants de la paix et s'efforce de la leur rendre chère. Il travaille sans but d'avenir; son gouvernement tout autocratique n'emprunte qu'à lui seul sa force et sa majesté; ses successeurs, s'ils ne le comprennent point,

reprendront la vieille routine orientale, et le pays retombera dans son ancienne barbarie, à moins que, parmi ces germes lancés au hasard, quelqu'un ne tombe dans une bonne terre, ne se multiplie par sa propre vertu et ne couvre de moissons nouvelles de sciences et de richesses le sol aujourd'hui si aride de l'antique et célèbre Egypte.

CHAPITRE VI.

DE LA SYRIE.

La Syrie, qui fut le théâtre de la guerre entre l'Egypte et la Turquie, mérite une description particulière; elle est dominée par la montagne du Liban, dont le Cosruan forme la partie la plus élevée.

Le sommet du Cosruan frappe tout d'abord : c'est la partie la plus fertile et la moins cultivée du Liban. Michaud et Poujolat, dans leur correspondance d'Orient, nous donnent la description du Liban et du Cosruan.

Les montagnes du Liban, qui du midi s'étendent jus-

qu'au nord, commencent près de Tyr, et vont jusqu'à Tri poli en couvrant une étendue de quarante lieues. Deux rivières les bornent : au sud, le Nahr-el-Kasmieh, qui en arabe signifie *séparation*; au nord, le Nahr-el-Baarid, c'est-à-dire *rivière froide*. Le nom du Liban vient du mot *Liban*, qui dans la langue hébraïque ainsi que dans l'arabe veut dire *lait* : on le nomma ainsi parceque les hauteurs les plus élevées de ces montagnes qui composent cette grande chaîne sont toujours couvertes de neige blanche comme le lait. Le triple sommet qui se distingue au milieu des autres est le *Sanin* ou *Sanir* ; la hauteur qui domine les cèdres séculaires est la cîme de l'anti-Liban, nommé Sabel-el-Cheick ; cette dernière est la plus élevée est la première qui se dore des rayons du soleil, lorsqu'il sort comme un géant de la mer pour parcourir les immenses voies du ciel. Après l'automne le soleil se cache, les vents se déchaînent, les ouragans se replient bruyants et impétueux sur leurs têtes, et voilà que les herbes se flétrissent et se dessèchent, les fleurs et les arbres meurent comme les fils du Liban. Les hauteurs qui semblent vouloir défier la voûte azurée du ciel, sont constamment couvertes de neige.

Homère appelait l'*Ida, mère des fontaines, des forêts et des bêtes féroces*. Cette expression peut être aussi appliquée au Liban ; car plusieurs rivières jaillissent de ses flancs et de ses pieds : l'Aron, le Jourdain, le Ludon aujourd'hui Nahr-el-Ibrahim, à la distance de deux heures au sud de Biblos, l'Eleuetère, le Lisus et beaucoup d'au-

tres sources que nous avons remarquées sur le chemin de Bairouth à Lasciehia. Le Nahr-el-Quadricha (fleuve saint), qui naît au pied des antiques cèdres, est probablement ce puits d'eau vive dont parle Salomon, et qui s'élance avec impétuosité du Liban.

Le nombre des habitants du Liban est porté de trois cent quarante-cinq à trois cent cinquante mille. L'anti-Liban a une population de cinquante à cinquante-cinq mille âmes.

Je ne puis donner une exacte topographie de ces montagnes : je m'arrêterai seulement aux principales divisions du pays et aux choses les moins communes.

Le Liban est divisé en arrondissements ou cantons. Les différentes nations qui l'habitent sont indistinctement entremêlées, bien qu'il se trouve de nombreuses bourgades où on ne rencontre que des hommes de la même croyance.

Le Kesroan, ou Castravan, ou mieux le Cosruan, est habité exclusivement par les Maronites grecs et par les Arméniens catholiques. Le Cosruan, qui a Balbek à l'Orient, la mer à l'occident et Gibers au septentrion, est le pays le plus riche et le plus admiré du Liban. Il a douze lieues en largeur et en longueur, quoique sa population ne dépasse pas cent mille âmes. Le vin le meilleur du Liban, celui qui par son excellente qualité est connu sous le nom de vin d'Or, est tiré du Cosruan. Là, forêts, pâturages, citrons, cannes à sucre, eaux abondantes, toutes les richesses de la nature, tous les bienfaits de Dieu offrent un caractère de magnificence incomparable; ce point de

terre, du reste, est cultivé par ses habitants avec une ardeur et un amour qui a quelque chose de religieux. Les rochers même sont devenus féconds. Les Maronites ont élevé des terrasses en forme d'amphitéâtre qui, semblables à des jardins et couvertes d'une terre fertile, donnent des mûriers et du blé. Aux jours heureux d'Israël, les montagnes rocheuses de la Judée ont dû être cultivées de cette manière. Les longs aplanissements qu'on voit encore tracés sur les flancs de beaucoup de collines ne peuvent être autre chose que les restes d'une culture avancée et les souvenirs qui restent de son ancienne civilisation. Le Cosruan est divisé en Cosruan-Gazir et Cosruan-Bek-Faja; le premier est au nord, le second au sud. Gazir est le chef-lieu du premier et Bek-Faja du second.

A mesure que les côtes du Liban se montraient à l'horizon, elles réveillaient en moi des souvenirs puissants. Ma pensée parcourait rapidement toute la surface de ce terrain sacré, et me rappelant les prodiges et les prophéties de l'Ancien Testament, je voyais le peuple juif dans toute la splendeur du règne de Salomon.

La Syrie fut le théâtre de terribles catastrophes causées par les dissensions des Ansarites avec le peuple élu, qui maintenant erre sur toute la terre, sans tribunaux, sans droits et sans juridiction. Le Messie parut, et la dispersion de ce peuple fut résolue, et le temple de Jérusalem, jadis temple le plus riche de l'antiquité, fut détruit.

Le Liban couvert encore des cèdres qui ont triomphé du emps; Béthanie, nécropole des anciens rois; Bethléem,

le Thabor, le mont des Oliviers, le Golgotha, le Jourdain, le lac Asphaltite, en un mot, chaque ville, chaque montagne, chaque plaine, chaque rivière, chaque gazon grandissait dans mon esprit et y réveillait le souvenir de grands et mémorables événements. Mille conquérants ont passé l'un après l'autre sur cette contrée, et toutes ses magnificences ont été ensevelies sous la cendre des volcans.

Quand, après des vicissitudes infinies, cette population fameuse s'est rapprochée de races jusqu'alors inconnues, elle s'appliqua peu à peu à l'agriculture, à la navigation, au commerce. Aujourd'hui elle fait un commerce assez considérable en soieries, cotons, produits indiens, persans et indigènes. Bairouth, la ville maritime, est l'ancienne Bérith, colonie de Sidon, où l'on croit qu'a été inventée la fabrication de la vitre. Cette ville a toujours été un des ports les plus importants de transit pour la Syrie; car elle est l'échelle du commerce entre l'Asie et l'Europe. Bairouth fait aussi de fréquentes affaires avec Damas, et exporte à l'étranger ses produits et surtout les soies du Liban. On peut évaluer que de l'exportation et de l'importation annuelle il revient au Liban plus de dix millions; ce progrès il le doit au pacha, qui fit prospérer les manufactures, et par cela même le rendit le centre du mouvement commercial du Levant. En outre il l'embellit de nouvelles constructions qui en font une des plus jolies contrées de l'Orient. Mais la prospérité n'en sera point assurée avant que les questions politiques ne soient résolues. On ne peut voir sans douleur la division de mœurs et d'intérêts qui

existe dans ce pays. Une intrigue privée peut donner lieu à un bouleversement. Tout ce que les cabinets européens ont pu faire jusqu'à présent pour ramener un peu d'ordre en Syrie, c'est de réunir cette grande famille des peuples de l'Orient sous le protectorat qu'elles leur accordent.

Sous Auguste, Bairouth devint une colonie romaine. On lui donna le nom de *Felix Julia*, de sa fille Julie. L'épithète *Felix* lui vint de la beauté de son climat pur et salubre, de son site enchanteur ou de ses environs si renommés. Il n'y a dans cette ville que neuf mille habitants. Elle est ceinte de murailles et de tourelles de construction sarrasine élevées par les émirs druses. Du côté de la mer il y a une espèce de citadelle; mais toutes ces fortifications n'offrent pas la moindre importance, parce-qu'elles sont en ruine ou dans un état déplorable. L'intérieur de la ville est néanmoins assez garanti par les remparts qui pourraient tenir quelque temps l'ennemi en respect. La plupart des rues sont étroites et tortueuses. Le long de ces rues et attenant aux maisons, des portiques obscurs aboutissent à des passages qui sont de véritables labyrinthes et qui doivent décourager toute personne qui visite la ville pour la première fois.

Le Liban, qui domine la ville, est d'un aspect magique. Les maisons, qu'on distingue à leur blancheur et à la variété de leurs formes, y semblent surgir presque toutes d'entre les citronniers et des oliviers qui boisent les coteaux. La rade qu'on peut voir au bas de cette perspective est toujours animée par le mouvement des navires qui y

entrent et qui en sortent presque à toute heure du jour.

Nous allons ajouter quelques mots sur les montagnards du Liban, qui jouèrent un rôle dans la guerre de la Syrie. Ce sont les maronites, les druses et les métuales.

MARONITES.

Le nombre des Maronites monte à deux cent trente mille environ, dont deux cent vingt mille habitent le Liban et dix mille l'anti-Liban. On peut donc regarder les Maronites comme la seule population du Cosruan.

Leur origine est obscure. Quelques-uns les font descendre des Arabes, d'autres font remonter leur origine aux Syriens. C'est une tradition établie qu'un solitaire nommé Maron, dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, vint habiter leur pays, et, comme le nombre de ses disciples augmentait chaque jour rapidement, il dut bâtir des couvents où les chrétiens de la Syrie vinrent s'établir. C'est au nom de ce solitaire qu'ils ont emprunté le leur. Ils professent la religion catholique romaine. Leurs prêtres, leurs curés sont cependant mariés; mais les moines

vivent en communauté et leurs évêques restent célibataires. La simplicité, la pureté de leurs mœurs, leur foi ardente, la tempérance de leurs discours, leur désintéressement pour les choses du monde vont au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. C'est parmi eux qu'on peut dire que la religion est dans sa simplicité primitive.

Généralement les femmes, de même que les musulmanes, sont couvertes d'un ample voile; mais dans leurs maisons elles sont en pleine liberté. Un jour, François Mazzolini, chirurgien à bord de la *Guerriera*, demandait à un père de famille si son fils n'avait pas fait abus de boisson; car il l'avait trouvé atteint d'une forte gastrite accompagnée d'un violent mal de tête. Le père lui répondit que non, car il ne se rappelait pas avoir vu et entendu dire jamais que quelqu'un de leur contrée se fût enivré. Il faut remarquer toutefois que le vin du Liban est assez fort, et monte facilement au cerveau.

Les Maronites habitent de nombreux villages; ces villages sont bien différents des nôtres. Ils consistent en des groupes de maisons dispersées sur la pente de coteaux cultivés. D'après leur système il faut habiter dans les lieux qu'on cultive. Le gouvernement de ces villages est confié à un cheick qui dépend du gouverneur de la province ou de l'arrondissement.

Leur langue est celle des Arabes et ils ont par les formes extérieures beaucoup de ressemblance avec eux. Ils sont doux et bons. Tout homme, quelle que soit sa croyance, est pour eux un frère.

Les Maronites sont très-sensibles à l'insulte, à l'offense et aux bienfaits; ceux pourtant qui se livrent au commerce sont menteurs et égoïstes.

DRUSES.

M. de Lamartine pense que les Maronites et les Druses proviennent d'une tribu arabe du désert qui, n'ayant pas voulu se soumettre à la loi du prophète et poursuivie par les nouveaux croyants, alla se cacher au milieu des solitudes inaccessibles du haut Liban pour y défendre son bien et sa liberté.

La religion des Druses a toutes les apparences de l'idolâtrie; leur idole serait un veau. Une fois par semaine, et le plus souvent la nuit, les hommes et les femmes se rassemblent pêle-mêle pour accomplir leurs cérémonies religieuses, ce qui fait supposer que c'est une espèce d'orgie ou une réunion de libertinage. Aucun profane n'a jamais pu assister à ces cérémonies. Dans les endroits où les Druses vivent mêlés aux Maronites, ils envoient leurs enfants aux

écoles chrétiennes. Mais ils ont bien soin de leur faire oublier tout souvenir du christianisme une fois qu'ils ont atteint un âge plus avancé.

Les Druses haïssent la religion chrétienne de même que le mahométisme ; car les habitants des monts Deir-el-Kurnac, qu'ils prétendaient avoir reçus des chrétiens, sévirent contre eux avec tant de cruauté que leur fureur n'épargna même pas les morts.

La population des Druses monte à cent cinquante mille âmes environ. Un lien commun semble les unir et n'en faire qu'une seule famille. Mais les liens de parenté sont facilement rompus, et le divorce est fréquent chez eux.

Ainsi qu'un véritable sauvage, l'Ansarien ne connaît de la terre que les rochers sur lesquels il vit, et n'a d'autre loi que la force. Fier de son indépendance, il vit dispersé dans les gorges des montagnes, où il professe une religion idolâtre dont on ne peut, en raison de sa sauvagerie, reconnaître la superstition et la brutalité. Ce sont d'assez bons cultivateurs, quand l'amour du pillage toutefois ne les éloigne pas de cette profession.

Ils sont comme tous les orientaux généreux et hospitaliers quoique vindicatifs à l'excès. Leur voisinage, ainsi que celui des farouches Ismaélites qui rôdent dans les gorges intérieures, force le Mousselim de Hatakièh à tenir constamment sur pied une petite troupe de Barbaresques, presque aussi redoutables pour les populations tranquilles que les Ansariens et les Ismaélites eux-mêmes ; de même qu'en Turquie, le remède est quelquefois pire que le mal.

Une chose étrange à remarquer du reste, c'est que les gens de la basse police en Syrie appartiennent presque tous à la race africaine, tandis qu'à Tunis, au Maroc et autrefois même à Alger, on venait recruter des soldats parmi les montagnards les plus féroces du Liban ; tant il est vrai que si nul n'est prophète en son pays, comme le dit St-Mathieu l'évangéliste, nul non plus n'y peut être impunément tyran.

Il paraît que les Ansariens sous la domination romaine, d'après un passage de Pline, avaient pour Tétrarque un de leurs propres princes.

La religion n'est pas la même chez tous. Il y en a qui adorent le soleil, d'autres la lune, d'autres le chien et d'autres le veau ou la femme. Celle-ci pourtant, au lieu d'acquérir de la vénération et du respect, est le plus souvent l'objet de mauvais traitements. Les affections conjugales, la chasteté et la pudeur sont presque inconnues : pourvu que la femme ne se laisse pas surprendre dans les bras de son complice d'adultère, elle n'a rien à redouter. Le culte que les Ansariens accordent à la femme se célèbre la nuit du premier jour de l'an. Voici ce que dit M. Poujolat à cet égard : « Alors les hommes de cha-
» que village se réunissent dans une maison et mar-
» mottent dévotement une prière à la lueur de certains
» flambeaux. Quand la prière est finie, on éteint les lam-
» pes, et on ouvre les portes pour laisser entrer pêle-mêle
» les femmes mariées et les filles du village. Au milieu
» des ténèbres profondes, chaque homme saisit la pre-
» mière femme venue, et dans cette horrible désordre il

» peut arriver que le frère rencontre sa sœur et le fils sa » mère. »

Cette fête abominable s'appelle boch-bed, fête du saisissement. Cette nuit passée, la femme devient esclave de l'homme : elle ne cherche qu'à interpréter et à prévenir ses désirs. Si l'homme déploie pour la femme une sorte de vénération, il ne le fait que dans la considération que Dieu s'est servi d'elle pour multiplier le genre humain, et que par elle il s'enivre de sensations agréables et qu'il trouve dans ses bras un soulagement à ses maux. Les femmes n'ont aucune connaissance religieuse. Leur salut dans une autre vie est une question dont leurs chefs ne se sont jamais occupés. Elles vivent sur la terre comme des bêtes, et si parfois leurs yeux se tournent vers le ciel, elles ne se doutent pas qu'il est ouvert pour elles comme pour leurs maîtres.

La religion de l'Ansarien est toute hérissée de mystères. Quelle que soit la peine qu'on lui inflige, il n'osera jamais se plaindre ni divulguer les secrets de sa foi. Un enfant arrivé à l'âge de raison serait mis à mort par son propre père s'il révélait à qui que ce fût les mystères auxquels il a été initié.

Beaucoup de fêtes et de cérémonies des Ansariens ressemblent à celles des chrétiens et des musulmans. Plusieurs célèbrent la Pâques, l'Epiphanie, la Circoncision, la Pentecôte et la Noël. Un grand nombre d'entre eux se revêtent de leurs plus beaux habits les jours de fêtes des chrétiens, et s'abstiennent ce jour-là de toute espèce de

travail. Ils font des ablutions avant de prier. Tous circoncisent leurs enfants en leur donnant souvent des noms turcs ou chrétiens.

En général, les habitants du Liban, excepté les Maronites, sont des espèces d'amphibies religieux qui professent tour à tour, selon le besoin, l'islamisme, le christianisme et je ne sais quelle obscure idolâtrie qui ressemble à celle du veau d'or. Ils feindraient au besoin toutes les croyances si leur cupidité y trouvait son compte, sauf à les rejeter quand ils n'auraient plus intérêt à les professer.

On croit que le nombre des Ansariens est de deux cent mille environ, quoique des voyageurs n'en comptent pas plus de cent mille.

LES MÉTUALES.

Comme nous l'avons dit, l'islamisme est divisé en deux sectes principales, la secte des prosélytes d'Ali et la secte des prosélytes d'Omar. La première est très-nombreuse en Perse, la seconde dans l'Asie centrale. Les Métuales sont les sectateurs d'Ali, l'anti-khalife. Les Turcs sont les

sectateurs d'Omar, dont les principes religieux sont moins rigides.

Les tribus des Métuales tirent, comme on le suppose, leur origine d'une horde de bandits, qui, dans le seizième siècle s'empara de Balbek, et qui s'accrut tellement qu'elle joua ensuite un rôle assez important dans les guerres qui désolèrent la Syrie. Par leur caractère inquiet, cruel, superstitieux et pillard, ils animèrent contre eux une grande partie des populations qui les entouraient. Proscrits d'ailleurs comme sectateurs d'Ali, quand ils se trouvèrent trop faibles, ils durent se cacher pour éviter la persécution dans leurs montagnes ou dans les plaines les plus éloignées des villes. Avec eux s'éloignent aussi des grands centres de populations, quelques sectes idolâtres, dont la vie nomade et les excursions se révèlent par des pillages et des meurtres.

Aujourd'hui les Métuales ne haïssent plus comme autrefois les Francs et les chrétiens ; mais ils ne boiront jamais où un infidèle a bu, et ils ne s'assiéront pas à la table où ils font asseoir un étranger qu'ils ont reçu par hospitalité.

On fait monter leur population à cinquante mille. La vallée de Beka, dans l'ancienne Celsire, semble en être le centre. Au fond du désert de Balbek, dans les gorges de l'anti-Liban, il s'en trouve aussi un certain nombre.

D'après la relation du missionnaire Thomson, la population de la Syrie pourrait être répartie de la manière suivante.

Musulmans	565,000 âmes;
Grecs orthodoxes	240,000
Maronites	180,000
Catholiques romains	40,000
Druses	100,000
Hébreux	30,000
Métuales	25,000
Ansariens	200,000
Arméniens et autres sectes	20,000
	1,400,000

Mais, d'après un mémoire publié par le Gouvernement français dans une discussion à la chambre des députés, la population de la Syrie supputée dans l'ordre des cultes serait ainsi divisée :

Mahométans	1,006,000
Chrétiens catholiques	210,000
Schismatiques	31,020
Juifs	41,170
Religions inconnues	245,000
	1,533,190

CHAPITRE VII.

AFFAIRES DE SYRIE.

Après sa victoire sur les Vahabites, Méhémet, puissant et redouté au dehors, opulent et tranquille au dedans, cherchait depuis longtemps les raisons qui pouvaient légitimer l'entreprise qu'il ne cessait de méditer sur la Syrie. A l'époque de l'expédition de Morée, le divan avait promis de lui abandonner cette province qui, par sa position géographique, devait couvrir, comme un rempart inexpugnable, les frontières de l'Egypte, et fournir au com-

merce et à l'industrie de cette contrée une foule de productions qui lui manquent. Quelques différends avec Abd-Allah, pacha d'Acre, suffirent pour justifier une agression contre la Syrie.

Ce pacha s'était, à l'instigation des autres pachas de Syrie, révolté contre Mahmoud, à l'occasion de ses réformes religieuses et sociales. Méhémet-Ali l'avait appuyé et ensuite l'avait reconcilié avec Mahmoud.

Abd-Allah, le danger passé, oublia celui qui l'avait sauvé, et refusa de rembourser la somme que Méhémet-Ali lui avait prêtée, ainsi que de renvoyer les nombreux fellahs qui d'Egypte arrivaient dans son pachalik, et dont il favorisait l'émigration, disant tout haut que les Egyptiens avant tout étaient les sujets de la Porte, et non de Méhémet-Ali.

Irrité de l'ingratitude d'Abd-Allah, et trouvant dans le désir d'en tirer vengeance un nouvel argument en faveur de la guerre qu'il avait projetée. Méhémet-Ali écrivit au pacha déloyal qu'il irait reprendre les dix-huit mille fellahs, et qu'avec eux *il prendrait un homme de plus*. La Turquie était trop faible pour que Méhémet-Ali ne profitât pas de l'épuisement dans lequel le traité d'Andrinople l'avait réduite. Les préparatifs de guerre, interrompus quelque temps par le choléra, furent poussés avec une vigueur sans égale. Au commencement de 1831, vingt-quatre mille hommes et plus de quatre-vingts bouches à feu se mirent en route pour la Syrie.

Abd-Allah, avec ses trois mille hommes, ne songea pas

à défendre la Palestine. Il se retira à Saint-Jean d'Acre surnommée la Pucelle depuis les tentatives infructueuses de l'armée française et du général Bonaparte, pour la prendre. Le pacha de Syrie voulant ménager ses troupes ne mit en campagne, pour s'opposer à la marche d'Ibrahim, qu'un corps de cavalerie dont la mission se bornait à éclairer ses mouvements. Ce corps ne put que constater la marche rapide d'Ibrahim devant lequel tombèrent, presque sans coup férir, Gaza, Jaffa et Caïffa.

Saint-Jean-d'Acre, comme l'avait pensé l'ennemi, arrêta Ibrahim. Celui-ci, que l'insuccès de Bonaparte stimulait au plus haut degré, loin de se décourager par la longueur du siége, les privations de tout genre que son armée supportait, ne s'effrayant point des murmures que ces privations provoquaient parmi ses troupes, redoubla d'opiniâtreté pour emporter la place. A cet effet, sachant que le pacha d'Alep accourait avec quatre mille hommes au secours de Saint-Jean-d'Acre, il marche au-devant de l'ennemi à la tête seulement de douze ou quinze cents hommes, l'atteint dans la plaine de Héren, le défait après un combat sanglant, puis revient victorieux reprendre l'offensive devant les murs de la place, qu'il songe à attaquer le lendemain sur un nouveau plan fourni par un officier de génie italien nommé Romeo.

Au bruit des fanfares, au tonnerre d'une mousqueterie épouvantable rendue grandiose par le canon, après une journée entière de lutte terrible dont l'issue resta longtemps incertaine, Ibrahim décida la victoire par un suprême effort

de courage et d'audace, et planta son étendard sur les murs de Saint-Jean-d'Acre, le 27 mai 1852, après six mois de siége.

Abd-Allah fait prisonnier, fut amené à Méhémet-Ali, qui, au lieu de le traiter avec la rigueur orientale, comme s'y attendait le captif, se contenta de l'accabler de sarcasmes, et de l'envoyer vivre en simple particulier à Roudah.

Maître de Saint-Jean-d'Acre, Ibrahim songea sérieusement à repousser les troupes ottomanes qui semblaient avoir pris le parti d'attendre les événements, et de rester en observation. Ayant envoyé un corps d'armée à Tripoli, il marcha lui-même sur Damas, dont il s'empara sans éprouver aucune résistance. Après avoir lâchement abandonné une ville importante, les Osmanlis continuèrent leur mouvement de retraite. Ibrahim alors, concentrant ses forces qui se montaient environ à trente mille hommes, se porta sur Horms où s'était arrêtée enfin l'armée du sultan commandée par Méhémet-Pacha, et forte de trente-cinq mille combattants. La bataille se livra le 7 juillet 1832. Les Osmanlis, déconcertés par l'ensemble des manœuvres de Soliman-Pacha (Sère) se troublèrent, furent battus, et, se retirant en désordre, laissèrent sur le champ de bataille deux mille morts, trois mille prisonniers et plusieurs pièces de canon. La perte des Egyptiens fut insignifiante. Ibrahim ne se laisse pas endormir par ces premiers succès : il poursuit l'armée vaincue jusqu'à Habb, prend possession de cette ville, l'une des plus con-

sidérables de la Syrie, se remet en marche, atteint l'ennemi à Beylam et le bat après lui avoir fait éprouver des pertes sérieuses. Cette victoire ouvre à Ibrahim les défilés du mont Taurus, lui assure l'occupation d'Adana, de Tarsous et la conquête de la Syrie entière.

Mahmoud, effrayé des revers successifs de son armée, fit un suprême effort pour s'opposer aux progrès d'un ennemi qui semblait menacer son trône. Une nouvelle armée, forte d'environ cinquante mille hommes, munie d'une artillerie formidable, fut mise sous le commandement de Rescheik-Pacha. Mahmoud n'avait trouvé que lui qui fût digne de sa confiance dans cette position critique, et il lui avait conféré le titre de grand-visir avec des pouvoirs illimités : » *Sauve l'Empire*, s'était écrié le Sultan, *et ma « reconnaissance sera magnifique.* » En même temps pour enflammer le fanatisme de l'armée, Mahmoud lançait un fetva solennel contre le Pacha d'Egypte et son fils. Leurs têtes furent mises à prix.

C'était le moment ou jamais pour le fils de Méhémet d'enlever la Syrie à force d'énergie et de courage. A Koniah, les deux armées se trouvèrent en présence. Un épais brouillard empêcha pendant un certain temps qu'elles pussent reconnaître leur ordre de bataille ; mais une éclaircie subite permit aux Egyptiens de s'apercevoir qu'en se développant, l'armée turque, bien qu'elle observât un certain ordre, avait laissé entre sa cavalerie et la gauche de son infanterie un grand intervalle. Soliman-Pacha, sous les yeux d'Ibrahim, se jeta vivement dans

l'espace qui séparait les deux corps d'armée, culbuta la cavalerie, fit prisonnier le grand-visir, et mit le désordre dans l'infanterie qui cessa de résister et battit péniblement en retraite.

Cette journée du 24 décembre ouvrait à Ibrahim les portes de Constantinople. Mécontents, les peuples de l'Anatolie voyaient en lui le libérateur qui avait déjà sauvé l'islamisme des redoutables Vahabites et s'attendaient à voir briser le joug abhorré qui pesait sur eux. Son nom seul était un talisman. L'enthousiasme fut tel qu'à Smyrne, par exemple, le Mutesellim fut renvoyé de la ville, et une autorité nouvelle fut constituée au nom de Méhémet-Ali. Si le lendemain de cette bataille Ibrahim eût marché sur la ville sainte, il y faisait une révolution; il se posait en pontife de l'islamisme, et proclamait la déchéance du Sultan avant que ce prince eût pu opposer la moindre résistance; c'en était fait! le trône des derniers fils d'Otman tombait au pouvoir d'un soldat albanais. Mais Ibrahim prit trop tard cette résolution.

La flotte turque, il est vrai, refusa le combat que lui présentait la flotte égyptienne; Ibrahim n'était qu'à quelques journées de Scutari, mais Mahmoud avait appelé les Russes. Vingt mille hommes étaient en marche pour défendre Constantinople, et, pour sortir d'une crise aussi terrible, le Sultan signait les traités de Koutchouck-Kaïnardji et d'Unkiar-Skelessy, qui investisssaient le pacha d'Égypte de la Syrie, et admettaient officiellement dans les affaires de la Porte l'intervention de la Russie.

La conquête de la Syrie, accomplie par Méhémet-Ali dans l'espace d'une année, lui valut d'inappréciables avantages, et l'on peut dire qu'elle compléta sa puissance. L'adjonction de cette contrée était nécessaire pour garantir au pacha la possession libre de l'Egypte, dont les véritables frontières ne sont pas dans les sables de Suez, mais aux montagnes du Taurus. Néanmoins la bataille de Koniah avait profondément excité le ressentiment de Mahmoud. Depuis ce jour fatal il roulait dans sa pensée les projets les plus funestes à la gloire de son vassal vainqueur. Après avoir fomenté en Syrie des troubles, il résolut encore une fois de recourir aux armes.

A la nouvelle de la levée du Sultan, composée de vingt-trois mille hommes d'infanterie, de quatorze mille de cavalerie et de cent-quarante bouches à feu, sous les ordres de Hafiz-Pacha, Méhémed-Ali fit marcher sur le même point quarante-trois mille hommes commandés par son fils aîné, le glorieux soutien de son ambition, l'heureux Ibrahim.

En juin 1839, au sud de Nézib, les deux armées vinrent camper presque en face l'une de l'autre. Un espace seulement de six mille mètres environ les séparait. Le 23, il n'y avait encore eu que des engagements sans importance; mais dans la nuit Hafiz-Pacha, informé que plusieurs régiments syriens avaient l'intention de passer dans ses rangs, fit lancer deux cent soixante obus sur l'armée ennemie qui, surprise par cette attaque nocturne, se serait débandée sans l'énergie d'Ibrahim et de Soliman-

Pacha, qui opposèrent promptement une barrière aux transfuges. Cet incident fit brusquer la bataille. Au lever du soleil, les troupes égyptiennes se mirent en marche, et bientôt l'engagement fut complet. Au bout de deux heures les munitions d'Ibrahim étaient épuisées.

Ce fut pour lui un moment terrible. Tandis qu'il était obligé de ralentir son feu, seize bataillons, composés de Syriens, profitaient de son anxiété pour passer dans le camp ennemi.

Un officier français, M. Petit, conseilla au général turc de faire aborder résolument les Egyptiens à la baïonnette. Cette manœuvre eût été décisive, et les lauriers de Nezib n'auraient jamais orné le front d'Ibrahim.

Heureusement Hafiz hésite. Ibrahim, le sabre à la main, sous le feu de l'artillerie turque, force les fuyards à rentrer en ligne, et reçoit bientôt des munitions.

Il ordonne alors une attaque générale, et, portant ses batteries en avant, il fait exécuter, à la distance de six cents mètres, un feu de mitraille si bien nourri que l'ennemi se déconcerte complétement.

Les troupes irrégulières plient et prennent la fuite malgré la bravoure d'Hafiz-Pacha. L'infanterie, jusque là impassible, suit le mouvement. La cavalerie, qui n'avait pas donné par l'inhabilité de son général, fut entraînée dans la déroute; mais elle exécuta sa retraite avec ordre. Une fois de plus, Ibrahim voyait la victoire se déclarer en sa faveur.

La Porte n'aurait vraisemblablement jamais pu se re-

lever de cette défaite par ses propres forces si un événement en dehors des combinaisons de la politique, n'était venu remettre tout en question dans l'Orient.

Six jours après la bataille de Nézib, le 30 juin 1839, l'implacable adversaire de Méhémet-Ali, Mahmoud mourait d'une phthisie pulmonaire, laissant, pour héritier d'un empire si fortement ébranlé, un jeune homme de dix-sept ans élevé dans le harem et qui, à cette époque, ne faisait pas présager le Sultan ferme et intelligent qui règne aujourd'hui sur la Turquie.

La gloire de Méhémet se trouva alors à son apogée. Bien des croyants virent en lui le seul appui de l'islamisme menacé, jusque dans Constantinople, par la protection perfide de quelques puissances européennes. L'amiral Achmet-Pacha entra le 14 juillet avec la flotte ottomane dans le port d'Alexandrie, aux acclamations de l'Egyte triomphante.

Mais depuis lors, il vit de jour en jour sa grandeur décliner et son influence politique s'éteindre.

A peine Ibrahim avait-il eu le temps de prendre une résolution, qu'il reçut l'ordre de ne point agir. Cet ordre lui fut transmis par un agent du gouvernement français. La France avait fait espérer à Méhémet-Ali qu'il obtiendrait par la diplomatie les mêmes résultats que par la guerre.

L'Egypte obérée et dépeuplée ne pouvait plus nourrir ni recruter son armée. Méhémet-Ali voulut que la Syrie nourrît ses conquérants, et que les vaincus remplissent les cadres que les vainqueurs étaient insuffisants à combler.

Sans aucun doute, après l'étourdissement du triomphe de Nézib, au moment où les esprits inquiets s'étaient tournés vers le vice-roi, il eût pu faire accepter cette exigence, en marchant immédiatement sur Constantinople; mais il hésita : la Syrie lui donna le nom de tyran, le Liban se révolta, et les Druses, se jetant sur les Egyptiens, leur firent éprouver des échecs considérables. L'armée égyptienne, sans vivres, sans renforts, cernée dans un pays ennemi, était aussi hostile peut-être à la puissance dont elle était l'instrument que ceux contre lesquels elle se battait. Au milieu de ces circonstances fâcheuses, le traité de Londres fut signé le 15 juillet 1841.

L'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche reconnaissaient dans ce traité qu'il fallait ramener Méhémet-Ali au simple rang de vassal de la Porte. La France s'abstint, et, dans cette question où elle pouvait jouer le plus grand rôle, elle aboutit, après avoir paralysé l'homme auquel elle avait donné son appui dès le commencement de la lutte, à ce fameux mémorandum que fit le chef du cabinet du 1er mars, M. Thiers, d'accord avec les puissances européennes.

Tandis que nous nous disposions à visiter les différents pays de l'Egypte, un ordre inattendu nous enjoignit de nous rendre sans délai à Smyrne, ville vers laquelle notre frégate avait fait voile depuis le 6 juillet.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'affaire de 1840, trop connue d'ailleurs pour entrer dans le cadre de cet ouvrage.

Nous nous embarquâmes de nouveau à Alexandrie, et

nous arrivâmes à Smyrne le 4 août. Le 6, le contre-amiral Bandiera s'éloigna avec sa frégate vers le couchant. Il avait à peine dépassé les forts dont la plage est hérissée, qu'un officier de l'équipage du bateau à vapeur anglais se présenta à bord pour lui remettre une dépêche très-pressée. Deux coups de canon et des signaux avertirent le contre-amiral qui s'empressa de nous rejoindre. Après avoir lu la dépêche, il ordonna que le soir du jour suivant les deux frégates autrichiennes se tinssent prêtes à prendre le large dans la direction d'Alexandrie.

Toute l'Europe avait vu de mauvais œil l'envahissement de la Syrie par Ibrahim, et l'accroissement d'un homme qui, bien que doué de rares qualités, n'en était pas moins un sujet d'inquiétudes. L'Europe était intéressée à ne pas voir renverser l'équilibre oriental à Constantinople, surtout pour le seul bénéfice du vice-roi d'Egypte, Méhémet-Ali.

Lorsque la Porte lui avait accordé le pachalik d'Egypte il avait promis qu'il paierait un tribut annuel. Bien des années s'étaient écoulées, le paiement n'avait pas eu lieu, et les réclamations du Divan étaient restées impuissantes. Le sultan, forcé par des raisons politiques d'agir enfin contre son rebelle vassal, prit ce prétexte pour armer une flottille contre le pacha et le réduire à l'obéissance. Les navires ottomans en vue d'Alexandrie trouvèrent ce pays dans une tranquillité apparente qui semblait promettre une prompte soumission. Mais un piége avait été dressé, et Méhémet-Ali était d'un caractère à ne pas se laisser

effrayer au moment de l'exécution. Il sut prendre tant de prétextes et employer si bien la ruse et la flatterie que les navires turcs tombèrent entre ses mains; il en remplaça les marins et l'équipage par ses propres soldats. Ce procédé suscita les représailles de l'Europe: le Sultan implora l'intervention des puissances pour affermir les destins chancelants de l'empire. On somma Méhémet-Ali de restituer la Syrie et la flotte. Le traité du 15 juillet n'était rien autre chose que cette injonction.

Le 8 août, nos frégates *la Medea* et *la Guerriera* firent voile pour Alexandrie, pour aller rejoindre l'escadre anglaise qui nous attendait près des côtes d'Egypte. Nous n'étions pas éloignés des remparts de Smyrne lorsqu'un ouragan vint mettre en pièces le penon de la voile principale; ce qui nous obligea de suspendre notre voyage jusqu'au 16. Le 18 nous faisions provision d'eau douce à Rhodes si célèbre à l'époque de la splendeur grecque, mais qui, depuis la conquête des Califes, est tombée dans une telle décadence qu'aujourd'hui on n'y peut reconnaître que les traces de la violence la plus féroce et du despotisme le plus avilissant.

Cette ville, qui avait atteint la plus haute puissance par ses richesses immenses, par l'urbanité de ses habitants et par la sagesse des lois qui les gouvernaient au moyen âge, avait conservé encore quelques restes de sa grandeur passée. Le séjour qu'y firent, jusqu'en 1523, les chevaliers de Saint-Jean après la défaite des chrétiens en Palestine, contribua beaucoup à son importance. Mais depuis,

comme nous venons de le dire, elle a été entièrement ruinée, et si ce n'était le climat dont elle jouit, ses fortifications et son chantier, on ne pourrait croire que Rhodes fut la ville grecque où se trouvait ce fameux *Colosse* considéré par les anciens comme une des sept merveilles du monde.

Selon Pline, ce colosse avait soixante-dix coudées de hauteur. Ses doigts étaient aussi gros que des statues; peu de personnes pouvaient embrasser son pouce. Les vaisseaux de toutes grandeurs passaient entre ses jambes pour entrer dans le port.

Il avait été commencé l'an 300 avant J.-C., et achevé en douze ans par Charès, disciple de Lysippe. Un tremblement de terre le renversa au bout de cinquante-six ans. Lorsque ce colosse tomba, plusieurs vaisseaux rhodiens furent brisés. Les habitants saisirent ce prétexte pour faire une espèce de quête générale et envoyèrent des députés pour représenter ce désastre à tous leurs amis et alliés. Ils réussirent si bien que les présents d'Hiéron, roi de Sicile, de Plotolomée Philadelphe et de plusieurs autres monarques les enrichirent extrêmement et leur firent regagner beaucoup plus qu'ils n'avaient perdu. Les débris du colosse restèrent sur la même place pendant près de neuf siècles. Mahavias, sixième calife des Sarrasins, ayant pris Rhodes en 672, vendit la matière de ce colosse à des marchands juifs qui en obtinrent une charge de neuf cents chameaux, en sorte qu'en estimant à huit quintaux chaque charge, après le déchet causé par la rouille pendant un si grand nombre d'années, le poids total des débris mon-

tait encore à sept mille deux cents quintaux ou sept cent vingt mille livres.

Après deux jours de traversée nous jetâmes l'ancre devant Alexandrie pour attendre que les puissances coalisées se décidassent sur le différend turco-égyptien.

Ce que j'avais prévu par rapport à la conduite de Méhémet-Ali ne manqua pas d'arriver. Il se montra inflexible à toute espèce de réconciliation.

Au coucher du soleil le 6 septembre 1840, après avoir laissé pour bloquer Alexandrie les vaisseaux anglais l'*Asia* et l'*Implacable*, deux corvettes, l'une autrichienne, la *Clemenza*, l'autre anglaise la *Daphenis*, et le pyroscaphe le *Cyclope*, nous fîmes voiles pour Bairouth.

Les vaisseaux autrichiens étaient les frégates *la Guerriera* et *la Medea*, le *Bellerophonte* et le brick *Zebra*.

L'armée égyptienne au commencement de la campagne était imposante; elle se composait de cent trente mille fantassins réguliers, quatre mille hommes d'artillerie avec un matériel nombreux et du génie. En tout environ cent quarante-six mille hommes de troupes régulières. En outre, on comptait vingt-deux mille hommes de troupes irrégulières. Sur ce nombre, Ibrahim commandait cent trente mille hommes environ. Le reste était réparti dans le Hedjaz, le Sennaar, l'île de Candie et l'Egypte. Trouvant partout ces forces insuffisantes, Méhémet-Ali fit délivrer des armes aux élèves des écoles spéciales. Bientôt il fit enrégimenter même des invalides, des infirmes, des hommes attaqués de maladies chroniques, pour former des

corps de réserve, en cas d'insurrection. Toujours inquiet et actif, il imagina d'ajouter encore à ces milices une garde nationale. Mais dans l'état de dépérissement extrême où était l'Egypte, ce ne fut que la triste caricature des soldats citoyens de l'Europe. Les grades furent distribués aux gens riches et influents. Ils puisèrent dans leur autorité soudaine un nouveau moyen de tyrannie et d'extorsions, augmentèrent le malaise et le mécontentement du pays, et n'organisèrent rien. Le résultat fut si complètement nul que le vice-roi fut forcé de renoncer à son idée, malgré l'extrême ténacité de son caractère.

Néanmoins la fermeté de Méhémet-Ali et la réputation militaire d'Ibrahim retenaient encore les puissances. Elles offrirent, avant de commencer la lutte, comme dernier terme d'accommodement, le pachalik d'Acre avec celui de l'Egypte. Le vice-roi refusa net, déclarant qu'il préférait mourir les armes à la main. Les plénipotentiaires, à l'exception de celui de France, quittèrent Alexandrie. Peu de temps après les troupes anglaises prirent Saïd, ville du littoral de la Syrie, Ibrahim tenta de ressaisir cette ville; mais il fut repoussé, et dut se jeter dans la montagne.

Le commodore Napier avait mis le siége devant Bairouth. Ce point, d'une grande importance, était bien défendu par Soliman-Pacha à la tête de deux régiments; malheureusement le bruit de la défaite d'Ibrahim se répandait avec rapidité; on ajoutait même que le généralissime avait perdu la vie dans la déroute. Soliman, alarmé, crut devoir s'assurer de la vérité afin de rassem-

bler les débris de l'armée, s'il en était besoin; il laissa donc Bairouth sous la garde de Sadik-Bey, colonel d'un des deux régiments. Celui-ci, se voyant seul, quitta la ville, et les Anglais s'en emparèrent aussitôt. Mais, ayant bientôt reçu de Soliman une lettre qui l'assurait de l'existence d'Ibrahim, et lui annonçait le retour immédiat du général à Bairouth, Sadik-Bey craignit de payer sa trahison de la vie et se rendit aux Anglais avec son régiment.

Il est bon de donner quelques détails sur cet épisode de la prise de Bairouth.

Le *Zèbre* était à l'ancre près de l'embouchure de Nahr-el-Bairouth (rivière de Bairouth) vers huit heures du matin; ce brick avait commencé le feu, tandis que le *Gowerfull*, commandé par le commodore Napier, et les vapeurs qui étaient à la tête de la division turque parcouraient la rade dans tous les sens pour essayer le débarquement à l'ouest de la ville. Peu après, d'autres navires commencèrent à lancer des bombes sur les collines qui la dominent. Les projectiles atteignirent Soliman, et son corps de troupes dut se retirer à la hâte après avoir perdu plusieurs hommes.

Nous étions près de la plage, devant la rivière de Bairouth, où le *Zèbre* se tenait, protégeant par ses batteries les troupes de débarquement. Six mille Turcs et dix-sept cents Anglais campaient alors sur une colline avoisinant la mer.

Les Egyptiens avaient tenté de placer une batterie sur le pont du fleuve Bairouth, qui met en communication la

route entre Bairouth et Tripoli ; mais, inquiétés par notre artillerie, ils enlevèrent cette batterie, et les nôtres s'emparèrent de cette position importante.

C'était de ce côté que nos embarcations recueillaient les déserteurs qui, abandonnant l'armée égyptienne, cherchaient un refuge au milieu de nous. Ils nous racontaient qu'Ibrahim était campé dans la plaine de Thalé, et Soliman prés des pins ; que beaucoup de déserteurs sortis dés camps vivaient cachés dans les buissons, en attendant quelques bateaux pour être transportés à bord de nos navires.

La conduite des Autrichiens envers les réfugiés était vraiment digne d'admiration; leur charité pour ces malheureux était celle que le divin maître nous a enseignée. Ils furent recueillis, nourris, habillés; nos marins, animés par ce noble exemple, partageaient avec eux tout ce qu'ils possédaient.

Sur ces entrefaites, Stopford dépêchait à Soliman un envoyé, l'invitant à céder Bairouth ; mais celui-ci se refusa à tout accord. Alors vers les six heures de l'après-midi, plusieurs vaisseaux anglais, joints à notre frégate, commencèrent le feu contre le fort ; il dura plus d'une heure et demie, fut très-vif et nourri par 1,300 boulets, dont 300 lancés par la *Médée*. Mais ce qui terrifia l'ennemi, ce furent les fusées à la congrève.

Je ne dois pas oublier un fait peu important en apparence, mais qui contribua néanmoins à encourager les nôtres dans cette guerre, en nous révélant l'esprit des

populations que nous avions devant nous et l'état de l'armée que nous avions à combattre.

La nuit ayant fait cesser le feu des batteries, notre frégate reçut l'ordre de passer le détroit de Saint-Georges à deux mille de distance de Bairouth, et de se mettre à l'ancre pour empêcher toute surprise de la multitude, qui grossissait toujours sur le rivage. En effet, nous aperçûmes par les nuances et les différentes attitudes de cette masse bruyante qu'elle était en pleine révolte. Nous la sommâmes par quelques coups de canon de se disperser; mais, ayant rencontré une résistance assez opiniâtre, il fallut la forcer de s'éloigner avec quelques bordées de mitraille que nous envoyâmes au hasard.

Tout-à-coup nous vîmes flotter sur la plage un drapeau blanc ce qui indiquait qu'on demandait aide. On disposa sans délai une petite embarcation pour porter le secours demandé. C'était un soldat arabe auquel on avait enlevé tout ce qu'il avait, et qui, désespérant de trouver du soulagement et de la tranquillité au milieu des Egyptiens, venait en pleine confiance se jeter dans les mains des étrangers. Présenté à l'archiduc, il le remercia de mille manières, et se mit à sa disposition. Notre interprète l'ayant questionné sur la position de l'ennemi, il répondit que la faim, la soif et les souffrances lui avaient fait prendre la résolution de déserter; qu'il avait perdu le plus cher de ses enfants, victime innocente de l'artillerie de nos vaisseaux; que les déserteurs étaient, pour la plupart, des Turcs qui appartenaient à la flotte dont Méhémet-Ali s'é-

tait emparé; que dans le camp d'Ibrahim régnait l'horreur et la cruauté, et que c'était Ibrahim lui-même qui, retranché dans une enceinte de sentinelles condamnait à mort tous ceux qu'on suspectait de trahison.

Quelques instants après un cri de la sentinelle de proue nous appela sur le tillac pour nous assurer qu'il y avait encore du monde sur la plage à peu de distance de Saint-Georges. Ayant dirigé nos regards de ce côté, nous découvrîmes une faible lumière rougeâtre prête à s'éteindre. Huit de nos plus habiles rameurs dirigèrent une barque avec l'empressement que la circonstance paraissait demander vers le point indiqué, et peu de temps après ils revinrent ayant à bord une famille grecque que nous reçûmes avec une véritable joie. Le récit de leurs malheurs fut très-long et très-touchant. Le chef de cette famille nous dit qu'un exil volontaire lui avait fait abandonner sa patrie, ainsi qu'à sa famille, après les derniers désastres qui avaient eu lieu, et qu'ils avaient été réduits à chercher un asile sur le rocher escarpé où on les avait pris, ce qui était leur dernière espérance. Leur habitation était une tente; ils ne se nourrissaient que de viande corrompue et gâtée. Ils ajoutèrent que leurs biens étaient renfermés dans un magasin de Bairouth, devenu la proie de la garnison arabe. On s'empressa de les entourer de tous les soins que leur position exigeait, et tout le temps que cette famille resta avec nous elle ne manqua de rien.

Pendant que ces faits se passaient au milieu de nous, on nous apprit que le commodore Napier avait l'intention

de gagner les populations de la Syrie et avait publié la proclamation suivante :

« La Grande-Bretagne, la Russie, la Prusse et l'Autriche, unies à la Sublime-Porte, ont résolu de retirer à Méhémet-Ali l'autorité qu'il vient d'usurper en Syrie. Le but de ma mission est de vous exhorter a secouer ce joug détestable.

« Syriens! hâtez-vous d'accomplir votre devoir; un Hatti-Schérif du Sultan, qu'on a dejà mis à exécution dans l'empire ottoman, garantit la vie et les biens à tous ses sujets.

« Avec la médiation des quatre puissances signataires, la Porte s'engage à améliorer votre position, afin que vous viviez plus heureux et plus tranquilles que vous ne l'avez été jusqu'ici.

« Habitants du Liban, que je vois de mes yeux accablés et gémissants sous le poids des malheurs qu'on pourrait éviter, levez-vous, écoutez la voix qui cherche à vous réunir et à vous rendre la paix. Vous aurez bientôt de Constantinople des secours, des armes, des munitions, et les vaisseaux égyptiens n'apparaîtront plus devant vos plages pour vous opprimer.

« Soldats du Sultan!... vous qui par trahison avez été arrachés à vos foyers pour être entraînés sur les sables ardents de l'Egypte et de Syrie, le Grand-Seigneur vous conjure de retourner sous sa dépendance. Je tiens à côté du lazaret deux vaisseaux prêts à vous recevoir sous la protection étrangère, et si les troupes du Pacha osent

vous faire opposition, qu'elles redoutent la colère de l'Europe entière.

« Un oubli complet du passé et le paiement de votre solde arriérée vous sont assurés sur la foi de votre souverain. Empressez-vous, ne retardez plus. Celui qui se rangera de nouveau sous le drapeau ottoman sera réintégré dans son grade et dans ses droits.

« Signé : le commodore colonel NAPIER. »

Les populations, encouragées par ces promesses, venaient en foule se mettre entre nos mains, joyeuses de retourner sous l'autorité du Grand-Seigneur qu'elles espéraient trouver plus paternelle que la tyrannie du vice-roi.

Il n'arriva rien cette nuit qui méritât d'être remarqué. Le lendemain matin, vers huit heures et demie, on recommença à foudroyer les fortifications qui longent la mer; à cinq heures le feu fut repris et continué jusqu'au coucher du soleil. Durant la trève le vaisseau et le brik voisins de *la Guerriera* s'en séparèrent pour aller jeter l'ancre dans la rade de Giuri, afin d'y protéger le débarquement. Les douze cents Anglais et les montagnards indigènes occupèrent le village Al-Allah-Gibert, l'ancienne Gabel, à six lieues de Bairouth, vers Tripoli, et qui était défendu par trois cents hommes.

La nuit venue nous fîmes voile pour la rade de Giuri afin d'y opérer le débarquement. Les montagnes du Liban

resplendissaient de feux de joie, ces feux nous saluaient comme des amis.

Le 14, Soliman se retirait sur la cime du Liban. Une compagnie de montagnards avait emporté un avant-poste d'Ibrahim. D'autres compagnies de Maronites s'emparèrent de force de Botron situé sur la mer à quatre lieues environ au sud de Tripoli. Le village de Botron est l'ancien Botrus qui, au temps des Croisades, était appelé Betiron. Aujourd'hui c'est un hameau habité par des Maronites et des Grecs.

Après avoir planté notre camp sur la colline de Giuri qui domine la mer, nous y trouvâmes déjà quatorze cents Anglais et trois mille Turcs. Nous occupâmes l'est au nombre de deux cents hommes sous les ordres du capitaine Viscovich. Trois cents Anglais et trois cents Turcs formaient un avant-poste sur la côte. Les avant-postes étaient à peine éloignés de nous d'une portée de fusil. Le campement des alliés avait, au sud Nahr-el-Kelb (rivière du Chien), à l'est le fleuve rapide du Liban, au nord Nahr-el-Melten qui, de même que la rivière du Chien, se déploie au milieu de hautes montagnes qui sont à l'ouest un très-fort rempart du côté de la mer. Il ne faut pourtant que deux heures et demie de marche pour aller d'une rivière à l'autre et trois heures pour parcourir l'espace compris entre le premier cercle et la mer. Cet espace est enfermé dans de profonds ravins qui s'abaissent insensiblement vers les flots.

Les Égyptiens pouvaient attaquer notre camp de trois

côtés; du côté de la mer par la rivière du Chien, par le cercle du Liban à l'est de la colline, et par Nahr-el-Melten. A l'embouchure de cette rivière et le long de la côte se tenaient continuellement des vapeurs et des vaisseaux avec de l'artillerie; les deux autres parties étaient gardées par les Turcs et les montagnards.

On disposa sur le lieu que nous occupions des machines qui dirigeaient des fusées avec une grande justesse sur les points indiqués. Ces machines étaient commandées par le lieutenant d'artillerie Roland. Sur le flanc de la colline on avait levé à la hâte une espèce de rempart avec des pièces d'artillerie. Les Anglais et les Turcs construisirent des retranchements et aplanirent le terrain sur lequel les canons devaient être dressés.

Le village de Giuri a peu de maisons qui ne servent pas de magasins de comestibles; car presque toutes les femmes maronites étalent des paniers de raisins, de légumes et de petits pâtés. Les boucheries sont en plein air; c'est là qu'on entend la voix aigre du Grec qui bat de toute sa force la bête tuée pour la gonfler. Sur la plage, on met en vente de l'avoine, du blé et le dura espèce d'orge qui sert de nourriture aux chevaux. Çà et là des Arabes font rôtir sur leurs brasiers de gros morceaux de mouton enfilés dans des broches de bois, et des Turcs assis sur le sable mangent avec la plus grande avidité. Le café, qui est un portique noirci par la fumée, est fréquenté par les Arabes, les Turcs et les Grecs qui, assis et fumant leur narghilé, s'amusent à entendre les conteurs d'historiettes.

Le long de la plage se dresse une vaste tente anglaise qui sert de magasin aux munitions, au pied d'une colline une autre sert de dépôt d'armes. Les montagnards s'adressent à cette tente pour recevoir les armes qu'on leur distribue par l'entremise de leurs chefs.

En attendant, Kalil, fils de l'émir Beschir, à la tête de douze mille Arabes, essayait de s'emparer d'une position assez importante. Douze cents montagnards, informés de son projet, allèrent à sa rencontre sous les ordres de Kassim. Les Arabes furent repoussés avec perte. Le 18 ils renouvelèrent l'attaque sur le mont Voltagius sans un meilleur résultat : ils durent encore se retirer, mais ils furent acculés dans une vallée sans issue. Là ils furent assaillis par cent hommes qui en connaissaient parfaitement les hauteurs et qui leur tuèrent près de trois cents de leurs meilleurs soldats.

Les désertions continuaient au camp ennemi. Le gouverneur du Cosruan, l'émir Abd'-Allah (esclave-de-Dieu) venait faire, avec deux cents hommes à pied et quelques cavaliers, sa soumission au pacha, qui le confirmait dans son emploi. Quelques jours après, son exemple était suivi par l'émir Etanger, prince de l'épée, et par le fameux Abu-Schiambra.

Abu-Schiambra (père du fort) était âgé seulement de trente-quatre ans. Il était de petite taille, mais il ne manquait pour cela ni de force ni de vigueur; son regard était vif et expressif. Il descendait d'une famille du peuple de Kessim village des monts Ciouff. Son intelligence et son

courage le firent enrôler, encore enfant, dans les gardes à cheval par l'émir Beschir qui l'employa à faire escorter les marchandises des négociants pour les dérober à l'avidité des Arabes. Les négocians imploraient la protection de l'émir et, moyennant une somme, obtenaient de lui une escorte suffisante pour les garantir de tout danger. Abu-Schiambra, aussi habile à se servir de l'épée qu'à manier les chevaux, allait audacieusement au devant de tout péril, et en peu de temps son nom inspira tant de crainte que personne n'osait se mesurer avec les soldats qu'il commandait dans l'escorte d'une caravane. Il était fidèle à sa parole et inaccessible à la séduction du côté de l'intérêt ; il s'acquittait des affaires les plus importantes avec un zèle, une discrétion et une probité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui se servirent de lui.

Une insurrection venait d'éclater dans la montagne contre Méhémet-Ali quand il fit sa soumission. Comme il jouissait d'une grande réputation parmi les montagnards, sa soumission à la Porte et ses conseils entraînèrent un grand nombre à l'imiter ; cette conduite le força de s'éloigner de l'émir Beschir et de gagner le mont Accepers ; avec la compagnie qu'il commandait il tint longtemps en respect les Albanais et les Arnautes qui infestaient les montagnes. Il attaqua tout seul à Tripoli un détachement de cavaliers sans recevoir aucune blessure, assaillit avec la même intrépidité près de Bairouth un certain nombre d'Égyptiens, et, après en avoir tué de sa main une dixaine,

il regagna la montagne. Sa valeur étonnait les siens qui, en le voyant toujours revenir sain et sauf de semblables expéditions lui donnèrent le nom d'Abu-Rab (père de Dieu), voulant dire par là qu'il était invulnérable. En se présentant au pacha avec trois cents des siens il fut très-utile à la nouvelle cause qu'il venait d'embrasser.

Le 19 arrivait de Chypre un autre pyroscaphe *la Marianne* avec mille Turcs qui débarquèrent au camp sous le commandement de Menessi. Ils escortaient Yzzet Méhémet Pacha qui avait été nommé vice-roi d'Égypte et grand-séraskier de Syrie.

En attendant, les Egptiens de l'intérieur de la montagne s'avançaient sur Botron et l'occupaient. Les Turcs et les Anglais, ne pouvant les débusquer, demandèrent des renforts ; on leur envoya un peloton des nôtres avec des fusées à la congrève. Les Égyptiens, ayant appris cette nouvelle, battirent en retraite.

Il est impossible d'exprimer la sensation que nos ennemis éprouvaient à la vue de ces fusées. Lorsque la première fois, à Bairouth, ils virent serpenter dans les airs ces corps de flammes volantes, ils ne savaient où se cacher pour se garantir de cette pluie de feu dont ils ignoraient la composition ; aussi se trouvaient-ils saisis d'une frayeur incroyable quand ils les voyaient la nuit éclairer tout l'horizon ; ils les appelèrent feux du diable ; ils supposaient que leur force était plus puissante qu'une balle et qu'un boulet, parce que lorsqu'ils en étaient atteints rien n'en arrêtait la morsure enflammée. Deux de ces machines

traînées par des chameaux les effrayaient plus que ne l'aurait pu faire une batterie d'artillerie.

Aussi dans cette affaire fit-on un grand usage de ces fusées. Le 23, un second peloton partit la nuit avec deux machines pour les avant-postes ; une heure après minuit ils arrivèrent à Kuch-Mesbé, village peu éloigné de la rivière du Chien.

Après une marche des plus pénibles à travers des sentiers raboteux et étroits, on nous assigna pour logement un site planté de mûriers, où nous dormîmes à la belle étoile jusqu'à quatre heures du matin et d'où nous partîmes avec deux bataillons de Turcs et quatre cents Anglais, pour les monts au-delà de la rivière. Cette expédition était destinée à couper à Ibrahim toute communication avec Soliman, à l'assiéger pour ainsi dire dans sa position et à empêcher que des vivres et des munitions du pays ne lui arrivassent.

La marche à travers des chemins rocailleux, sous le soleil torride de la Syrie, nous fatiguait tellement que nous désespérions de continuer notre route. La nouvelle qu'une poignée de Turcs avait été attaquée par l'ennemi nous ranima. Nous avançâmes plus rapidement pour assister à l'action ; mais le détour que nous fûmes obligés de faire nous empêcha d'arriver assez à temps pour prêter du secours aux Turcs qui, du reste, étaient demeurés maîtres du terrain.

Le pays que nous traversions était habité par les Métuales. Leurs femmes ont une corne d'argent sculptée

qu'elles portent sur le front et sur les tempes. Elles ne quittent jamais cet ornement, pas même en dormant. Il paraît qu'elles y tiennent comme à une amulette ou à un signe religieux transmis par leurs ancêtres. Elles portent des robes de couleur, ouvertes sur le devant avec des manches ouvertes depuis le coude. Par dessous elles font usage de jupons blancs serrés aux flancs comme les pantalons arabes.

Le nombre des montagnards qui se rendaient au camp des alliés pour recevoir des armes augmentait tous les jours. La défection était générale dans le Liban. Le 26, descendirent de la montagne, se dirigeant sur le camp, mille Ansariens précédés de leur chef qui portait une partie d'un tronc d'arbre surmonté d'une étoffe de différentes couleurs en guise de drapeau. On ne put leur distribuer que peu d'armes. En quelques jours, vingt-quatre mille fusils avaient été distribués, quinze mille avaient été apportés de Malte par les Anglais, et le reste, de Constantinople, par les Turcs.

Ces montagnards chantaient dans leur marche sur un air lugubre et monotone différentes chansons composées pour la circonstance. Ces chansons ne ménageaient pas les épithètes injurieuses pour Méhémet-Ali, en même temps qu'elles prodiguaient des éloges aux Francs.

Le progrès des alliés, les désertions et les maladies qui ravageaient les troupes ennemies encourageaient les montagnards à assaillir Osman-Pacha. Le 3 octobre, ils le mirent en déroute près de Maraba et lui firent quatre

cents prisonniers. Le général égyptien s'enfuit vers Balbeck après avoir incendié ses tentes où il abandonnait deux cents malades. Une centaine de ces malheureux périrent brûlés ; le reste fut recueilli par les montagnards et consigné entre les mains des Turcs.

Par la défaite d'Osman, le Cosruan recouvra sa liberté. On leva le camp et on invita l'émir Beschir ou à rester avec Méhémet-Ali, ou à retourner sous l'obéissance du sultan; on lui accorda quatre jours pour se décider. En prenant ce dernier parti, il devait envoyer ses deux enfants comme ôtages au camp ottoman.

Ces conditions accomplies, il aurait été confirmé prince de la montagne; autrement on devait le traiter en rebelle. Beschir ayant rejeté cette dernière proposition, on nomma à sa place El-Kassim.

Ce fut alors qu'on conçut le projet d'attaquer immédiatement Soliman, afin de le faire reculer et de s'emparer de Beyrouth.

Napier, auquel on avait confié le commandement de l'armée de terre, s'étant uni à Selim Pacha, commandant en chef d'une division, voulut, avant de commencer l'action, passer une revue de toutes les forces qu'il avait sous la main. On trouva que l'armée turque consistait en deux régiments forts de quatre mille cinq cents hommes. Elle formait la première brigade ; la seconde était composée de trois bataillons de volontaires égyptiens (les déserteurs), au nombre de deux mille hommes et de deux mille quatre cents montagnards arrivés sous la conduite du nouveau

prince de la montagne et du colonel Omer Bey. Les troupes européennes de débarquement se composaient de mille quatre cents Anglais commandés par Walcher, et de cent cinquante Autrichiens sous les ordres de Viscowich. Si la troupe de terre ne trouvait pas d'obstacles elle devait s'avancer jusqu'au fleuve de Bairouth et attaquer de flanc le camp de Soliman fort de quatre mille hommes et de vingt-quatre canons, tandis que les autres Européens débarqueraient près de la ville et l'attaqueraient de front.

Mais le 10 octobre, Soliman, ayant reconnu l'impossibilité d'opposer une plus longue résistance, envoya son aide-de-camp à l'amiral Stopford pour traiter de la reddition de la ville. L'aide de camp annonçait qu'une bonne partie de la troupe étant malade et manquant de provisions, le général s'était décidé à se retirer, abandonnant la ville et les invalides à la discrétion des alliés.

Soliman avec deux mille hommes battait en retraite pour renforcer l'armée d'Ibrahim qui se composait de cinq mille hommes, dont quatre mille étaient de Hanem. Celui-ci occupait une position très-avantageuse sur les montagnes voisines de la mer, entre le fleuve du Chien et le Nahr-el-Bairouth. Néanmoins, son camp eut à soutenir une attaque générale, et les Maronites l'ayant pris par derrière, il tomba au pouvoir des Turcs. Quinze cents prisonniers égyptiens, vingt pièces d'artillerie, le drapeau du séraskier, une grande quantité d'armes et de munitions furent le fruit de la victoire.

Ibrahim, ayant été complétement défait, prit la fuite, se dirigeant sur Zahlé, escorté par ses fidèles et poursuivi par le nouvel émir El-Kassim qui le harcelait dans sa retraite.

CHAPITRE VIII.

SIDON ET SAINT-JEAN-D'ACRE.

Sidon, que les Turcs et les Arabes appellent Saïdèh, n'est célèbre que par son nom. On l'aperçoit à sept ou huit lieues au sud de Bairouth, après avoir traversé sur un grossier pont en bois l'impétueux Dhamour (l'ancien Thamyris de la mythologie grecque) et le ruisseau d'El-Aoul, sur un tronc d'arbre. C'est ici qu'il faudrait évoquer le génie de l'histoire pour raconter les grandeurs et les magnificences dont on cherche en vain les vestiges. Sidon ou Saïdèh s'amoindrit tous les jours, laisse tomber des

maisons, perd des habitants et voit s'effacer jusqu'à ses ruines. Cet amphithéâtre, jadis tout couvert d'édifices et qui embrassait deux ports pleins de vaisseaux, n'est plus recouvert que de la luxuriante végétation de la nature syrienne. Les débris de l'ancien palais gothique ont été dispersés, il y a moins d'un siècle, par les boulets turcs ; le château mauresque qui commandait la passe, et dont les tours se rattachaient à la ville par un pont aussi hardi que pittoresque, a croulé sous les bombes anglaises. Quelques rues sales, quelques places encombrées de pierres écroulées, une rade nue, une darse comblée de sables, voilà ce qui reste de toutes les richesses accumulées tour à tour en ces lieux par les Phéniciens, les Grecs et les Romains. Quelques auteurs prétendent que Sidon, fils aîné de Canaam, bâtit cette ville. D'autres soutiennent que ce nom lui a été donné à cause du commerce de poissons qu'on y faisait. On l'appelle dans la langue syriaque Sida-Bethsida, Maison des Pêcheurs.

Sur les ruines des premiers remparts, dans quelques endroits qui présentent la forme d'un château, s'élèvent aujourd'hui les fortifications de Sidon, fortifications qui, au premier coup d'œil, témoignent de leur insuffisance à résister à une attaque sérieuse.

Comme elle est située sur la pente d'une colline que borde la mer, les Egyptiens y ont creusé deux larges fossés pour empêcher le débarquement. On voit sur le point culminant de la colline une tour carrée qui domine tout le pays et la plage voisine. Elle a deux pièces d'ar-

tillerie et au nord une citadelle ou plutôt un amas d'habitations arabes surmontées d'une terrasse, mais en si mauvais état que le tout menace ruine. Là aussi les Egyptiens avaient placé six pièces d'artillerie.

Cette forteresse délabrée communique avec la ville à l'aide d'un pont long de cent quatre-vingts pas et qui sert en même temps d'aqueduc.

Malgré sa mauvaise construction extérieure, cette forteresse, lors de l'expédition, pouvait se défendre un certain temps; car le labyrinthe de ses sentiers tortueux et obscurs, les voûtes qu'on y rencontre à chaque pas, les portiques écrasés et les ténébreuses cavités qui les flanquent, une fois barricadés, sont autant de châteaux forts à emporter d'assaut par l'ennemi qui veut y pénétrer.

La population de Saïdèh est entassée dans des cabanes chétives, malpropres, humides et où on respire un air corrompu et malsain.

Sous le gouvernement des premiers pachas, Saïdèh contenait encore vingt mille âmes; depuis cinquante ans elle a perdu les trois quarts de cette population. Le commerce s'en est retiré; les Européens ont quitté peu à peu cette plage dépossédée, et avec eux sont partis leurs consuls et leurs correspondants. La garnison, quand nous arrivâmes devant ses murs, était de trois mille hommes.

On avait dirigé contre Sidon cinq navires anglais: *le Thunderer*, les vapeurs *Stromboli*, *Vesuvio*, *le Gordon* et le brick *Wasp*; une corvette turque *la Mokud-el-Hine*

et la frégate autrichienne *la Guerriera*. Les troupes de débarquement étaient de sept cents Turcs, trois cents Anglais et soixante-dix Autrichiens.

Le 24 septembre, ces bâtiments ayant mouillé dans la rade, envoyèrent un parlementaire anglais au commandant de la place pour en demander la reddition. Il répondit qu'ayant juré obéissance à son souverain il voulait défendre la place qu'on lui avait confiée.

Après onze heures du matin, on commença avec des bombes l'attaque des forts ; ils ripostèrent par quelques coups de canon, mais sans nous faire éprouver la moindre perte; car les canons étaient presque tous hors de service. Vers une heure, la brèche ayant été pratiquée, on fit descendre des troupes dans des embarcations qui se disposèrent à prendre terre au premier signal donné par le commodore Napier.

La troupe de débarquement avait été répartie en trois colonnes; une, composée de Turcs, devait s'emparer du fort du côté de la mer; la seconde, composée d'Autrichiens et d'Anglais, devait pénérer dans la ville du côté de la terre ; la troisième, enfin, formée d'Anglais spécialement, devait effectuer son débarquement à l'est pour couper la retraite à l'ennemi.

Vers deux heures de l'après-midi, le signal de l'attaque fut donné : les Turcs s'avancèrent les premiers vers les forts; les Egyptiens les avaient abandonnés et se tenaient dans la douane d'où ils les foudroyaient. Cependant les Turcs parvinrent à les débusquer, ce qui permit à la

colonne de débarquement d'arriver sur la plage. La brigade anglaise mit pied à terre hors de la ville en se préparant à l'assaut ; le bataillon autrichien s'avança dans les embarcations, harcelé par la mousqueterie des Egyptiens blottis dans les fossés ou cachés derrière les maisons le long du rivage. Une fois à terre, on vit le cadet Chinca, de Brescia, porte-enseigne, grimper jusqu'au sommet des boulevarts en se cramponnant aux débris d'une ancienne muraille; il était suivi de quelques hommes intrépides comme lui, et cherchait à s'introduire dans la ville.

Un bien petit nombre d'ennemis, quelques balles bien dirigées eussent suffi pour se débarrasser de ces hardis assiégeants. En effet, par un pan de mur éboulé qui ouvrait une brêche profonde, on les vit un moment disparaître ; on crut qu'ils avaient été massacrés; mais cette crainte cessa bientôt quand tout à coup on vit flotter en haut de la terrasse le drapeau autrichien ; c'était Chinca, un enfant de l'Italie, qui l'avait arboré.

Sur cette brèche tomba le marin Ciriolo, frappé de trois balles, de l'une à la poitrine et des autres au visage. Là aussi, fut renversé par une balle reçue dans la poitrine un autre marin, Bagotti, qui guérit pourtant de sa blessure par les soins du docteur Minonzio. Le drapeau de Chinca était criblé de balles.

L'audace des nôtres découragea tellement les Egyptiens que bien peu osèrent traverser les petits sentiers pour tirer sur nous. En attendant les Anglais enfoncèrent les portes et, ayant chassé les ennemis, venaient nous re-

joindre. Les Turcs débarqués près de la douane se réunirent aussi, et à quatre heures Sidon était en notre pouvoir.

Les Arabes, étonnés de la discipline et de la valeur froide et tout à la fois enthousiaste des Européens, déposèrent les armes au nombre de seize cents; le reste prit la fuite. On dit que dans cette attaque Méhémet-Ali eut trois cent cinquante morts et un grand nombre de blessés. Il n'y eut de notre côté que trois morts et quelques dommages éprouvés par nos bâtiments.

La possession de Sidon nous mit en communication avec la montagne et, par là, en position d'armer le Liban méridional et de faire avancer nos forces contre l'émir Beschir. Le même jour, le commodore Napier envoyait au prince Frédéric la lettre suivante pour témoigner sa satisfaction du succès obtenu par *la Guerriera* :

« Je ne puis quitter Saida sans exprimer à V. A. I. « mon entière approbation pour la bravoure des officiers « et des hommes de *la Guerriera* qui, conjointement avec « l'infanterie de marine anglaise, ont emporté d'assaut le « château qu'on leur avait désigné.

« Je remercie en outre V. A. I. pour la position prise « et pour la précision du feu des canons de sa frégate.

« Dans toute expédition qui pourra désormais avoir « lieu, il n'y aura pas pour moi de plus grande satisfac- « tion que d'avoir V. A. I. dans mon escadre. »

En reprenant maintenant les détails interrompus sur Sidon, je remarquerai que la ville moderne occupe précisément l'emplacement de l'ancienne; mais elle est un peu

moins enfoncée dans les terres. On y rencontre des ruines de la plus haute antiquité et un vaste jardin de citronniers et d'orangers.

La plupart de ses habitants sont arabes ou catholiques romains. Cette ancienne métropole de Phénicie, si renommée pour son commerce et pour son carmin, n'a pas entièrement perdu son habileté à teindre la soie dont on fait encore des robes et des écharpes pour les habitants.

Cette ville fait aujourd'hui avec succès le commerce des cèdres.

De même que tous les Syriens, les habitants de Sidon se couchent sur des nattes et sur des tapis qui leur servent de lit la nuit et de siége le jour.

L'intérieur de leurs maisons est tenu avec la plus grande propreté; mais les rues, les portiques et les avenues de la ville sont encombrés d'ordures d'où s'élèvent des exhalaisons nuisibles, et l'immense quantité d'insectes qui s'en dégagent font naître des maladies qui déciment le pays. Je rapporterai à ce propos ce qu'écrivait un médecin célèbre de l'expédition.

« L'ophthalmie, maladie perpétuelle ici, sévit dans toute l'Égypte. En parcourant ces rues étroites on voit tous les degrés de la maladie, depuis la simple congestion jusqu'à la destruction complète de l'œil, et les ravages qui résultent d'une inflammation négligée. Il paraît que le malheur commun, au lieu de rendre les Arabes plus avisés sur le danger, les porte au contraire à s'abandonner à une résignation commune et à ne se soucier de rien; car la

plupart ne prennent pas le moindre soin de leur infirmité. Des vieillards, des femmes et des enfants de tout âge et de toute condition en sont attaqués, et tous se mêlent ensemble sans aucune précaution. Maintenant le tiers de la population est affecté de cette maladie, et il suffit de suivre un convoi funèbre pour voir combien d'aveugles le sont devenus, bien moins par l'influence du climat que par le défaut de soins et de remèdes.

D'après l'opinion de beaucoup de médecins oculistes, la cause qui fixe la maladie dans ce pays est l'humidité. Presque tous les Arabes dorment sur des terrasses à la belle étoile, et ceux qui se tiennent à l'abri de la rosée passent la nuit renfermés entre des parois humides et couvertes de salpêtre. On doit reconnaître aussi comme une des causes influentes celle supposée par Grégor : « Souvent, dit cet auteur, on aperçoit un grand nombre de mouches qui volent autour de ceux qui sont attaqués d'ophtalmie, et je soupçonne que souvent la maladie se propage par ce moyen. »

Les côtes de la Syrie fourmillent d'une quantité de mouches dont il est impossible de se préserver. Leur opiniâtreté les a fait appeler importunes. Nous avons remarqué qu'elles se jettent sur les yeux préférablement à toute autre partie du corps. L'Arabe s'y habitue et il ne se donne même pas la peine de les éloigner. Il est probable que c'est en passant ainsi des yeux malades aux yeux sains que les mouches propagent l'ophthalmie.

Au nombre des prisonniers que nous reçûmes à bord de

la frégate, beaucoup étaient affectés de cette maladie. Malgré les soins empressés de notre chirurgien en chef, le docteur Minonzio, la contagion se communiqua à deux de nos marins, qui en furent attaqués avec tant de violence qu'on dut recourir à la méthode la plus énergique, la méthode antiphlogistique qui put seule les guérir.

Revenons aux détails sur la campagne de Syrie. Le commodore Napier, réfléchissant qu'il serait imprudent de laisser à Ibrahim le temps de rétablir une certaine discipline parmi les siens, et que ce serait, sinon mettre en doute le succès de l'expédition, au moins prolonger une lutte désastreuse, résolut d'aller à sa rencontre à la tête de deux mille hommes et avec l'escorte de plusieurs montagnards réfugiés.

Après avoir gravi les montagnes, il descendit dans une grande plaine. Là, plusieurs des fugitifs qui erraient à travers les bois et les détours de ce vaste pays, accoururent se ranger sous les drapeaux de l'expédition ; ils annoncèrent qu'Ibrahim et Soliman étaient peu éloignés. Nos soldats s'étant alors rangés en bataille sur la route de Damas, cette foule confuse fut mise en déroute au premier choc et les soldats d'Ibrahim disparurent à l'approche de la ville. Le nombre des blessés de côté et d'autre était peu considérable, et le 13 nous aperçûmes les nôtres qui, au comble de la joie, revenaient à nous avec quinze cents prisonniers.

La démoralisation, la désertion et les dissensions qui régnaient parmi les soldats d'Ibrahim, étaient le résultat de sa rigueur excessive qui les poussait à se soustraire à sa férocité et à chercher la protection des alliés. Ibrahim,

désorienté et ne trouvant pas d'autres moyens pour les ranimer et les réunir, publia la proclamation suivante :

« Habitants de la Syrie! jeunes et valeureux guerriers auxquels le grand Prophète accorda la grâce d'être à mon service pour défendre avec moi et Soliman les droits sacrés de la nation en même temps que ceux de mon père, votre souverain, ne tentez pas, dans ces moments d'infortune, de vous soustraire à mes ordres.

« Toutes les fois que j'ai été à votre tête n'avez-vous pas marché de victoire en victoire? N'avez-vous pas vu fuir toujours l'ennemi devant moi? Les arts, les sciences et le commerce n'ont-ils pas fleuri sous l'administration de mon père? Ne vous a-t-il pas poussés dans la voie du progrès? Pourquoi donc voulez-vous maintenant m'abandonner pour vous mettre à la discrétion des étrangers qui, dans leur avidité, ne connaissent que leur intérêt, et qui ne sont dominés que par l'esprit de conquête et d'ambition? Ils mentent dans leurs promesses, et ne manqueront pas de vous subjuguer, de vous écraser. Il vaut mieux vivre ignorant et libre que savant et esclave. Qu'avez-vous à désirer sous le gouvernement d'Ibrahim?

« Tournez un peu vos regards autour de vous? ne voyez-vous pas les édifices qui ont été élevés pour recevoir les mendiants, les orphelins et les pestiférés, horriblement mutilés et réduits en ruines! Les baïonnettes européennes ont percé vos amis, vos parents, vos concitoyens... pouvez-vous si facilement oublier une telle barbarie?...

« Défendez vos terres contre ces hordes ennemies qui viennent aux cris d'affranchissement et de paix vous enchaîner et fouler aux pieds vos lois. La patrie vous demande du secours, ne la trompez pas dans ses espérances; dussiez-vous lui faire le sacrifice de votre vie, vous ne pouvez pas la lui refuser!...

« Vous qui faites preuve de générosité, vous qui avez été mon soutien, venez à mon aide... Je saurai récompenser votre courage avec des honneurs, avec des emplois, avec des richesses; mais ce qui fera éclater votre gloire dans toute sa beauté, ce sera d'avoir coopéré à votre indépendance et d'avoir affermi les fondements de votre régénération.

« IBRAHIM PACHA. »

La publication de cet appel où l'on voit des idées européennes en contradiction avec des faits orientaux, où les mots d'indépendance et de patrie paraissent de tristes railleries, en présence de la hideuse domination d'Ibrahim, augmenta au lieu de diminuer le nombre des déserteurs.

Cette proclamation n'obtint aucun crédit sur l'esprit de ses soldats démoralisés par l'attitude de nos troupes dans les combats, par la tactique militaire et par l'union des premières puissances de l'Europe coalisées contre Méhémet-Ali :

Si Ibrahim se fût montré dans cette circonstance le défenseur de l'islamisme, s'il eût invoqué sa victoire sur les Vahabites, pour délivrer la Mecque de leur joug réprouvé, il eût mieux réussi, et ses paroles eussent remué

le cœur de ses soldats autrement que ne le firent de vaines déclamations sur une liberté et sur une indépendance que sa barbarie orientale outrageait quotidiennement.

Quoique la perte des forteresses de Bairouth, de Saïda, de Tyr et de Tripoli dût être bien sensible à Méhémet-Ali, il lui restait encore quelques chances : le secours des Français qu'il attendait impatiemment, et Saint-Jean-d'Acre qui n'était pas encore tombée dans les mains de ses ennemis. De cette place il pouvait repousser vigoureusement les attaques des alliés et les faire échouer dans leurs projets. Le génie de Napoléon à son aurore et dans toute la vitalité de son audace, après avoir conquis Alexandrie, le Caire et l'Égypte, n'avait-il pas succombé devant cette place, quand son fils Ibrahim, plus heureux, s'en était rendu maître quelques années auparavant ?

Mais, pendant que le vice-roi était bercé par ces idées flatteuses, l'émir Beschir, chef des montagnards, faisait sa soumission et s'embarquait pour Bairouth, où il se proposait de complimenter les amiraux et de mettre à leur disposition six mille hommes armés, et vingt mille sans armes. Après cette soumission de l'émir on pouvait dire et assurer que la Syrie, conquise par les quatre puissances, était rendue au sultan.

Le 24 au soir, *la Guerriera* en compagnie de *la Médée*, faisait voile pour Saint-Jean-d'Acre, et le 25, au déclin du jour, nous étions en vue de Tyr. Lorsqu'on a gravi plusieurs côtes rocailleuses et arides, qui s'étendent au sud d'Alkantara, on débouche enfin sur une

plaine nue, brûlée, aux buissons rares et épineux, et qui se termine à huit lieues de là dans la mer où elle semble s'épandre en formant un promontoire aigu.

Au-delà de ce promontoire, parmi les roches du rivage, on voit un point brillant qui ressemble à un vaisseau engravé dans la vase; c'est Tyr, la cité naufragée, connue aujourd'hui plus communément sous le nom de Sourd. Une jetée en ruines, quelques cabanes de boue adossées à des murailles croulantes, quelques troupeaux de chèvres noires pour toute richesse, quelques Arabes déguenillés pour toute population, la voilà telle que la malédiction d'Ézéchiel l'a faite, cette reine des mers! Pas une école dans l'enceinte de la ville, de cette ville qui inventa l'écriture; pas un lambeau de soie sur le dos des descendants de ceux dont la pourpre habillait les rois; pas un vaisseau, hors les nôtres, dans le port de la grande cité maritime des premiers âges, de la Venise antique.

Le 12 novembre, vers le soir, nous étions devant Saint-Jean-d'Acre, et nous jetâmes l'ancre devant la forteresse.

Les Juifs connaissaient Acre sous le nom d'Haco, les Grecs sous celui d'Accon; Ptolomée qui l'affectionnait, l'appela Ptolémaïs. Après avoir été grecque et égyptienne, elle devint colonie romaine sous l'empereur Claude; puis les Arabes la conquirent en 638; les Croisés la reprirent au commencement du douzième siècle, et à cette époque nous la voyons dans toute sa célébrité. Deux siècles plus tard elle fut saccagée, brûlée, ruinée par ces mêmes Égyptiens qui naguère l'avaient embellie. Enfin elle vé-

géta dans la misère et dans l'oubli jusqu'à ce que, vers 1750, Ahmed-Pacha en fit sa résidence. Acre eut le don d'apprivoiser cette bête féroce; Djezzar (le Boucher), tout en étalant quelques têtes coupées sur ses fortifications, à la manière des tyrans orientaux, la dota pourtant d'une mosquée digne de Constantinople, d'une fontaine digne d'Alep, d'un bazar digne de Damas. Quoi qu'il en soit Acre ne pourra jamais devenir une capitale; car sa rade est dangereuse, son port est comblé et ses routes de terre sont presque impraticables.

On y compte dix-huit à vingt mille habitants. Sa position, avec une petite dépense et une petite garnison, peut la rendre une place de guerre assez importante. Du côté du continent, elle est défendue par un double enclos.

Le premier est tout à fait en ruine et consiste dans une muraille haute de vingt-cinq à trente pieds, surmontée de plusieurs terrasses et qui existait déjà en 1789 quand les Français en firent le siége. Le second, élevé par les soins de Djezzar, est encore très-bien conservé et bâti de manière à soutenir les coups de l'artillerie; il existait à l'époque où Ibrahim-Pacha l'assiégea. Ces deux enclos sont séparés par un fossé. Un second fossé bordé d'une palissade, sépare le second enclos de la plaine. Du côté de la mer, cette ville a des remparts hauts de vingt-cinq pieds avec des canons. La citadelle, située au nord, n'est qu'une tour carrée qui domine toute la ville; elle portait à l'époque de notre expédition, à chacun de ses quatre côtés, un canon de gros calibre.

Les bâtiments destinés à l'attaque étaient au nombre de vingt et un, savoir : sept vaisseaux, quatre frégates, deux briks, quatre vapeurs anglais, deux frégates et une corvette autrichiennes, enfin un vaisseau turc. Il y avait en tout neuf cent vingt-huit pièces d'artillerie de dix huit à trente-six et de plus les pièces des vapeurs, dont chacun portait six canons à la Paixhans. La garnison de la ville consistait en cinq mille hommes, sans comprendre la cavalerie ni l'infanterie hors de la ville. Les murs portaient deux cent vingt-neuf bouches à feu dont la moitié dominait l'escadre.

La mer était calme et le temps parfaitement beau. Une brise légère, qui petit à petit se changea en un vent du nord assez vif, en poussant la fumée de nos batteries sur la ville, devait favoriser la justesse de nos coups.

A deux heures de l'après-midi, *le Castor*, frégate anglaise, ancrée à portée du fort, commença le feu; il avait à sa suite le vaisseau du commodore Napier et les autres bâtiments. La garnison ne riposta pas, ce qui nous permit de nous déployer. Quelques instants après un large drapeau égyptien flottait sur les murs et, comme s'il eût été le signal de l'attaque, son apparition fut suivie d'une bruyante canonnade sur tous les points, mais heureusement les canons ayant été pointés trop haut, leur feu ne nous fit aucun mal. Nous répondîmes vivement à cette invitation, et le drapeau fut abattu par une balle qui rompit la hampe en deux morceaux.

Il est impossible d'imaginer, quand le feu fut engagé de part et d'autre, le bruit infernal que faisait la canon-

nade, le feu de la mousqueterie et les cris perçants des assiégés et des assiégeants. Des tourbillons d'une fumée noire obscurcissaient l'air et faisaient que le ciel disparaissait tout à fait aux regards. Des boulets enflammés étaient lancés sur la ville où ils portaient l'incendie et l'épouvante, tandis que leur sifflement dans les airs augmentait encore la terreur générale. La voûte ténébreuse qui planait sur cette scène épouvantable était éclairée de temps à autre par la flamme rougeâtre des canons qui vomissaient sans interruption la ruine et la destruction sur Saint-Jean-d'Acre.

Cette canonnade, continuée par les nôtres pendant plusieurs heures, aidée du vent qui poussait sur la ville la fumée épaisse qui s'en dégageait, nous permit de faire beaucoup de mal à l'ennemi, qui, enveloppé de fumée, n'avait pas la conscience des coups qu'il tirait. Les soldats égyptiens étaient décimés par nos feux. Le commandant de la citadelle, Schutz, tomba un des premiers. La garnison, éperdue, découragée, ne ripostait plus qu'au hasard.

Vers quatre heures un quart une poudrière sauta avec un fracas épouvantable. Cette explosion, causée probablement par quelques-unes de nos fusées, ouvrit une large brèche du côté du port. Vers six heures, le feu de la forteresse cessa tout à fait, ce qui nous annonçait que nous étions sinon encore maîtres de la place, au moins bien près de l'être.

L'équipage de *la Guerriera,* qui n'avait pris que très-

peu de nourriture le matin, harassé de fatigue; après avoir placé des sentinelles, obtint la permission de se reposer. Pendant ce temps, on voyait des lumières qui couraient le long des murs de la ville. C'étaient des chefs égyptiens qui inspectaient les différents points de la forteresse et des fortifications pour voir s'ils pourraient encore présenter de la résistance.

Le contre-amiral turc Walcher, capitaine de la marine anglaise de guerre, ayant appris la nuit, par Nugent, qu'une grande partie des ennemis s'était retirée de la ville, avait fait débarquer treize cents hommes de son équipage; mais, comme ils étaient en petit nombre, il avait demandé à l'archiduc un détachement pour pouvoir entrer à Acre. Une centaine d'hommes de marine de bonne volonté, soldats et artilleurs, conduits par le colonel Lebzeltern et l'archiduc en personne, débarquèrent sur la plage au sud-est de la ville, et réunis au comte de Nugent, nous pénétrâmes dans l'intérieur par une brèche faite par le canon.

Acre, comme Sidon, a des rues étroites, tortueuses et qui pouvaient renfermer à chaque pas des embûches pleines de périls pour le petit détachement; elles étaient cependant plongées dans un profond silence et encombrées partout de tas de pierres que notre artillerie y avait amoncelées. Nous heurtions, à chaque pas que nous faisions, des cadavres et des mourants. L'obscurité augmentait l'horreur des cris que ces derniers poussaient dans les profondeurs des ruelles et des arcades pour appeler du secours. Nous

étions dans la crainte d'être assaillis à chaque instant à l'improviste, sans pouvoir deviner de quel côté viendrait l'attaque. Les portiques, les souterrains, les sentiers, les hangars sous lesquels les ennemis pouvaient être cachés, devaient éveiller dans le cœur des plus hardis une terreur légitime ; nous traversions les maisons et les ruelles avec beaucoup de précautions et à pas lents. Le ciel s'étant éclairci, il nous devint facile de voir qu'en plusieurs endroits il y avait des sentinelles et des corps-de-garde, qui pourtant frappés de l'apparition des nôtres, ne sachant quel parti prendre, nous laissaient continuer notre chemin. Arrivés à la citadelle nous y montâmes et y arborâmes le drapeau de l'expédition qui, ayant été vu de la mer, fut salué par vingt et un coups de canon.

L'état-major à la suite de l'archiduc était composé du baron Lebzeltern, de l'enseigne de vaisseau, du baron Dembowoschy, Milanais, du lieutenant d'artillerie Sewivich, du docteur Minonzio, chirurgien en chef de *la Guerriera*, et des cadets Hochofler et Kohen qui portait le drapeau.

Celui qui a vu Acre au moment du combat a vu le tableau le plus horrible que la guerre puisse présenter. Des murs, des remparts, des boulevarts troués, fendus, en pleine ruine ; des canons jetés loin de leurs affûts, démontés, et près de ceux-ci des jambes, des bras, des crânes écrasés, des poitrines ouvertes par le boulet, mêlés aux débris de cette destruction ; la terre jonchée de morts et de mourants, voilà ce qui se présenta partout à nos regards dans la citadelle.

Dans la ville, le spectacle n'était pas moins affligeant. Les maisons qui tombaient en ruine, crevassées de tous les côtés par nos balles, nos bombes et nos boulets; les rues encombrées de fragments de bombes, de pierres et d'armes abandonnées; à côté d'un cheval mort, un soldat qui se débattait dans les crises de l'agonie; près du cadavre d'un homme, une bête mutilée se remuant encore.

Cette scène d'horreur devenait plus épouvantable sur les lieux où le magasin à poudre avait éclaté. Son explosion avait entraîné la chute d'une partie du fort qui donnait sur la campagne au-dessus d'une vaste caserne d'infanterie. Dans cette explosion seize cents hommes furent ensevelis sous les ruines. Les mourants et les morts gisaient pêle-mêle avec les cadaves des bœufs, des mulets, des chamaux tués, écrasés, moulus sous le poids des pierres qui les couvraient. Il y avait des hommes entièrement défigurés; d'autre se traînaient pleins de sang et s'accrochaient aux poutres pour respirer. Enfin, rien ne peut exprimer ce qu'il y avait de terreur dans nos âmes, de souffrances dans nos cœurs quand, l'exaltation du combat terminée, nous fumes appelés à débarrasser tous ces décombres pour porter du secours là où on espérait sauver encore quelques existences.

Dans cette attaque, deux mille hommes environ périrent, seize cents sous la poudrière et quatre cents sur le fort et dans la ville.

Les Anglais, d'après le bulletin de Stopford, perdirent douze hommes et un officier; trente-deux furent blessés;

les Turcs n'eurent que deux morts et trois blessés; l'escadre autrichienne, deux morts et deux blessés; *la Medée*, un mort; *la Guerriera,* un mort et deux blessés. Les dommages qu'éprouvèrent les navires alliés furent presque nuls.

Avec la chute de Saint-Jean-d'Acre, Méhémet-Ali pouvait considérer la Syrie comme perdue pour lui. En effet, n'était-il pas extraordinaire que les quelques mille soldats employés contre lui par les quatre puissances l'eussent vaincu, lui qui avait à sa disposition, sous les ordres de son fils Ibrahim, une force quintuple à opposer.

En 1836 Méhémet-Ali disait au divan de Keneh: « De tous les Européens qui ont travaillé pour moi, trois m'ont rendu de grands services: Sère, Cérisy et Clot. Ces Français sont les premiers Francs que j'ai connus, et ils ont toujours justifié la haute opinion que j'avais conçue d'eux lors de l'expédition de Bonaparte. » Ces paroles n'étaient point une flatterie de circonstance; il n'y avait à ce moment dans le divan que le prince Puckler-Muskaw, un colonel russe, M. Campell, consul anglais, et les gouverneurs de Kéneh et d'Esneh.

Un ingénieur italien, Delcaretto qui avait fortifié Saint-Jean-d'Acre, depuis que cette ville était tombée entre les mains d'Ibrahim, fut le premier à passer à bord de la flotte anglaise pour communiquer le plan de la place et diriger le feu. Un Anglais, M. Bretell, ingénieur des mines, se rendit également coupable d'une pareille trahison. Pendant dix ans il avait parcouru la Syrie aux frais du gouvernement égyptien; il connaissait parfaitement les

dispositions des diverses parties de la population et le fort et le faible de chaque localité. A la nouvelle du projet de coalition européenne contre l'homme dont il avait accepté les bienfaits et possédé la confiance, M. Bretell passa en Angleterre pour donner les renseignements nécessaires au soulèvement de la Syrie et à la conduite des opérations militaires dans cette contrée. Les Français n'ont point été coupables de félonies semblables. Tous suivirent l'honorable exemple donné par Soliman-Pacha, et restèrent inébranlablement fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée. Il faut dire aussi qu'ils ne se trouvaient pas dans la nécessité de porter dans cette campagne les armes contre le drapeau de leur pays, et que même jusqu'à la fin ils espéraient le concours de la France.

A la nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre, Méhémet-Ali donna ordre d'Alexandrie d'envoyer dans la Syrie neuf frégates. Le vaisseau amiral était sur le point de sortir quand le bateau à vapeur *le Cyclope* et d'autres navires placés à l'entrée du port s'y opposèrent.

Le 6 octobre, le colonel Lebzeltern, débarqué de bon matin en compagnie du cadet Botta pour prendre une connaissance exacte du fort et en dresser le plan, manqua d'y être enseveli avec quatre cents hommes par une seconde explosion qui eut lieu un peu avant qu'il y mît le pied. Ce nouvel embrasement fut produit par les matières enflammées qui sous terre et parmi les décombres vinrent atteindre quelques barils de poudre abandonnés. L'archiduc descendit à terre immédiatement, se porta sans délai

sur le lieu de l'événement, et remarqua qu'un donjon et un pan de muraille étaient tombés. Le colonel anglais Smith avait été blessé à cette occasion.

Pendant que ces choses se passaient ainsi, le major Logotetti, commandant la corvette *la Clémence* qui était restée devant Alexandrie aux ordres du commodore Fischer, commandant du vaisseau anglais *l'Asie*, passait à Tripoli où il arrivait au coucher du soleil, le 16 octobre, malgré une furieuse tempête qui l'avait assailli en chemin. Il informa immédiatement l'archiduc, qui se trouvait là, de l'état des choses.

Le major Logotetti, depuis le matin du 17, avait arboré son pavillon. Un horrible fracas qui partit de la ville vint frapper son oreille. Informations prises, il apprit que les Égyptiens, à la vue du pavillon autrichien, avaient encloué leurs canons et mis le feu à la poudrière. L'agent consulaire d'Autriche et quelques citoyens vinrent à bord prier le commandant de vouloir bien envoyer un détachement afin d'assurer la vie et les biens des habitants, ce qu'il fit en envoyant une petite expédition sous les ordres de Martinitz porte-enseigne de vaisseau. Cette expédition était composée de soixante hommes pourvus de deux machines à fusées. Sur une autre embarcation, le cadet Donadini était prêt à protéger la retraite du petit détachement dans le cas où les circonstances l'exigeraient. Le lendemain, le commandant s'empara du fort et planta le drapeau ottoman au milieu des drapeaux des quatre puissances. La corvette le salua de vingt et un coups de canon.

Le bruit courut que la cavalerie égyptienne se portait sur Tripoli et qu'Ibrahim s'étant aperçu que la ville n'était défendue que par une seule corvette, regrettait d'avoir fait sauter la poudrière et encloué les canons, et qu'il venait pour s'en emparer. Cette nouvelle répandit quelques alarmes parmi nous. Nous nous retirâmes de la ville après y avoir établi toutefois un gouvernement provisoire. Le détachement fut échelonné pour harceler l'ennemi. La corvette se mit à l'ancre près de la côte, et les embarcations furent armées avec ordre de se tenir prêtes au premier signal. Pendant que l'équipage de la corvette prenait ces dispositions, on envoyait les montagnards armés pour prévenir les Égyptiens au cas où ils tenteraient une attaque. Rien cependant de tout ce qu'on craignait n'arriva. Ibrahim et ses troupes ne se montrèrent pas, et jusqu'au 17 novembre la forteresse eut garnison autrichienne. Plus tard le commandement en fut remis au Pacha qui y avait été envoyé exprès pour en prendre possession au nom de son souverain. La corvette n'ayant plus rien à faire partit par ordre de notre contre-amiral pour Bairouth.

Stopford fit remettre à notre contre-amiral, à Saint-Jean-d'Acre, la dépêche suivante du 5 novembre, qui fut lue le lendemain à bord de tous les navires.

« Après le succès éclatant qu'a obtenu l'escadre de S. M. Britannique, réunie aux forces autrichiennes placées sous votre commandement, je saisis avec un vrai plaisir les premiers instants de tranquillité pour vous exprimer mes plus vifs remerciements au sujet des services

que les forces autrichiennes sous vos ordres ont rendus dernièrement dans l'attaque de Saint-Jean-d'Acre. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien communiquer mes sentiments à S. A. I. l'archiduc Frédéric et à tous les officiers et équipages de l'escadre autrichienne. »

Le 10 nous fîmes voile pour Bairouth afin de rallier le reste de la flotte qui mouillait dans son port. Le 12, plusieurs embarcations venant de Constantinople mirent à terre la milice ottomane. La garnison turque pouvait être évaluée en Syrie à seize mille hommes. Il y avait des vigoureux montagnards en grand nombre qui inspirèrent bien vite une salutaire terreur dans le pays; ils empêchèrent les Syriens, attachés encore à la cause de Méhémet-Ali, de tenter la moindre réaction en sa faveur.

Le 15, le vapeur *Metternich* apporta des dépêches impériales et la décoration de Marie-Thérèse que l'empereur accordait à son cousin Frédéric, pour la prise de Sidon. A l'occasion de cette nouvelle, l'amiral Stopford et tout l'état-major anglais se réunirent le jour suivant à l'état-major autrichien dans un somptueux banquet. Le contre-amiral Bandiera en donna un autre le lendemain à bord de *la Médée*.

Pendant ces fêtes un bruit sourd circulait : Méhémet-Ali, disait-on, avait réussi à sortir du port d'Alexandrie avec la flotte turco-égyptienne, et après avoir attaqué les alliés, il les avait mis en déroute et repris Saint-Jean-d'Acre. Ce bruit était faux. Méhémet l'avait fait répandre parmi ses troupes pour empêcher la défection qui augmen-

tait de jour en jour. Cinq mille Arabes qu'il avait fait blottir, pour ainsi dire, dans les rochers et dans tous les endroits cachés pour qu'ils se jetassent sur les détachements isolés et qu'ils inquiétassent par la terreur la sécurité des habitants qui avaient fait leur soumission, se dispersèrent petit à petit devant l'attitude des alliés. Ibrahim ne pouvant plus rien tenter d'important se retira à Damas.

Un bateau à vapeur turc qui venait augmenter la garnison du continent, apporta au prince Frédéric la décoration de l'ordre chevaleresque de Saint-Georges de Russie accompagnée d'une lettre autographe de l'empereur Nicolas, ainsi conçue :

« Prince Auguste,

« Très-sensible aux preuves de courage et de discipline « militaire par lesquelles vous vous êtes distingué dans « les derniers faits d'armes en donnant un exemple de « valeur et de sagesse ; pour vous donner une marque « de contentement et d'affection, nous vous décorons de « l'ordre sacré de Saint-Georges que vous voudrez bien « agréer comme un gage du désir que nous avons de vous « voir poursuivre le cours glorieux que vous avez com- « mencé sous de si heureux auspices. Nos espérances ne « sauraient être mieux appuyées puisque vos actions con- « courent déjà à les consolider.

« NICOLAS. »

CHAPITRE IX.

RETOUR EN ITALIE.

Nous sûmes bientôt que Méhémet-Ali avait rappelé Ibrahim-Pacha de la Syrie et que le commodore Napier, par ses dernières négociations, avait obtenu la restitution de la flotte turque, et qu'en conséquence on pouvait considérer la soumission du vice-roi à la Porte comme assurée. Contrairement aux ordres de son père, Ibrahim, espérant toujours recevoir d'Alexandrie un renfort de huit mille hommes qu'il avait demandé, mettait de l'indécision

à évacuer la Syrie; mais il dut bientôt céder devant les raisons toutes puissantes que lui fit valoir son père. Méhémet, dans la position critique où il se trouvait, pensait avec raison qu'un succès militaire lui serait plus fatal que sa soumission immédiate. Il savait les puissances alliées décidées à faire tous les sacrifices pour l'amener à cette soumission, qui pourrait être pour lui une déchéance complète s'il la marchandait au moment où le prestige de son ancienne gloire n'était pas entièrement effacé par les derniers événements.

Le 2 décembre, une terrible tempête vint assaillir la flotte. Une goëlette grecque, la corvette *Lipsia*, et un brick de commerce français furent fortement endommagés. La rade de Saint-Jean-d'Acre avait aussi été le théâtre de sérieux dangers. Trois bâtiments anglais furent menacés; la frégate *Piqué*, pour se sauver, fut forcée de jeter sa batterie et de couper ses mâts; le brick *Wasp* dut également se débarrasser de ses canons, et le *Zébra* enfin se brisa sur la plage sans perdre un seul homme de son équipage.

Le temps s'étant remis au beau, nous nous dirigeàmes vers la Marmorizza. Le 4 nous étions à la voile pour rejoindre l'amiral Stopford qui nous y avait devancés. Un vapeur turc nous apporta la triste nouvelle du naufrage d'un brick anglais qui avait perdu trois marins, et l'autre nouvelle plus consolante, que Méhémet-Ali était rentré dans les bonnes grâces du Sultan; il s'était réservé toutefois d'accepter définitivement l'Hatti-Schériff lorsqu'on se

serait bien entendu sur les conditions par lesquelles il jouirait à l'avenir du pachalik d'Égypte.

Depuis le 6 jusqu'au 10 nous naviguâmes avec un vent contraire. L'atmosphère était lourde, des oiseaux aquatiques, habitués à voler sur la surface des eaux en se jouant, s'élevaient parfois comme s'ils eussent été frappés par une commotion électrique. C'était l'esprit des tempêtes que l'admirable instinct de ces pauvres bêtes pressentait là où tout autre qu'un marin n'aurait vu que la sécurité.

Mais au fur et à mesure que nous avancions dans la journée du 6, le ciel prenait un aspect de plus en plus menaçant. Les éclairs plus fréquents serpentaient autour de notre frégate, et illuminaient l'eau qui l'entourait : on eût dit une mer de phosphore sillonnée de méandres de feu. La foudre tomba sur le bâtiment et atteignit deux artilleurs dont l'un fut tué sur le coup et l'autre blessé grièvement. Quant à moi, secoué fortement par la force de l'électricité, je perdis entièrement l'usage de mes sens pour quelque temps. La foudre avait glissé dans la batterie, passant à travers le troisième étage, près de la sainte-barbe, puis elle était remontée sur le pont où elle éclata avec une lumière si vive et si spontanée que ceux qui s'y trouvaient eurent longtemps les yeux éblouis et les membres paralysés. On fit l'autopsie de l'artilleur mort, dont le corps offrait pour la science des traces très-curieuses du passage du fluide meurtrier.

Le cerveau était enflé. Le segment en forme de faulx

était excessivement engorgé. Toutes les parties gauches extérieures étaient carbonisées. La peau de ce côté, devenue grosse et noire, rendait le bruit du parchemin et avait la dureté de la corne. Les vêtements de drap du malheureux artilleur n'avaient pas été touchés. L'électricité s'était frayé un passage à travers ses vêtements par un petit trou rond de la grandeur d'une ligne et demie à la hanche de son pantalon. Elle avait brûlé le caleçon en toile depuis la cuisse jusqu'à la hanche. Ce qu'on remarqua sur le cadavre de cet artilleur, on le remarqua de même sur le corps de l'artilleur blessé ; mais, grâce à l'habileté du chirurgien en chef, le docteur Minonzio, au bout de quarante jours il fut parfaitement guéri de ses blessures.

Le 11 nous étions en vue de la Marmorrizza ; mais comme le vent continuait à nous être contraire, il nous fut impossible d'entrer dans le port qui est très-étroit, d'un accès difficile et creusé au milieu de rochers escarpés. Il y avait en rade treize vaisseaux sans compter des vapeurs, des frégates, des corvettes et d'autres navires anglais et turcs.

Le port est entouré de hautes montagnes qui le mettent à l'abri des vents et le rendent un des plus sûrs de l'Orient. Il présente, il est vrai, à son entrée, bien des dangers ; mais pour peu qu'on soit favorisé par le vent, il est un des plus commodes qu'on puisse trouver. L'avantage d'un port dans cette direction est immense. On trouve à s'approvisionner de tout ce dont une flotte battue par la

tempête peut avoir besoin ; en outre on est en relation avec Constantinople, Smyrne et Bairouth et à l'abri des vents du midi qui, traversant le désert de Saharah, viennent se déchaîner avec violence sur la mer qui le baigne. Le vaste bassin de ce port est tel que bien peu de côtes maritimes en ont d'aussi grands. Il peut contenir dans son sein des centaines de bâtiments alignés.

Si l'on ne trouve pas sur le territoire de la Mormorizza la riche végétation du Liban, la nature, à côté des caractères les plus sauvages, a en plusieurs endroits, sur les côteaux qui l'embellissent les dehors les plus séduisants. Nous y remarquâmes l'animation curieuse, originale, qu'apportaient une armée de terre et une armée de mer stationnant dans cet endroit. Ici des torrents qui se précipitent des cimes rocailleuses et hardies, déroulant dans le lointain des bandes argentées d'eau qui scintillent, comme un diamant à mille facettes, de tous les rayons du soleil qui les traversent; là une forêt de mâts et de cordages qui suit les mouvements des eaux; plus loin, des bateaux nombreux allant et venant sans cesse, des nacelles de toutes dimensions, des embarcations gouvernées de mille manières; des kaïques, petites barques turques qui vont avec une grande agilité vendre des fruits à bord des bâtiments. Pendant qu'on voit des marins qui s'empressent à faire bouillir du goudron, on en voit d'autres qui, les mains suspendues en dehors des bâtiments, travaillent à les calfater et à nettoyer la raie de la carène; les uns déploient les voiles au soleil pour les sécher, les

autres s'occupent à raccommoder leur linge et leur habillement. Sur le rivage, des tentes abritent du soleil des soldats qui fourbissent leurs armes, font le pansage et disposent le feu de leurs fours de campagne (des pierres ou des briques sur le sable, montées les unes sur les autres) pour faire leur repas quotidien.

Ce mouvement, cette activité, ces différentes occupations d'une armée sur une plage de la Méditerranée offrent tout l'intérêt que pourrait désirer l'imagination d'un artiste. A la tombée du jour, quand la nuit étend ses voiles, quand les tambours et les fifres ne se font plus entendre, quand les lumières s'éteignent dans le camp et à bord des vaisseaux, quand le canon amiral a donné le signal du repos absolu, un autre bruit succède à celui qui vient de finir. Ce sont les hurlements des bêtes féroces qui parcourent les rivages pour dévorer les restes de nourriture que les soldats et les marins y ont laissés.

Le pays de la Marmorizza n'est qu'un groupe de cabanes sans ordre, malpropres et mal bâties. Autrefois il était défendu par un petit château qui occupe une très-belle position, mais aujourd'hui ce ne sont plus que des ruines. La population est turque, elle ne sait que fumer, observer avec une indifférence marquée, un silence calme, comme les Turcs seuls savent le garder.

Les autorités du pays sont l'aga et deux derviches. L'aga remplit les fonctions de gouverneur; les derviches, qui sont considérés comme des savants, jouissent de la plus haute considération. Toutes leurs paroles, tous leurs

actes, tous leurs caprices sont regardés comme l'effet d'une inspiration divine, en sorte qu'il leur est très-facile, chez un peuple ignorant surtout, de cacher sous le voile de la religion leur avidité et même leurs vices.

Au nombre des fourberies qu'ils emploient pour en imposer aux crédules, on doit remarquer celles dont ils se servent en médecine. Ils font des ordonnances qui semblent avoir une propriété miraculeuse pour guérir les malades. Ces ordonnances sont de petits morceaux de papier imbibé d'un liquide saturé d'émétique et sur lequel ils mettent leur signature après l'avoir fait sécher. Ils prescrivent aux malades de les mettre dans deux ou trois onces d'eau et de les avaler. La guérison, si guérison il y a, est attribuée au nom que le derviche a écrit, car les pauvres diables qui y croient sont loin de penser que le morceau de papier qu'ils ont avalé est lui-même une médecine.

Tandis que les jours s'écoulaient dans l'inaction dans laquelle nous vivions, nous apprîmes que les Turcs se livraient à de barbares excès en Syrie, et que les habitants qui avaient contribué à les mettre en possession de leur terre étaient prêts à se révolter.

Le commodore Napier, sur lequel reposait toute la responsabilité de l'expédition, prit immédiatement des mesures pour que le fruit de la campagne dont il avait été le bras et la tête ne fût pas compromis par l'inintelligence et la brutalité de ceux qu'il était venu secourir. Mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré, j'en suis sûr, de

leur donner sur le commodore Napier quelques détails qui montreront que la célébrité qu'il s'est acquise est justement méritée.

Napier, par l'étendue de son esprit, son expérience militaire, sa fermeté, était le seul qui pût mener l'expédition d'Egypte à bonne fin.

Laborieux, infatigable autant qu'on peut l'être, il est à cheval dès la pointe du jour. Imperturbable en face du péril, il pénètre tout seul dans le camp ennemi, en examine les positions et en calcule les forces avec la même tranquillité d'esprit que s'il faisait ce travail dans son cabinet. Il gravit les montagnes, parcourt les défilés, visite chaque grotte, tient compte des plus petits chemins, comme un officier d'état-major chargé de dresser la carte d'un pays. Au besoin il se met à la tête d'une compagnie de montagnards, les place en embuscade, et tout-à-coup, fond avec eux sur les ennemis. Le coup de main fait, il regagne le camp, rentre sous sa tente, écrit des ordres aux scheiks et aux officiers, tout en s'entretenant de diplomatie, de politique et d'administration avec ceux qui l'entourent. Bientôt après il quitte la plume et, coiffé d'un chapeau de paille à larges bords, vêtu d'une redingote bleue, une canne à la main, il se rend aux fortifications, examine les terre-pleins, ordonne de faire des retranchements, et au besoin travaille avec les soldats qu'il commande. Il n'attache d'importance aux décorations qu'autant qu'elles sont le prix du mérite et de la valeur. Plus d'une fois on l'a entendu dire qu'il vaut mieux une heure de gloire qu'un siècle de vie.

Quelques officiers lui ayant fait observer qu'il était impossible de conserver la flotte sur les côtes de la Syrie l'hiver, il répondit que les bâtiments ayant été construits, ou pour se rompre, ou pour se perdre, un marin devait toujours se tenir prêt à toute espèce d'événements.

Le commodore Napier a contribué plus que personne à soumettre la Syrie. La guerre dans cette contrée se fait d'une manière toute différente que celle d'Europe, et les obstacles à vaincre pour les Européens y sont de nature à désespérer et à dérouter un général qui ne les aurait pas étudiés avant de commencer la moindre de ses opérations. Dans l'expédition de la Syrie, le commodore Napier ne se laissa jamais rebuter par aucun obstacle. Il étudia le pays, le caractère des habitants et les circonstances qui pouvaient lui être favorables, avec une prudence et une audace au-dessus de tout éloge. Pendant que son escadre était dans la rade d'Alexandrie, il s'avançait déguisé et ordinairement sans suite, dans l'intérieur des villages, gravissait les montagnes et entrait dans les cabanes des montagnards pour les interroger sur leurs dispositions. Dans les courts loisirs que lui laissaient les nombreuses et importantes affaires qu'il avait à traiter, il s'entretenait avec les cheiks à l'ombre de leurs terrasses pour pénétrer leurs sentiments et s'instruire sur le caractère et les intentions des populations qu'ils administraient.

Ce fut par ces excursions qu'il sut que les Maronites, une grande partie des Ansariens, des Métuales et des Druses étaient prêts à se révolter, et qu'ils n'attendaient

pour mettre leur projet à exécution que d'être appuyés par un corps d'armée européen quel qu'il fût.

A la suite de cette conduite si soutenue, si glorieuse pour un chef militaire, le commodore Napier quitta Bairouth vers la fin de novembre suivi de six vaisseaux, et se présenta devant Alexandrie pour faire d'autres propositions au vice-roi qui accepta enfin les conditions que le sultan et les puissances alliées lui imposaient, c'est à dire de restituer la flotte turque et d'abandonner la Syrie, en ne conservant héréditairement l'Egypte qu'en qualité de pacha tributaire de la Porte. Ces conditions acceptées après le départ de *la Guerriera*, la flotte arriva dans le port de Marmorizza, et de là passa à Constantinople, tandis qu'un envoyé égyptien invitait Ibrahim à se retirer de la Syrie.

L'expédition d'Egypte ayant atteint le résultat qu'on s'était proposé, un ordre du 20 janvier 1841 nous rappela à Trieste.

En mettant à la voile, nous fûmes salués par toutes les batteries des alliés et accompagnés par mille démonstrations de sympathie et de joie.

Le 13 février, nous prîmes mouillage à Trieste. La population entière qui s'était pressée sur les quais, nous accueillit au milieu des acclamations les plus chaudes, en nous félicitant de la glorieuse réussite de nos armes. Une illumination générale fut improvisée, et on nous fêta par toutes sortes de réjouissances.

Encore un mot sur Méhémet-Ali. En résumé, une tentative gigantesque a été essayée par lui, celle de civiliser l'Egypte sur le mode européen; mais n'étant pas fondée sur une expérience suffisante, elle a, comme un avortement terrible, produit de violentes souffrances et un immense épuisement. Debout sur les ruines d'une œuvre qui semblait se préparer depuis des siècles, Méhémet-Ali a, selon toute apparence, accompli désormais sa tâche. Le bien qu'il a fait le place dans un jour éclatant, il a largement recueilli sa récompense; le bien qu'il eût pu faire a parlé aussi hautement et l'exigence du monde civilisé est d'autant plus sévère qu'il a pris part aux luttes et engagé son honneur à la chute ou au succès du grand pacha.

Quelques années de repos ont calmé les passions haineuses. S'il en existe encore, la mort qui a frappé Méhémet-Ali doit y faire un juste contrepoids. Devenue impartiale par l'équilibre d'intérêts contraires, l'Europe, en mesurant les moyens et le but, les efforts et les résultats, les obstacles et la réussite, comprend qu'une position éloignée a trompé l'optique des spectateurs, et que, faute d'être initiée au véritable état des choses, quelques actions lui ont paru sublimes ou odieuses, lorsqu'en effet elles n'étaient que des actions irréfléchies ou des nécessités subies à grand regret peut-être; elle voit que mille ambitions étrangères de peuples et d'hommes se sont abritées sous ce régime en troublant fréquemment à leur profit personnel et en entravant toujours sa marche régulière; et elle juge que si, dans ce rétentissement et cet éclat, il s'est trouvé beaucoup

d'échos et de reflets, il y avait pourtant au fond une voix et une lumière; c'est pourquoi elle dit : « Méhemet-Ali n'est point une grande gloire, mais c'est une belle célébrité! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Première partie : CONSTANTINOPLE.

Deuxième partie : ÉGYPTE.

(Constantinople et Egypte. 2e Partie.)

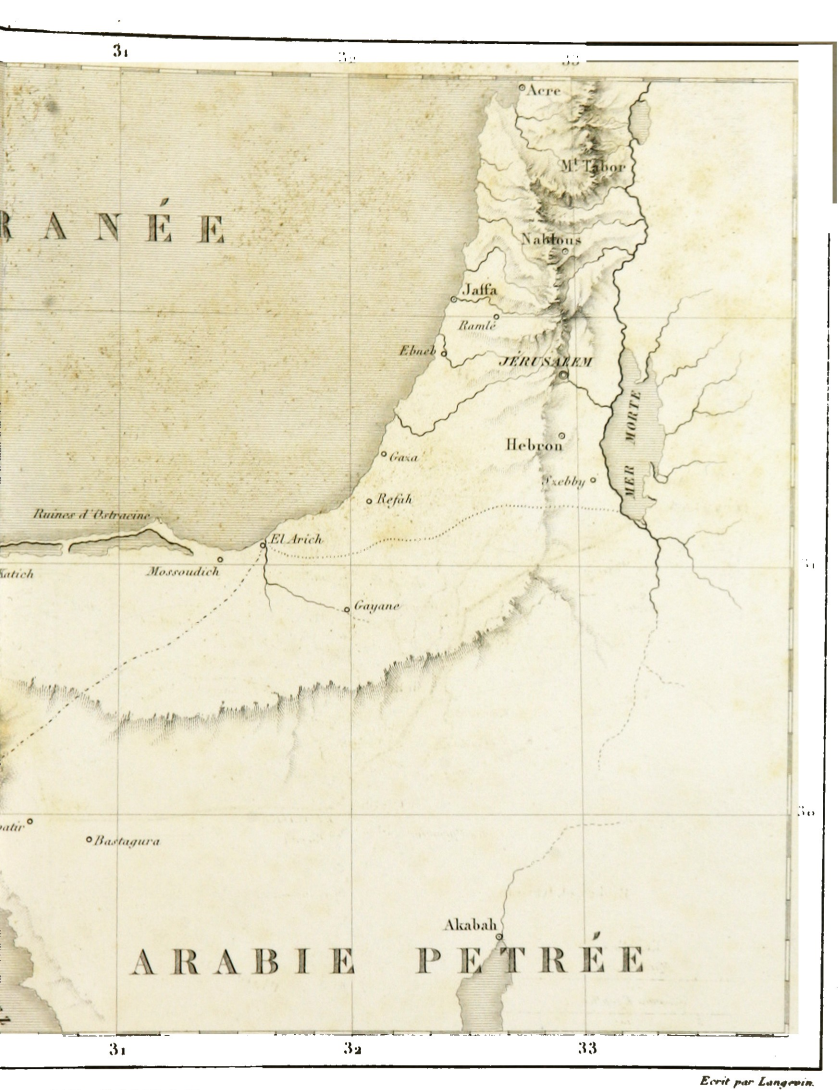


Gravé par Gérin.

BASSE ÉGYPTE

Carte du Chemin de fer projeté pour l'Isthm

PAR CÉSAR



Ecrit par Langevin.

TE ET SYRIE

…me de … l'ancien canal des Romains.

VIMERCATI.

Mone Imp. r. des … Paris


GEORGETOWN UNIVERSITY LIBRARY
3 9020 02522024 8

